

**RUDOLF STEINER**

**LE  
KARMA**

CONSIDÉRATIONS ÉSOTÉRIQUES

I

*12 conférences  
16 février au 23 mars 1924  
Dornach*



Éditions Anthroposophiques Romandes  
13, rue Verdaine, 1204 Genève/Suisse  
1982

Traduction faite d'après un sténogramme non revu  
par l'auteur. L'édition originale porte le titre :

Esoterische Betrachtungen  
karmischer Zusammenhänge  
Erster Band

6e édition dans cette collection 1975  
Bibliographie N° 236

© 1982. Tous droits réservés by  
Éditions Anthroposophiques Romandes

Traduction autorisée par la  
Rudolf Steiner-Nachlass-verwaltung  
Dornach/Suisse



## FORMATIONS DES FORCES KARMIQUES

*Première conférence, Dornach, 16 février 1924*

Conditions et lois de la destinée humaine. Les différentes sortes de lois dans l'univers. Cause et effet dans la nature inerte et dans la sphère du vivant. Le caractère achevé du règne minéral, l'action de l'univers dans la plante. Dans ces deux règnes, les forces causales agissent dans la simultanéité. Pour le règne animal et pour l'homme, doués de sensibilité et de mouvement, les forces causales résident dans le prénatal, elles proviennent des constellations antérieures. L'homme sort de l'espace et progresse dans le temps, à la frontière duquel l'animal se dissout. Pour l'homme, il faut sortir du temps pour revenir sur terre, nous parvenons alors à sa vie terrestre précédente.

*Deuxième conférence, 17 février 1924*

Les différents domaines de l'environnement humain dans le monde. Le monde minéral, pendant nécessaire de la liberté humaine. En tant qu'être doué de respiration, l'homme est dépendant du monde végétal, des forces de l'éther qui provoquent la croissance, sont en rapport avec la destinée humaine et forment son karma par ses rapports avec les entités de la troisième Hiérarchie. Bien-être et mal-être, karma de notre constitution interne ; sympathies et antipathies sont en rapport avec l'atmosphère animale. Les forces qui modèlent les animaux agissent sur le corps astral, dont les sympathies et les antipathies font partie du destin que nous apportons du monde spirituel où sont actives les entités de la deuxième Hiérarchie. La nécessité interne dans l'enchaînement des événements est provoquée par la puissance de la première Hiérarchie. Elle se manifeste dans notre organisation du Moi en passant d'une vie antérieure à la suivante. La signification morale de la compensation des expériences dans le karma doit devenir un événement universel extérieur.

*Troisième conférence, 23 février 1924*

Nécessité karmique et liberté. Les limites des vies successives. Théorie de la causalité générale. Compréhension de notre karma en tant qu'ensemble structuré par des lois. Nous sommes nous mêmes la base du karma. Effets dans la vie de la science initiatique par le regard porté sur des vies terrestres antérieures. Liberté dans l'accomplissement des tâches karmiques.

*Quatrième conférence, 24 février 1924*

Formation de l'impulsion du karma entre la mort et une nouvelle naissance. Reflets dans d'autres âmes humaines. Métamorphose de l'amour en joie. La joie est le résultat karmique de l'amour mis en œuvre. L'effet des deux sentiments est un cœur ouvert au monde. La souffrance est le résultat karmique de la haine ; dans une troisième vie, la haine et la souffrance mènent à l'hébétude vis-à-vis du monde. L'éducation permet de compenser un tel karma. Signification de la contemporanéité pour les vies successives.

*Cinquième conférence, 1er mars 1924*

Facteurs internes et externes dans l'ensemble du destin de l'homme. Tendances à la santé et à la maladie. Maladies infantiles. Métamorphose des intérêts de l'âme et de l'esprit en états de santé et en l'expression du visage. Karma qui s'accomplit et karma futur. Rapports karmiques des amitiés.

*Sixième conférence, 2 mars 1924*

Comment le karma intervient dans l'évolution de l'homme. Veille et sommeil dans le physique et dans le psychique. Représentation et souvenir. La substance grise et la substance blanche du cerveau. Nous ne sommes vraiment homme que dans la conscience diurne, dans l'inconscient nous sommes insérés dans l'univers. Rapport de l'organisation tête avec la troisième Hiérarchie, de l'organisation rythmique avec la deuxième Hiérarchie, de la sphère de la motricité avec la première Hiérarchie. Interpénétration du monde et de la divinité. Les entités de la troisième Hiérarchie sont à la base de l'activité qui se révèle dans le souvenir, elles nous conduisent à travers le domaine inconscient de la vie terrestre. Les entités de la deuxième Hiérarchie travaillent dans la vie après la mort à modeler le karma intérieur. Les entités de la première Hiérarchie, les créateurs de ce qui est terrestre, reproduisent en une juste activité compensatrice, sous forme de contre-images, ce que l'homme a formé dans la vie terrestre. Nos actes nous apparaissent comme faits du destin dans la vie suivante. Derrière la loi du karma résident les actes et les expériences des dieux.

## DÉTERMINATION KARMIQUE DE DESTINÉES PARTICULIÈRES

*Septième conférence, 8 mars 1924*

Personnalités représentatives : Friedrich Theodor Vischer, Franz Schubert, Eugen Dühring.

*Huitième conférence, 9 mars 1924*

Les faits karmiques ne peuvent être communiqués qu'à partir de la vision directe. Courants arabes des VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Les rapports de Schubert avec le baron de Spaun.

*Neuvième conférence, 15 mars 1924*

La cause de particularités corporelles dans une incarnation est un élément moral dans une vie précédente. Eduard von Hartmann. Effets réciproques des trois zones différentes de l'entité humaine d'une vie terrestre à une autre. Friedrich Nietzsche.

*Dixième conférence, 16 mars 1924*

Voie suivie à travers l'histoire et jusque dans le présent par des personnages historiques. La force offensive du mahométisme. Hârûn-al-Rashid, la civilisation de Bagdad. Pénétration de l'arabisme dans la civilisation européenne sous l'action d'individualités qui réapparaissent. Baco de Verulam. Gebel al Tarik. Charles Darwin, Ma'mûn et son cercle d'érudits à Bagdad. Astronomie et astrologie. Laplace. Influence de l'aristotélisme sur le mahométisme. Woodrow Wilson.

*Onzième conférence, 22 mars 1924*

Rapports humains individuels et rapports historiques. La véritable recherche. Garibaldi et Victor Emmanuel. Lessing. Lord Byron.

*Douzième conférence, 23 mars 1924*

Où sont les initiés d'autrefois ? Obstacles créés par la civilisation moderne, qui étouffent certaines qualités de l'être humain et rendent les corps impropres à s'ouvrir à l'esprit. Une colonie irlandaise du IX<sup>e</sup> siècle en Alsace. Ernst Haeckel. Lessing. Valentin Andrae. Le palladium.

## **FORMATIONS DES FORCES KARMIQUES**

---

---

## PREMIÈRE CONFÉRENCE

*Dornach, le 16 février 1924*

Je voudrais maintenant, pour commencer, vous parler des conditions et des lois de la destinée humaine, de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler le karma. Mais ce karma, on ne peut le comprendre, l'éclairer en profondeur, que si l'on apprend tout d'abord à connaître les différentes sortes de lois qui régissent l'univers. Je vais donc vous parler aujourd'hui, sous une forme peut-être un peu abstraite, mais cela est nécessaire, de ces différentes sortes de lois, pour en dégager ensuite sous une forme précise, cristallisée en quelque sorte, ce qui peut être appelé la destinée humaine, le karma.

Lorsque nous voulons cerner dans leur ensemble les phénomènes de l'univers et aussi ceux de la vie humaine, nous parlons de causes et d'effets. En effet, on est habitué aujourd'hui, surtout dans le domaine scientifique, à parler de façon tout à fait générale de causes et d'effets. Mais pour ce qui est de la véritable réalité, on se heurte précisément par là aux plus grandes difficultés. Car on ne tient pas compte des différentes formes sous lesquelles se manifestent causes et effets dans le monde. Nous pouvons tout d'abord considérer la nature dite inanimée qui nous apparaît le plus nettement dans le règne minéral, dans les roches, sous des formes souvent admirables, mais aussi dans ce qui s'agglomère en pierres après avoir été réduit à l'état de poussière, aimerait-on dire.

Lorsque nous observons exclusivement l'inerte, et rien d'autre, nous constatons qu'on peut toujours rechercher les causes dont on peut parler dans ce domaine au sein de ce monde inanimé lui-même. Là où il y a un effet, on peut rechercher aussi les causes dans ce même domaine de l'inanimé. On se conforme réellement aux lois de la connaissance lorsqu'on procède ainsi, lorsqu'on recherche dans le règne inanimé lui-même la cause des phénomènes qui s'y déroulent.

Quand vous avez un cristal sous les yeux, si beau soit-il, vous devez rechercher l'origine de ses formes dans le règne de l'inanimé lui-même. Et de ce fait, ce règne se révèle comme étant en lui-même achevé. Nous ne pouvons tout d'abord pas dire où trouver les limites de ce monde inanimé. Elles peuvent, le cas échéant, être fort éloignées dans l'espace cosmique. Mais lorsqu'il s'agit, pour un objet inanimé quelconque, de déterminer les causes de ce qui s'y manifeste, c'est toujours dans ce même domaine que nous les rechercherons. Par là-même, nous admettons qu'il y a autre chose que l'inanimé. Et ainsi s'ouvre en même temps à nous une certaine perspective.

Considérez l'être humain lui-même. Regardez comment il franchit la porte de la mort. Tout ce qui vivait et agissait en lui avant ce passage a disparu de la forme visible et palpable qui subsiste lorsque l'âme a franchi la porte de la mort, et nous disons aussi de cette forme qu'elle est inanimée. Exactement comme nous qualifions d'inanimées les masses rocheuses de la montagne avec leurs formations cristallines, nous devons dire aussi du cadavre qu'ont abandonné l'âme et l'esprit qu'il est inanimé. Et c'est alors seulement qu'intervient pour ce cadavre ce qui était présent d'emblée pour l'ensemble de la nature privée de vie.

Nous ne pouvons pas rechercher dans l'inanimé même la cause des effets produits dans la forme humaine pendant la vie avant que l'âme ait franchi la porte de la mort. Non seulement il serait vain, lorsqu'un bras se lève, de rechercher la cause de ce mouvement dans les lois physiques inertes de la forme humaine ; il serait tout aussi vain de rechercher dans les forces chimiques et physiques présentes dans ce corps même la cause des battements du cœur par exemple, de la circulation sanguine, ou d'un phénomène quelconque indépendant de la volonté.

Mais au moment où le corps humain est devenu cadavre, où l'âme a franchi la porte de la mort, nous observons aussi des effets affectant l'organisme. On voit, si vous voulez, changer la couleur de la peau, se dessécher les membres, bref, tout ce qu'on a l'habitude de constater sur un cadavre. Où en cherchons nous la cause ? Dans le cadavre lui-même, dans ses forces chimiques, physiques, dans les forces qui ne relèvent pas de la vie.

Si maintenant vous poursuivez dans toutes les directions les réflexions que je viens d'esquisser – et il suffit que je les esquisse – vous vous direz : en ce qui concerne son cadavre, l'homme dont l'âme a franchi la porte de la mort est devenu semblable à la nature inanimée. Ceci veut dire que nous devons désormais rechercher les causes dans le même domaine que les effets eux-mêmes. Voilà qui est très important.

Mais quand précisément nous considérons ce qu'a de particulier le cadavre de l'être humain, nous découvrons encore autre chose d'extrêmement important. Voyez-vous, à sa mort, l'homme rejette en quelque sorte son cadavre. Et lorsqu'avec la faculté d'observation qui en est capable, on observe ce qu'est maintenant devenu l'homme proprement dit, l'être psycho-spirituel qui a franchi la porte de la mort, il faut bien dire qu'en fait, ce cadavre n'a plus aucune signification pour cet être humain fait d'âme et d'esprit. C'est une dépouille.

Il en est autrement de la nature extérieure, inanimée. Et ceci apparaît déjà lorsqu'on l'observe même superficiellement, aimerais-je dire. Considérez un cadavre humain. Vous le ferez dans les meilleures

conditions lorsque ce cadavre a été en quelque sorte « inaéré ». On découvre parfois, dans des souterrains qui ont servi autrefois de cimetières à certaines communautés, des cadavres qui ont été tout simplement pendus : ils se sont desséchés, et desséchés à un tel point qu'ils sont devenus complètement friables et qu'il suffit de les effleurer pour qu'ils tombent en poussière.

Ce qu'on a obtenu là d'inanimé est différent de ce que nous trouvons autour de nous dans la nature. Cette nature inanimée, elle prend forme, elle édifie des formations cristallines. D'une façon générale, elle est dans un étrange état de transformation. Lorsque nous faisons abstraction de ce qui est proprement terrestre, que nous considérons l'eau, l'air, qui sont eux aussi sans vie, nous voyons qu'une transformation active, une métamorphose s'accomplissent dans cette nature inanimée.

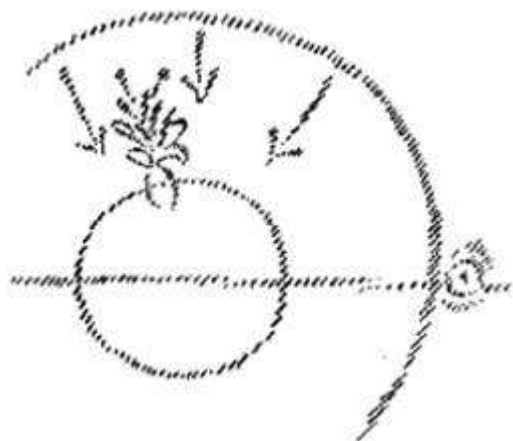
Gardons tout d'abord présente en notre âme la similitude entre le corps humain abandonné par l'âme, et d'autre part la nature inanimée extérieure à l'homme.

Continuons maintenant. Considérons le règne végétal. Nous entrons ici dans la sphère du vivant. Si nous étudions bien une plante, jamais nous ne croirons qu'il soit possible d'expliquer les phénomènes qui s'y manifestent par les seules causes résidant dans le règne végétal, donc dans le champ où se manifestent les effets. Certes, il existe aujourd'hui une science qui s'y efforce. Mais cette science fait fausse route, car elle en vient finalement à se dire : Oui, on peut étudier les forces et les lois physiques et chimiques qui sont à l'œuvre dans la plante ; et il y a encore autre chose. Là les gens se divisent et forment deux partis. Les uns disent que cet « autre chose » n'est qu'un assemblage, une sorte de forme, de « gestalt » ; seules exercent une action les lois physiques et chimiques.

Les autres disent : non, il y a autre chose, seulement la science ne l'a pas encore découvert ; elle y parviendra bien. C'est ce qu'on dira longtemps encore. Mais les choses ne se passent pas ainsi : on ne peut pas comprendre la nature du végétal tant qu'on ne fait pas intervenir l'univers tout entier, tant qu'on ne regarde pas la plante en se disant que les forces qui sont à l'œuvre en elle viennent du vaste univers. Tout ce qui se passe dans la plante est dû à l'action de l'univers immense. Il faut tout d'abord que le soleil occupe une certaine position pour que des effets quelconques se produisent dans le règne végétal. Il faut qu'agissent d'autres forces provenant de l'univers pour que la plante prenne forme, pour quelle soit dotée des forces internes qui la font croître, etc...

Les choses sont ainsi : si nous devenions capables, mes chers amis, d'aller jusqu'à la lune, jusqu'au soleil non pas à la façon de Jules Verne, mais réellement nous ne serions guère plus avancés dans la recherche de ces causes qu'on ne l'est sur la terre tant qu'on n'acquiert pas d'autres facultés de connaissance que celles que nous possédons déjà. Nous n'atteindrions nulle part notre but en nous disant par exemple. – Bon, ce n'est pas dans le règne végétal de la terre elle-même que se trouvent les causes des effets qui s'y manifestent, allons donc jusqu'au soleil, et nous y trouverons ces causes. – Mais nous ne les trouverons pas là non plus. Par contre, nous les trouverons en nous élevant à une tout autre forme de connaissance, à la connaissance imaginative. Seulement nous n'avons pas besoin pour cela d'aller jusque sur le soleil, nous la trouvons sur la terre elle-même. Il apparaît seulement que nous devons passer du monde physique ordinaire à un monde éthérique, et que l'éther universel agit par ses forces dans l'immensité de l'univers, à partir de cet univers. L'éther exerce partout son action à partir des étendues cosmiques.

Il nous faut effectivement passer à un second domaine du monde si nous voulons rechercher les causes des effets observés dans le règne végétal.



Or l'homme, n'est-ce pas, a part lui aussi à ce à quoi participe la plante. Les forces qui, provenant du monde éthérique, agissent dans les plantes, elles agissent également dans l'être humain. Celui-ci est porteur de forces éthériques, et nous appelons « corps éthérique » la totalité de ces forces qui sont en lui. Je vous ai déjà exposé comment, peu de jours après la mort, ce corps éthérique devient de plus en plus grand et finit par se perdre, de sorte que de l'être humain ne subsistent que le corps astral et le Moi. L'éthérique que cet être humain portait en lui se dilate de plus en plus, puis se perd dans les étendues cosmiques.

Comparez maintenant ce que nous pouvons voir d'un être humain qui a franchi la porte de la mort avec ce que nous voyons dans le règne végétal. De celui-ci il nous faut dire : ses forces causales descendent des étendues de l'espace sur la terre. Du corps éthérique humain nous devons dire : après la mort, les forces de ce corps éthérique se répandent dans les étendues de l'espace, c'est-à-dire qu'elles s'en vont là d'où viennent les forces de croissance des plantes. Ici, la chose devient plus claire, dirons-nous. En considérant le seul corps physique, nous disons qu'il devient inanimé, et il nous est difficile de passer de là au reste de la nature inanimée. Mais si nous regardons le vivant, le règne végétal, en percevant les formes dont il est doté, les causes qui proviennent de l'éther, des étendues cosmiques – nous voyons, en pénétrant par l'Imagination dans la nature humaine, que le corps éthérique de l'homme qui a franchi la porte de la mort s'en va là d'où viennent au règne végétal ces forces éthériques.

Une autre chose encore est caractéristique : pour les forces qui agissent en tant que causes sur les plantes, les choses vont relativement vite, car sur la plante qui sort de terre, fleurit et porte fruit, le soleil d'avant-hier n'a pas beaucoup d'influence. Il n'agit guère en tant que cause. C'est aujourd'hui qu'il doit briller, il faut qu'il brille vraiment aujourd'hui. C'est important. Et vous allez voir qu'il est important pour nous de le noter.

Les plantes avec leurs causes éthériques ont bien dans le champ terrestre leurs forces fondamentales proprement dites, mais elles les ont dans ce qui est simultanément présent dans l'univers et sur la terre. Lorsque le corps humain se dissout après que l'être spirituel et l'âme ont franchi la porte de la mort, cela dure également très peu de temps, quelques jours seulement. Là encore, il y a simultanément, car ces quelques jours sont bien peu de chose par rapport à la durée des phénomènes universels. Puisque le corps éthérique retourne là d'où sont issues les forces éthériques de la croissance végétale, nous pouvons dire ceci : dès que l'homme vit dans l'éther, son activité éthérique n'est pas limitée à la terre ; elle part bien de la terre, mais se développe dans la simultanément.

Je vais vous mettre la chose sous forme de schéma. Nous pouvons dire : règne minéral : simultanément dans le physique des causes et des effets. Pour l'essentiel, il y a dans le physique simultanément des causes. Vous me direz que pour certaines choses qui se passent dans le domaine physique, les causes sont antérieures. Ce n'est pas le cas en réalité. Pour que des effets se produisent dans le domaine physique, il faut que les causes persistent, qu'elles continuent d'agir. Si elles cessent, il ne se produit plus d'effets. Nous pouvons donc dire que dans le domaine physique, les causes et les effets sont simultanés. Si nous passons ensuite au règne végétal – et en même temps à ce qu'il faut considérer comme végétal en l'homme – nous avons à faire à une simultanément dans le physique et le supra-physique. Règne végétal : simultanément des causes et des effets entre le physique et le supra-physique.

Nous abordons maintenant le règne animal. Là nous chercherons bien en vain dans l'animal lui-même, tant qu'il est en vie, la cause des phénomènes qui se produisent en lui. Même lorsqu'il ne fait que ramper à la recherche de sa nourriture, il serait vain d'en chercher les causes dans les processus chimiques et physiques qui se déroulent à l'intérieur de son corps. Il serait tout aussi vain de chercher dans les étendues de l'espace éthérique – où se trouvent les causes de la vie végétale – ce qui donne à l'animal mobilité et sensibilité. Pour tout ce qui est chez lui de nature végétale, les causes se trouvent bien aussi dans l'espace éthérique. Et lorsqu'il meurt, son corps éthérique se répand bien dans les étendues de l'éther universel. Mais pour ce qui est de sa sensibilité, jamais nous n'en découvrons les causes dans ce qui est terrestre, physique ou supra-physique-éthérique. Nous ne pouvons pas les y trouver.

Ici intervient certes quelque chose vis-à-vis de quoi la conception moderne fait à nouveau nettement fausse route. Elle doit bien reconnaître que pour un grand nombre de manifestations – mouvements et sensations – l'étude des forces internes physiques et chimiques de l'animal ne nous éclaire pas sur leurs causes. Mais celles-ci ne se trouvent pas non plus dans l'espace éthérique universel. Pour expliquer ce qu'est la fleur, c'est bien là qu'il faut aller ; je pourrai ainsi expliquer la fleur et aussi ce qui, chez l'animal, est de nature végétale ; mais jamais ce qui se manifeste en lui soit comme mouvement, soit comme sensibilité.

Si le 20 juin j'observe un animal du point de vue de ses sensations, ce n'est pas ce 20 juin que j'en trouverai la cause dans ce qui est terrestre ou extra-terrestre dans l'espace. En remontant en arrière, je ne la trouverai pas non plus ni en mai, ni en avril, etc...

Cela, la pensée moderne le pressent aussi. C'est pourquoi elle explique ces choses qui restent inexplicables – certaines d'entre elles tout au moins – par l'hérédité, c'est à dire par un mot : c'est « héréditaire », cela vient des ascendants. Pas tout naturellement, ce serait absurde, mais beaucoup de choses. C'est héréditaire.



Que signifie le mot « héréditaire » ? En fin de compte, la notion d'hérédité se ramène à ceci : l'animal aux formes complexes qu'on a devant soi était contenu dans l'œuf de l'animal-mère. La conception moderne en effet s'efforce de voir dans un bœuf, par exemple, un être issu d'un germe ayant contenu toutes les forces qui, développées, donnent le bœuf. C'est pourquoi le germe est quelque chose d'extraordinairement complexe. Il faudrait bien en effet qu'il le soit, car n'est-ce pas, il y a dedans tout ce qui exerce sa poussée dans toutes les directions, modelant, agissant, donnant forme à ce petit germe pour qu'il devienne un bœuf aux formes si multiples.

Et de quelque côté qu'on se tourne – il existe en effet de nombreuses théories : celle de l'évolution, celle de l'épigenèse, etc... – on n'aboutit à rien d'autre qu'à se représenter l'œuf : ce petit œuf, ce germe, est quelque chose d'effroyablement compliqué. De même qu'on ramène tout à des molécules qui, par un processus très compliqué, se sont constituées à partir d'atomes, bien des gens se représentent le premier état de ce germe comme une molécule complexe. Mais ceci ne concorde même pas, mes chers amis, avec ce qu'on observe physiquement.

Une question se pose : ce germe est-il déjà une molécule aussi complexe, un organisme aussi compliqué ? Sa nature propre n'est en fait pas du tout dans son caractère complexe, mais dans le fait qu'il rejette toute la matière à l'état de chaos. Le germe, l'œuf, c'est précisément quelque chose qui, dans l'animal-mère, n'est pas un édifice compliqué, mais une matière entièrement pulvérisée, où tout est pêle-mêle. Rien n'y est organisé. C'est justement quelque chose qui retombe absolument à l'inorganisé, à l'état de poussière. Et il n'y aurait jamais de reproduction si la matière inanimée, non organisée, qui tend vers le cristal, vers le formé, ne retournait pas précisément au chaos dans le germe. De ce petit chaos qu'est tout d'abord le germe, jamais un bœuf ne pourrait sortir, car il n'est que chaos.

Pourquoi cependant devient-il un bœuf ? Parce que le monde entier vient, dans l'organisme maternel, agir sur ce germe. Justement parce qu'il est indéterminé, parce qu'il est devenu un chaos, le monde entier peut agir sur lui. Et la fécondation n'a pas d'autre but dans l'univers que de ramener la matière au chaos, à l'indéterminé, à l'indifférencié. De sorte que seul agit l'univers, et rien d'autre.

Mais alors, ce n'est pas dans la mère que se trouvent les causes ; et quand nous regardons vers l'éther, là où les phénomènes se déroulent dans la simultanéité, ce n'est pas là non plus que sont les causes. Il nous faut remonter à ce qui précède le moment où l'animal s'est formé pour trouver les causes de cette tendance dans le germe à donner un être doué de sensibilité et de mouvement. Il nous faut revenir à ce qui a précédé sa vie. Ce qui signifie que pour ce qui est doué de sensibilité et de mobilité, le monde des causes ne se situe pas dans le champ de la simultanéité, mais avant le moment de la genèse de l'être.

Voilà ce qui est particulier : lorsque j'observe une plante, il faut que je m'éloigne vers ce qui se passe simultanément, et j'en trouve les causes – certes dans le vaste univers. Mais si je veux trouver les causes de ce qui agit en l'animal en tant que sensibilité ou mobilité, je ne peux pas en rester là, il faut que j'aille vers ce qui précède la vie ; en d'autres termes, il faut que la constellation se soit modifiée, ait changé. Ce n'est pas la constellation présente dans l'univers en même temps que l'animal qui exerce une influence sur ce qui est spécifiquement animal, mais la constellation, le groupement des astres antérieurs à sa vie.

Regardons maintenant l'être humain lorsqu'il a franchi la porte de la mort. Lorsqu'il a passé par la porte de la mort, lorsqu'il a déposé son corps éthérique qui s'en va alors dans les étendues cosmiques là d'où viennent les forces de la croissance végétale, les forces éthériques, l'être humain doit remonter – comme je l'ai déjà exposé – jusqu'à sa naissance. Il revit ainsi dans son corps astral, mais en sens inverse, ce qu'il a vécu dans le sens du temps pendant sa vie. Il lui faut remonter jusqu'à l'existence prénatale, jusque là d'où proviennent les forces qui donnent à l'animal sensibilité et faculté de se mouvoir. Ces forces ne viennent pas du champ de l'espace, elles ne viennent pas des constellations présentes en même temps, mais de celles qui ont précédé. Lorsque nous parlons donc du règne animal (voir schéma p. 32), nous ne pouvons pas parler de la simultanéité des causes dans le physique et dans le supra-physique ; il faut parler des causes supra-physiques antérieures aux effets actuels dans le physique. Règne animal : causes supra-physiques passées des effets actuels.

Nous revenons ainsi au concept de temps. Je dirai, s'il m'est permis de parler familièrement, qu'il faut se promener dans le temps. Lorsque nous voulons chercher les causes de quelque chose qui se passe dans le monde physique, nous nous promenons dans ce monde physique ; nous n'avons pas besoin d'en sortir. Si nous voulons rechercher la cause de ce qui est réalité dans le monde végétal vivant, il faut que nous allions très loin. Il faut que nous explorions le monde éthérique et c'est seulement là où il se termine où, pour parler le langage des contes : « le monde est fermé par des planches » – que nous trouvons la cause de la croissance du végétal.

Mais nous pouvons bien nous y promener autant que nous voulons, nous n'y trouvons pas la cause de la faculté de sentir ni celle de la faculté de se mouvoir. Pour cela, il faut entreprendre de se promener dans le temps. Il faut remonter le cours du temps. Il faut sortir de l'espace et se déplacer dans le temps.

Vous le voyez, en ce qui concerne les causes, nous pouvons faire un rapprochement entre le corps éthérique humain vivant, qui se répand après la mort dans les étendues éthériques, et la vie éthérique des plantes, qui vient aussi de ces étendues éthériques, mais des constellations supra-physiques, supra-terrestres simultanées ; et nous pouvons faire aussi le rapprochement entre l'organisation humaine astrale et ce qui, au dehors, est de nature animale.

Ayant ainsi cheminé du règne minéral au règne végétal, puis au règne animal, nous en arrivons au règne humain proprement dit. Vous allez dire : Mais nous en avons toujours tenu compte. Oui, mais pas complètement. Nous avons tenu compte du règne humain tout d'abord en considérant l'homme comme constitué d'un corps physique, puis d'un corps éthérique, puis d'un corps astral. Mais voyez-vous, si l'être humain n'avait que son corps physique, il serait certes un cristal compliqué, mais tout de même un cristal. Si en outre il n'avait que son corps éthérique, il serait peut-être une belle plante – mais tout de même une plante simplement. Et si en outre il avait un corps astral, il marcherait à quatre pattes, il aurait peut-être des cornes et autres attributs de ce genre – il serait justement un animal. Mais tout cela, ce n'est pas l'homme. La forme qu'il a du fait qu'il marche debout, il la doit au fait de posséder, au-delà de l'organisation physique, éthérique, astrale, une organisation du Moi. Et nous ne pouvons parler de l'homme, du règne humain, qu'en envisageant cet être qui est doué d'une organisation du Moi.

Regardons maintenant encore une fois ce que nous avons déjà considéré. Si nous voulons rechercher les causes de phénomènes physiques, nous pouvons rester dans le champ du physique. Si nous voulons rechercher les causes de phénomènes végétaux, il nous faut gagner les étendues du domaine éthérique ; mais nous pouvons rester encore dans l'espace. Seulement, comme il a été dit, cet espace devient un peu hypothétique, puisqu'il faut même recourir à des notions empruntées aux contes, à un monde « fermé par des planches ». Cependant, les choses sont telles que vraiment, même les gens qui pensent en conformité avec la recherche scientifique actuelle, en viennent à dire que l'on peut parler d'un monde fermé par des planches. Ce qui est naturellement une expression banale. Il suffit de se rappeler comme les humains se représentent puérilement les choses : le soleil est là, il projette sans cesse des rayons qui deviennent de plus en plus faibles ; la lumière s'en va plus loin, toujours plus loin, elle s'en va ainsi jusqu'à l'infini.

J'ai expliqué à ceux qui entendent ces conférences depuis des années qu'il est absurde de se représenter la lumière comme s'en allant ainsi jusqu'à l'infini. J'ai toujours dit que la propagation de la lumière est soumise à l'élasticité. Lorsqu'on appuie sur une balle de caoutchouc, on peut aller jusqu'à un certain point, puis elle revient à sa forme première, ce qui signifie que l'élasticité a des limites, et qu'ensuite il y a une réaction de retour. Il en est ainsi pour la lumière, ai-je dit : elle ne s'en va pas à l'infini ; quand elle a atteint une certaine limite, elle revient en arrière. Cette opinion que la lumière ne s'en va pas à l'infini, mais seulement jusqu'à un certain point, puis revient en arrière, a été énoncée en Angleterre aussi, par le physicien Oliver Lodge par exemple ; ainsi la physique en arrive déjà aujourd'hui à exposer ce que propose aussi la Science spirituelle ; et elle sera un jour en accord avec celle-ci sur tous les faits de détail.

On peut aussi dire aujourd'hui que lorsque la pensée s'en va suffisamment loin, il faut qu'elle revienne en arrière, sans imaginer simplement un espace illimité qui est une chimère, et même une chimère inconcevable. Peut-être quelques-uns parmi vous se souviendront-ils que dans mon Autobiographie 2, dans le dernier chapitre qui est paru la semaine dernière, j'ai rapporté l'impression particulièrement forte que j'avais ressentie en écoutant un exposé sur la nouvelle géométrie, la géométrie synthétique, qui montrait qu'une droite ne doit jamais être conçue comme cheminant à l'infini, n'ayant jamais de fin ; cette droite qui s'en va au loin, elle revient effectivement. En géométrie, on formule la chose ainsi : la synthèse se fait parce que le point situé à l'infini vers la droite est le même que le point situé à l'infini vers la gauche. Cela peut se calculer. Il ne s'agit pas d'une simple analogie avec le fait que lorsqu'on a un cercle et qu'on part d'ici, on y revient, – ou qu'un demi cercle qui tend vers l'infini devient une droite.. Il n'en est pas ainsi ; il s'agirait là d'une analogie qui est sans valeur pour celui qui pense avec précision.

Ce qui m'a fait une forte impression, ce n'était pas une analogie banale, mais la démonstration mathématique du fait que le point situé à l'infini d'un côté, vers la gauche, est le même que celui qui est situé à droite à l'infini ; donc qu'une personne qui se déplacerait en suivant toujours une ligne droite ne s'en irait pas à l'infini, mais reviendrait à notre rencontre par le côté opposé, à condition qu'il se soit écoulé un temps suffisant. Voilà qui paraît absurde à la pensée physique, mais à partir du moment où l'on abandonne la pensée physique, c'est aussi une réalité ; car le monde n'est pas infini : il est, en tant qu'univers physique, limité. Ainsi, l'on peut dire que l'on touche à la limite de l'éthérique lorsqu'on parle du végétal et aussi de ce qui, en l'homme, est éthérique. Mais si l'on veut expliquer la nature animale, et en l'homme ce qui est astral, il faut sortir de tout ce qui est espace, il faut aller se promener dans le temps, il faut dépasser le champ où les choses sont simultanées. Il faut donc cheminer dans le temps.

Et l'on aborde alors l'humain. Voyez-vous, lorsqu'on pénètre dans le temps, on dépasse déjà les limites du physique de deux façons. Lorsqu'on comprend ce qu'est l'animal, il faut déjà cheminer dans le temps. Mais il ne faut pas prolonger ce mode de pensée abstraitement, il faut le prolonger concrètement. Faites maintenant bien attention à la manière dont il faut procéder pour le prolonger concrètement.

N'est-ce pas, les hommes pensent : le soleil émet de la lumière, et cette lumière chemine indéfiniment. Mais ce que dit Oliver Lodge montre bien que l'on abandonne déjà cette façon de penser, qu'on sait qu'elle va jusqu'à un certain terme, puis qu'elle revient. Au soleil revient ainsi de toutes parts sa lumière, quoique sous une autre forme, modifiée ; mais elle lui revient. Appliquons maintenant cette façon de penser à ce à quoi nous venons de réfléchir. Nous sommes tout d'abord dans l'espace. L'espace terrestre reste où il est, nous en sortons pour gagner l'espace cosmique. Et cela ne nous suffit pas, et

nous entrons dans le temps. Quelqu'un pourrait dire ici : Eh bien oui, et nous continuons de marcher. – Mais non ! nous revenons sur nos pas. Poursuivons cette manière de penser. Nous revenons sur nos pas. Exactement comme dans l'espace, quand ayant cheminé nous parvenons à une frontière et que nous revenons sur nos pas. C'est-à-dire que si nous avons recherché les causes supra-terrestres passées dans le temps, il faut que nous rentrions dans le champ du physique.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire qu'il nous faut quitter le temps, qu'il nous faut revenir sur la terre. Si donc nous voulons rechercher les causes de ce qui concerne l'homme, il faut à nouveau chercher sur la terre. Nous avons reculé dans le temps. Lorsqu'ensuite nous revenons sur la terre, nous nous y trouvons dans une vie antérieure, bien entendu. Nous entrons dans une vie précédente. Dans le cas de l'animal, nous avançons ; il se dissout dans le temps exactement comme notre corps éthérique va se dispersant vers les confins. L'homme ne s'y dissout pas ; nous revenons sur la terre en remontant jusqu'à sa vie terrestre antérieure.

De sorte que pour l'être humain, nous pouvons dire : causes physiques passées d'effets actuels dans le domaine physique.

**REGNE MINERAL :**

*simultanéité des causes et des effets dans le physique.*

**REGNE VEGETAL :**

*simultanéité des causes dans le physique et le supra-physique.*

**REGNE ANIMAL :**

*causes supra-physiques passées d'effets actuels.*

**REGNE HUMAIN :**

*causes physiques passées d'effets actuels dans le physique.*

Vous le voyez, cela nous a coûté de la peine de nous transporter une fois dans le domaine des abstractions à titre de préparation. Mais cela était nécessaire, mes chers amis. C'était nécessaire parce que je voulais vous montrer une fois que pour les domaines qu'il faut considérer comme spirituels, il existe aussi une logique. Seulement cette logique ne concorde pas avec la logique grossière que l'on déduit des phénomènes physiques, la seule à laquelle, ordinairement, les hommes se fient.

Lorsqu'on procède strictement selon la logique et que l'on recherche les enchaînements de causes, on en arrive, même par la seule démarche de pensée, aux vies terrestres antérieures. Et il est nécessaire d'attirer l'attention sur ce fait que la pensée elle-même doit devenir tout autre lorsqu'on veut comprendre le spirituel.

N'est-ce pas, les humains sont d'avis qu'on ne peut pas comprendre ce qui se manifeste, venant du monde spirituel. On peut le comprendre, mais il faut développer sa logique. Il est bien nécessaire aussi, lorsqu'on veut comprendre un morceau de musique ou une autre œuvre d'art, d'avoir en soi les prédispositions correspondantes. Si on ne les a pas, on n'y comprend rien. La chose passe comme un bruit. Ou bien on ne voit dans une œuvre d'art rien d'autre qu'une composition incompréhensible. De même, il faut aborder ce qui est communiqué du monde spirituel à l'aide d'une pensée qui soit adaptée à ce monde spirituel. C'est déjà le cas pour la simple pensée logique. En examinant la diversité des causes, on en vient effectivement à pouvoir comprendre les vies terrestres passées dans leur enchaînement logique.

La grande question nous reste encore à résoudre qui se pose lorsque nous considérons le cadavre. Il est sans vie. La nature inanimée au dehors se dresse dans ses formes cristallines, dans ses différentes formes. Une grande question se pose à nous : Quel rapport y a-t-il entre la nature inanimée et le cadavre de l'homme ?

Peut-être trouverez-vous, mes chers amis, qu'un pas aura été fait dans la direction qui mène à la réponse à cette question, si vous abordez la chose dans une seconde étape, si vous dites : Quand je regarde le monde des plantes autour de moi, je vois qu'il porte en lui, venues des lointains du monde éthérique, les forces auxquelles revient mon corps éthérique. Là-bas, dans les lointains de l'éther, c'est là qu'est ce qui est à l'origine des plantes, c'est là que retourne mon corps éthérique lorsqu'il a fini d'assurer ma vie. Je m'en vais alors là-bas où, des étendues éthériques, sourd la vie végétale. J'y retourne, cela veut dire que je leur suis apparenté. Oui, je peux vraiment dire : Il y a là-haut quelque chose où retourne mon corps éthérique, c'est de là que vient le monde des plantes verdoyant, bourgeonnant, gonflé de sève. – Mais il y a une différence : j'abandonne mon corps éthérique, les plantes reçoivent l'éther pour grandir. Elles le reçoivent pour vivre, moi j'abandonne mon corps éthérique après la mort. Je l'abandonne, c'est un reste ; les plantes elles, reçoivent en lui ce qui leur donne la vie. Elles ont leur origine là où moi je trouve ma fin. Le commencement de la plante rejoint la fin du corps éthérique de l'homme.

Ceci nous amène à nous demander : Pourrait-il se faire que pour le minéral, pour les cristaux aux formes les plus diverses, on puisse poser cette question : Est ce là aussi un commencement par rapport

à ce cadavre physique, qui est ma fin, que j'abandonne derrière moi ? Y a-t-il là aussi un commencement et une fin qui se rejoignent ?

C'est sur cette question que nous allons nous arrêter aujourd'hui, mes chers amis, et que nous reprendrons demain afin d'aborder très sérieusement la question de la destinée humaine, de ce qu'on appelle le karma. Dans la prochaine conférence, je parlerai donc de karma. Vous n'aurez plus à vous frayer un passage à travers un pareil roncier d'abstractions mais vous vous rendrez compte aussi que cela était nécessaire pour atteindre à un certain développement de la pensée.

---

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, le 17 février 1924*

Lorsque nous passons de l'étude qui devait préparer à expliquer la destinée humaine, le karma, lorsque nous passons de l'abstrait, du conceptuel, à la vie, nous en arrivons tout d'abord à évoquer les différents domaines auxquels l'homme participe, et à trouver dans ces composantes de la vie une base nous permettant de caractériser le karma, la destinée humaine. L'être humain appartient à l'univers tout entier dans un sens beaucoup plus vaste qu'on ne le pense d'ordinaire. Il en est vraiment un élément, et en fait, sans l'univers il n'est rien. J'ai souvent employé ici la comparaison avec un membre quelconque du corps, le doigt par exemple, qui est doigt pour autant qu'il tient à l'organisme. Il ne l'est plus à l'instant où il est coupé de cet organisme. En apparence, physiquement, il est le même, mais ce n'est plus un doigt dès qu'il est séparé du corps. De même, l'homme n'est plus vraiment homme lorsqu'on l'isole de l'ensemble de l'existence cosmique. Il fait partie de cette existence et sans elle, il ne peut être en fait ni compris, ni considéré comme un être humain.

Or, nous l'avons vu hier, le monde autour de l'homme se répartit en domaines différents. Nous avons d'abord le monde inanimé, que dans le langage ordinaire on appelle le domaine minéral. Ce monde minéral, nous ne lui devenons semblables, pour ce qui est de notre corps, que lorsque nous abandonnons ce corps au moment de la mort. Par notre être véritable, nous ne pouvons jamais être semblables à ce monde de l'inanimé. Ce qui lui est semblable, c'est la forme corporelle que nous avons abandonnée. Il y a donc d'une part le cadavre physique que l'être humain laisse derrière lui dans le monde inanimé, et d'autre part ce monde inanimé, l'immense nature minérale, cristallisée ou non. Nous autres hommes, nous sommes vraiment, tels que nous vivons sur terre, tout à fait différents de ce monde minéral, comme je vous l'ai déjà fait remarquer. Notre forme est aussitôt détruite lorsqu'à l'état de cadavre nous sommes abandonnés au règne minéral. Nous nous dissolvons dans ce monde minéral, ce qui signifie que ce qui maintenait notre forme n'a rien de commun avec lui. De cela il découle déjà que l'homme, tel qu'il vit dans le monde physique, ne peut vraiment subir d'influences provenant directement du minéral.

Les influences essentielles, les influences de beaucoup les plus importantes qu'il reçoit du minéral lui viennent par le détour des sens. Nous voyons, nous entendons le minéral, nous en percevons la température, bref, nous le percevons par les sens. Nos autres rapports avec lui sont extraordinairement réduits. Songez combien peu d'éléments sont en rapport avec nous durant la vie terrestre. Le sel avec lequel nous assaisonnons nos mets est un minéral, et peu de choses encore que nous ingérons avec nos aliments le sont également, mais la plus grande partie de ce que nous mangeons est tirée des règnes végétal et animal. Et ce que l'être humain absorbe venant du règne minéral est dans un rapport très singulier avec ce qu'il en reçoit par les sens sous la seule forme des impressions psychiques, des perceptions sensorielles. Je vous prie à ce propos de faire bien attention à quelque chose d'important : je vous ai souvent dit que le cerveau humain pèse en moyenne 1.500 grammes. C'est un poids notable sous lequel les vaisseaux sanguins qui se trouvent sous le cerveau seraient écrasés s'ils subissaient cette pression. Or ce n'est pas le cas, car le cerveau est soumis à une certaine loi, que j'ai déjà récemment exposée rapidement, et selon laquelle tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids.

On peut en faire l'expérience avec une balance sur laquelle on pèse un corps : il a un certain poids. Puis on place en dessous un vase contenant de l'eau, de façon à ce que le corps y plonge : à l'instant même l'équilibre est détruit : le corps est devenu plus léger. Si vous cherchez ensuite de combien il est devenu plus léger, il apparaît qu'il a perdu exactement le poids correspondant à celui de l'eau dont il a pris la place.

C'est ce qu'on appelle le principe d'Archimède, et je l'ai déjà dit, celui-ci l'a découvert en prenant un bain où il s'est aperçu que sa jambe pesait plus ou moins selon qu'elle était hors de l'eau ou dedans. Et il s'est alors écrié : Eurêka ! J'ai trouvé !.

C'est là, mes chers amis, une chose extrêmement importante ; mais on oublie souvent les choses importantes, et si dans leur travaux d'art des ingénieurs n'avaient pas oublié ce principe d'Archimède, peut-être une des plus grandes catastrophes de ces derniers temps ne se serait-elle pas produite en Italie. Ce sont là précisément les choses qui, dans la vie extérieure, sont causées par une vue d'ensemble insuffisante des connaissances.

En tout cas, le corps perd donc un poids égal à celui du liquide dont il a pris la place. Or, le cerveau nage entièrement dans le liquide céphalo-rachidien. On entend dire de temps à autre que l'homme, en tant qu'être solide, est un poisson. En réalité, il est déjà un poisson, car il est constitué dans une proportion de 90 % d'un 'corps d'eau' et ce qu'il y a de solide nage dans ce liquide comme le poisson dans l'eau.

Ainsi, du fait qu'il flotte dans le liquide céphalo-rachidien, le cerveau perd si bien de son poids qu'il ne pèse plus que 20 grammes. Bien que son poids réel soit de 1.500 grammes environ, il ne fait plus peser que 20 grammes sur ce qui se trouve en-dessous de lui. Représentez-vous maintenant combien,

du fait que notre cerveau flotte dans le liquide céphalo-rachidien, nous avons tendance, dans cet organe si important, à nous libérer de la pesanteur terrestre. Nous pensons avec un organe qui n'est pas du tout soumis à la pesanteur, nous pensons en opposition à la pesanteur. L'organe en a été débarrassé.

Si vous comparez l'extrême importance des impressions que vous recevez par les sens, auxquelles vous êtes confrontés selon votre gré, avec les très faibles influences qui vous viennent du sel ou d'autres substances absorbées sous forme d'aliments ou de condiments ajoutés aux aliments, vous découvrirez ceci : Ce qui, provenant du règne minéral, exerce une influence directe sur l'homme, est comme 20 grammes par rapport à 1.500 grammes. Tant prédominent les simples impressions sensorielles que nous accueillons, par quoi nous sommes indépendants des stimuli ; car cela ne nous écrase pas. Et ce qui en nous est vraiment soumis à la pesanteur terrestre, comme les condiments minéraux ajoutés à nos aliments, ce sont en outre la plupart du temps des choses qui nous conservent intérieurement ; car le sel a aussi un pouvoir de conservation, il maintient, il rafraîchit. L'homme est donc en gros indépendant du monde minéral qui l'entoure. Il n'y prend pour l'assimiler que ce qui n'a pas sur son être une influence immédiate. Il se meut libre et indépendant dans le monde minéral.

Mes chers amis, si cette liberté, cette indépendance de mouvement n'existait pas dans le monde minéral, il n'existerait absolument pas ce que nous appelons la liberté humaine. Et il est très significatif que nous devions dire ceci : le monde minéral est en réalité le contrepoids nécessaire à la liberté humaine. Si ce monde minéral n'existait pas, nous ne serions pas des êtres libres. Car à l'instant où nous passons au monde végétal, nous ne sommes plus indépendants ; c'est en apparence seulement que nous portons les yeux sur le monde végétal comme nous les portons sur les cristaux, sur le vaste règne minéral. Mais ce n'est pas le cas en réalité. Le monde minéral s'étend devant nous. Êtres humains que nous sommes, nous naissons au monde en êtres qui respirent, en êtres vivants, en êtres dotés d'un certain métabolisme. Tout cela dépend beaucoup plus de notre environnement que nos yeux, nos oreilles, que tout ce qui nous transmet les impressions sensorielles. Ce qui est monde végétal, le vaste monde des plantes, vit de l'éther dont la force vient imprégner la terre de toutes parts. L'être humain, lui aussi, dépend de cet éther.

Nous naissons petit enfant, nous grandissons : ces forces de croissance qui opèrent en nous, ce sont les forces éthériques. Les mêmes forces qui font pousser les plantes, vivent en nous : les forces éthériques. Nous portons en nous le corps éthérique ; le corps physique abrite nos yeux, nos oreilles. Le corps physique n'a rien de commun avec le reste du monde physique, comme je viens de l'exposer, et ce qui le montre, c'est qu'une fois cadavre, il se désagrège dans le monde physique.

Il en va autrement pour notre corps éthérique. Par lui, nous sommes apparentés au monde végétal. Mais tandis que nous grandissons – songez à cela, mes chers amis – quelque chose en nous se forme, qui en un certain sens est profondément hé à notre destin. Nous pouvons, en grandissant – pour prendre des exemples extrêmes, frappants – rester petits et gros, ou devenir grands et minces, nous pouvons, en grandissant, avoir un nez qui prend telle ou telle forme. Bref, la manière dont nous grandissons a déjà une certaine influence sur notre aspect extérieur. Et ceci est à nouveau en rapport – encore que tout d'abord ce rapport soit assez lâche – avec notre destin.

Pendant la croissance ne s'exprime pas seulement par des faits aussi patents. Si les instruments dont disposent les humains pour leurs recherches étaient assez délicats, on découvrirait qu'en chaque être humain le foie, la rate, le cerveau, sont constitués de façon différente. Le foie n'est pas simplement du foie. En chacun il est différent, encore que par des nuances subtiles. Et tout cela est en rapport avec les mêmes forces qui font pousser les plantes. Il nous faut constamment porter le regard sur le manteau végétal de la terre, et en le regardant, il faut prendre conscience de ceci : ce qui, venant des lointains de l'éther, fait grandir les plantes, agit en nous aussi, et est à l'origine de ces tendances premières en nous, qui ont beaucoup à faire avec notre destinée. Car chez un être, la constitution du foie, ou des poumons, ou du cerveau, qui lui vient du monde éthérique, a un lien profond avec sa destinée.

Certes, l'homme ne voit de tout cela que l'aspect extérieur. Certes, quand nous regardons le monde minéral, nous y voyons à peu près ce qui s'y trouve ; c'est pourquoi les humains, scientifiquement parlant, aiment tant le monde minéral aujourd'hui – si toutefois on peut parler aujourd'hui d'attachement scientifique – parce qu'il est fait de tout ce qu'ils aiment.

Mais pour les forces qui entretiennent le règne végétal, ce n'est déjà plus le cas. Car à l'instant où l'on accède à la connaissance imaginative – c'est une chose dont j'ai déjà parlé – on discerne aussitôt que les minéraux forment un tout achevé dans le règne minéral. Ce qui entretient le règne végétal n'apparaît pas du tout extérieurement à la conscience ordinaire. Il faut plonger plus avant dans les choses. Posons-nous la question : Qu'est-ce qui agit donc en réalité dans le règne végétal, qu'est-ce qui agit de sorte que des lointains éthériques viennent les forces qui font grandir et bourgeonner les plantes, et qui en nous provoquent aussi la croissance, la constitution délicate de tout notre corps, qu'est-ce qui est là actif ? – Et nous abordons ici les entités de ce que nous appelons la troisième Hiérarchie : Anges, Archanges, Archées.

Elles sont invisibles, mais sans elles il n'existerait pas ce flux et ce reflux des forces éthériques qui font grandir les plantes, et qui sont actives en nous, qui portons les mêmes forces qui provoquent la croissance du végétal. Si nous ne voulons pas nous fermer à la connaissance, nous ne pouvons pas nous tenir seulement au visible pour aborder le monde végétal et ses forces. Il nous faut prendre conscience

de ceci : nous développons des liens et des rapports avec ces entités : Anges, Archanges, Archées, dans cet état libéré du corps où nous nous trouvons entre la mort et une nouvelle naissance. Et c'est parallèlement à ces liens, que nous développons avec les êtres de la troisième Hiérarchie, que prend forme notre karma interne, je dirais : le karma de notre entité, le karma qui dépend de la manière dont notre corps éthérique constitue nos humeurs, dont il fait de nous des êtres grands ou petits, etc...

Les entités de la troisième Hiérarchie ne disposent que de ce seul pouvoir. Que les plantes puissent pousser ne dépend pas seulement d'elles. Dans ce domaine, les Anges, les Archanges, les Archées sont au service d'entités plus hautes. Ce flux et ce reflux des forces qui font croître les plantes sont bien l'ouvrage de ces entités de la troisième Hiérarchie, mais elles l'exécutent au service d'entités supérieures. Mais ce que nous vivons avant de descendre du monde spirituel dans notre corps physique, ce qui est en rapport avec notre constitution subtile que je viens de décrire, cela est le fruit de notre rencontre consciente avec les êtres de la troisième Hiérarchie. C'est selon les indications que nous pouvons recevoir d'eux, en fonction de notre Préparation au cours de l'existence précédente, selon ces indications que nous formons notre corps éthérique au sein du vaste monde éthérique, avant de passer de l'existence supra-physique à l'existence physique.

Notre regard doit nécessairement porter tout d'abord sur ce qui agit dans notre destinée, dans notre karma, en fonction de notre constitution interne. J'aimerais dire que pour cette partie du karma, nous pouvons employer les termes de bien-être et de mauvaise santé dans la vie. Bien-être et état de malaise dans l'existence sont en liaison avec la qualité interne que nous devons à notre corps éthérique.

Une deuxième chose qui relève de notre karma est liée à la présence sur terre non seulement du règne végétal, mais aussi du règne animal. Songez, mes chers amis, que les différentes régions de la terre sont peuplées des animaux les plus différents. L'atmosphère animale, pourrait-on dire, est différente suivant les régions.

Mais vous admettez que l'homme, lui aussi, vit dans cette atmosphère où se trouvent les animaux. Dire cela paraît grotesque, parce que les humains n'ont pas l'habitude de considérer ces choses. Il y a par exemple des contrées où vit l'éléphant. Ces régions où il vit, ce sont celles où l'action de l'univers sur la terre est telle qu'il peut y exister. Croyez-vous, mes chers amis, que les forces qui donnent forme à l'éléphant, et qui viennent de l'univers, ne sont pas présentes sur une portion de terre où se trouve précisément un être humain ? Elles sont là, bien sûr, quand l'homme est présent. Et il en va de même pour l'ensemble des espèces animales. De même que sont présentes là où nous vivons les forces qui forment les plantes, et qui viennent des lointains de l'univers – les parois de bois et les murs de pierre ou de béton ne leur font pas obstacle, nous vivons ici à Dornach au sein des forces qui, dans le massif du Jura, donnent forme aux plantes – on vit là aussi où peut vivre un éléphant en fonction de la constitution de la terre. Oui, je peux m'imaginer que dans nos âmes s'animent bien des choses concernant les animaux grands et petits qui peuplent la terre, et que votre attention est attirée maintenant sur le fait que les humains vivent dans la même atmosphère.

Tout cela agit réellement sur l'homme. Bien entendu, autrement que sur les animaux, parce que l'être humain a d'autres qualités que ces animaux, qu'il est doté d'autres éléments constitutifs. Cela agit sur lui différemment, sinon, dans la sphère où vit l'éléphant, il deviendrait aussi un éléphant, ce qui ne se produit pas. Et en outre : constamment l'homme s'élève au-dessus de ce qui agit sur lui, cependant il vit dans cette atmosphère.

Voyez-vous, de tout ce qui constitue cette atmosphère dans laquelle il vit dépend ce qui est dans son corps astral. Nous pouvons dire que le bien-être ou le malaise qu'il ressent dépend de ce qui est végétal sur la terre ; les sympathies et les antipathies que nous autres hommes développons au cours de l'existence terrestre, et que nous apportons de notre existence pré-terrestre, dépendent de ce qui constitue en quelque sorte l'atmosphère animale.

L'éléphant a une trompe et de grosses pattes en forme de colonnes, le cerf porte des bois etc... Là donc vivent les forces qui donnent forme aux animaux. En l'homme, ces forces ne se manifestent que par leur action sur le corps astral, action par laquelle elles engendrent les sympathies et les antipathies que l'individualité humaine apporte du monde spirituel.

Considérez attentivement, mes chers amis, ces sympathies et ces antipathies, et la force avec laquelle elles nous conduisent à travers toute la vie. Certes, nous autres humains sommes à bon droit formés à Pouvoir nous en dégager dans une certaine mesure. Mais tout d'abord, elles sont là, ces sympathies et ces antipathies. Un tel a des sympathies pour telle chose, un autre Pour une autre chose. L'un pour la sculpture, l'autre pour la musique, l'un pour les blonds, un autre pour les bruns. Ce sont là des sympathies fortes, enracinées. Et la vie est Parcourue de ces sympathies et de ces antipathies. Vous vivez sous la dépendance de ce qui modèle les différentes formes animales.

C'est là un troisième, un autre monde. Le premier était celui au sein duquel nous ne ressentons en fait aucune dépendance : le monde minéral. Le deuxième est celui dans lequel vivent les Anges, les Archanges, les Archées, qui engendrent le monde végétal ; le monde qui nous donne notre qualité interne, celui d'où nous vient le bien-être ou l'état de malaise que nous ressentons quand nous nous sentons malheureux comme des pierres, ou très heureux de notre propre fait. A ce monde est puisé ce que signifie notre destinée de par notre constitution interne, de par ce qui est en nous l'homme éthérique. Nous abordons maintenant ce qui détermine en outre notre destinée en profondeur : nos

sympathies et nos antipathies, qui sont liées à notre destin dans une beaucoup plus grande mesure que les seules forces de croissance. Un homme sera porté vers le lointain par ses sympathies et ses antipathies. Il vit ici ou là parce que ses sympathies l'y ont mené, et c'est dans ce séjour lointain que se déroulera sa destinée avec tous ses détails.

Sympathies et antipathies sont profondément liées à l'ensemble de notre destin d'homme. Elles vivent où réside non pas la troisième, mais la deuxième Hiérarchie : les Exousiaï, les Dynamis, les Kyriotetes. L'image terrestre de ces formes élevées, magnifiques, vit dans le règne animal. Ce que ces entités implantent en nous quand nous sommes en relation avec elles entre la mort et une nouvelle naissance vit dans les sympathies et les antipathies innées que nous apportons lorsque du monde spirituel nous venons dans le monde physique.

Lorsqu'on comprend à fond tout cela, les notions que véhicule la conception courante de l'hérédité apparaissent puériles, vraiment puériles. Pour que je sois porteur d'un signe héréditaire quelconque, hérité de mon père ou de ma mère, il faut d'abord que j'aie développé sympathies ou antipathies à l'égard de ce signe chez mon père ou chez ma mère. Je le possède, non pas parce qu'en vertu d'une simple causalité naturelle j'ai hérité cette particularité, mais parce que j'ai éprouvé de la sympathie pour elle.

Pour quelle raison j'ai éprouvé cette sympathie, nous en parlerons au cours des prochaines conférences ; car les exposés sur le karma nous occuperont encore pendant de nombreuses heures. Mais vraiment, parler de l'hérédité comme on le fait ordinairement, en particulier dans les milieux scientifiques, qui se considèrent comme spécialement intelligents, c'est vraiment puéril.

On prétend même aujourd'hui que des particularités spécifiques de l'esprit et de l'âme sont héréditaires. Le génie serait hérité, et lorsqu'on fait son apparition dans le monde, on s'efforce de rassembler, en cherchant parmi ses ancêtres, les éléments qui doivent constituer ce génie. C'est une étrange manière de raisonner. Une démonstration vraiment raisonnable consisterait à montrer que ce génie produit à nouveau un autre génie par transmission héréditaire. Mais en se mettant en quête de preuves de ce genre – Goethe a eu un fils, et bien d'autres génies ont eu des fils – on découvrirait des choses étranges. Et ce serait là une Preuve ! Que je constate chez un génie des qualités présentes chez ses ascendants, cela ne signifie rien de plus que le fait d'être mouillé parce qu'on est tombé dans l'eau.

Cela ne veut pas dire que l'eau qui dégouline de ma personne ait quelque chose à faire avec ma nature. Bien entendu, étant né au sein de ce courant héréditaire Parce que j'ai des sympathies pour les qualités qui lui sont liées, je suis doté de ces qualités tout comme je suis mouillé quand on m'a retiré de l'eau dans laquelle je suis tombé. Mais les représentations que l'on a de ces choses sont puériles et absurdes. Car les sympathies et les antipathies se manifestent déjà chez l'être humain et lui confèrent sa structure interne déjà durant l'existence pré-terrestre. Il en est pourvu lorsqu'il aborde l'existence terrestre, et c'est avec elles, apportées de la vie pré-terrestre, qu'il forge son destin.

Nous pouvons maintenant nous représenter facilement comment, au cours d'une existence terrestre antérieure, nous avons été liés à un être humain, et comment ce lien a eu mainte conséquence dont l'effet s'est prolongé dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. C'est là en effet que sous l'influence des forces des Hiérarchies supérieures, se modèle dans les pensées vivantes, dans les impulsions cosmiques vivantes, ce qui, des expériences vécues dans les vies précédentes, doit passer dans la prochaine incarnation, doit y être vécu. Et pour cela, nous avons besoin, en développant les impulsions qui provoqueront des rencontres dans la vie, des sympathies et des antipathies.

Celles-ci sont formées sous l'influence des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Ce sont elles qui nous font rencontrer dans la vie les personnes avec lesquelles nous aurons à vivre conformément à nos existences précédentes. Cela prend la forme donnée par notre constitution interne.

Bien entendu, dans cette élaboration des sympathies et des antipathies interviennent les déviations les plus diverses ; mais celles-ci sont neutralisées ensuite au cours des nombreuses existences successives. Nous avons donc là une seconde constituante du karma : les sympathies et les antipathies.

Elevons-nous maintenant jusqu'au règne humain proprement dit. Nous vivons non seulement avec le monde végétal, avec le monde animal, nous vivons aussi – et cela compte tout spécialement dans notre destinée – avec d'autres êtres humains. Nous leur sommes liés dans la vie tout autrement qu'avec les plantes ou avec les animaux. Ces liens dans la vie, c'est ce qui forge l'essentiel de notre destinée. Les impulsions qui font que la terre est peuplée aussi d'êtres humains n'agissent que sur l'humanité. Et une question se pose ici : Quelles sont donc ces impulsions qui n'agissent que sur les hommes ?

Nous pouvons ici laisser parler une considération purement extérieure à laquelle je me suis déjà livré.

Vue de l'autre côté, aimerais-je dire, notre vie est vraiment guidée avec une bien plus grande sagesse que nous ne la conduisons de ce côté-ci. Nous rencontrons souvent assez tard dans l'existence une personne qui a pour notre vie une importance extraordinaire. Lorsque nous nous remémorons comment nous avons vécu jusqu'à l'instant de cette rencontre, il nous semble – je l'ai déjà souvent mentionné – que toute cette vie fut un cheminement nous menant à cette rencontre. On dirait que nous



avons fait chaque pas en vue de trouver cette personne au bon moment, de la rencontrer à un moment déterminé.

Il suffit ici de réfléchir à ceci : pensez à ce qu'il faudrait de réflexion pleinement consciente pour comprendre ce que signifie la rencontre, à un âge quelconque, d'un être humain avec lequel, désormais, on fait des expériences communes, on travaille, on agit. Réfléchissez à ce que cela signifie. Réfléchissez à ce que représente, pleinement pesée, l'impulsion qui nous a conduit. Si nous réfléchissons à ce qui nous a amené à rencontrer cet être, peut-être cette idée nous viendra-t-elle : il a fallu que nous fassions une expérience en relation avec nombre d'autres personnes, l'expérience d'un événement, sinon la possibilité ne se serait pas présentée de rencontrer cet homme. Et pour que cet événement se soit produit, il a fallu qu'un autre ait été vécu.

On aborde ici des relations complexes qui ont dû toutes se nouer, dans lesquelles nous nous sommes insérés pour arriver à cette expérience décisive. Peut-être réfléchit-on alors à ceci : Si, non pas à un an, mais peut-être à 14 ans, la tâche avait été imposée à quelqu'un de résoudre consciemment cette énigme : comment faire pour provoquer dans sa 50ème année une rencontre décisive avec un être humain, si l'on se représente qu'il aurait fallu résoudre l'énigme comme on le fait d'un calcul – je vous en prie, quel effort cela n'exigerait-il pas ! Nous autres humains sommes si bêtes au niveau de notre conscience – et ce qui nous arrive dans le monde est, compte tenu de ces relations, si plein d'intelligence et de sagesse !

En nous livrant à de telles considérations, nous devenons attentifs à ce qu'a d'extrêmement complexe et de significatif l'action de notre destinée, de notre karma. Et tout cela se passe dans le domaine de l'humain.

Je vous prie maintenant de noter ceci : En fait, tout ce qui se passe là avec nous ressort de l'inconscient. Jusqu'au moment où un événement décisif nous arrive, il reste dans l'inconscient. Tout se passe comme si ce déroulement était soumis à des lois naturelles. Mais les lois naturelles ont-elles jamais eu pareil pouvoir ? Ce qui se passe dans ce domaine va à l'encontre et se raille de tout ce que nous concevons conformément aux lois naturelles. J'ai aussi attiré l'attention sur ce point à différentes reprises. Les faits extérieurs de la vie humaine peuvent même être prévus en fonction de certaines lois que l'on calcule.

Prenez par exemple le domaine des assurances sur la vie. Celles-ci ne peuvent fonctionner que si l'on peut calculer l'espérance de vie d'une personne quelconque âgée disons de 19 ou 25 ans. Lorsque quelqu'un veut contracter une assurance sur la vie, la police est rédigée en fonction de la durée probable de sa vie. Selon ces calculs, un homme de 19 ans doit vivre tel ou tel nombre d'années. Cela peut se déterminer. Mais imaginez que ce temps soit écoulé. Vous ne vous sentirez tout de même pas obligé de mourir pour cela ! Deux personnes peuvent, selon cette durée probable de leur vie, être mortes depuis longtemps.

Mais étant, selon cette probabilité, 'mortes' depuis longtemps, elles peuvent se rencontrer dans les conditions que j'ai décrites. Tout cela se situe au-delà des calculs selon lesquels est fixée la durée de la vie lorsqu'on se réfère aux faits naturels extérieurs. Et pourtant cela se produit avec la même nécessité interne que les faits naturels. On ne peut dire autre chose que ceci : la même nécessité selon laquelle se produit un événement naturel quelconque, un tremblement de terre ou une éruption, un fait petit ou grand, la même nécessité provoque la rencontre sur terre de deux êtres humains sur la route qu'ils suivent.

De sorte qu'au sein du monde physique nous voyons réellement se constituer un nouveau domaine ; et ce domaine, nous y vivons, non seulement du fait de notre état de bien-être ou de malaise, ou avec nos sympathies et nos antipathies, mais aussi avec les événements de notre vie, avec nos expériences. Nous sommes entièrement plongés dans le domaine des événements, des expériences qui décident de notre vie selon notre destin.

### **ANGES, ARCHANGES, ARCHEES**

*1<sup>er</sup> élément du karma :  
bonne santé, bien-être, malaise*

### **EXOUSIAÏ, DYNAMIS, KYRIOTETES**

*2<sup>ème</sup> élément du karma :  
sympathies, antipathies*

### **SERAPHINS, CHERUBINS, TRONES**

*3<sup>ème</sup> élément du karma :  
événements, expériences vécues.*

Dans ce dernier domaine, ce sont les entités de la première Hiérarchie qui agissent : Séraphins, Chérubins, Trônes. Car pour diriger dans le monde chacun de nos pas, chacun des mouvements de notre âme, tout ce qui vit en nous, de façon à ce qu'en naissent les destinées humaines, il faut un plus grand pouvoir que celui qui se déploie dans le règne végétal, celui que possèdent la Hiérarchie des Anges, des Archanges, des Archées, et la Hiérarchie des Exousiaï, des Dynamis, des Kyriotetes. Il faut le pouvoir qui appartient à la première Hiérarchie, celle des Séraphins, des Chérubins et des Trônes, ces

entités les plus hautes de toutes. Car ce qui se manifeste ainsi vit dans notre véritable Moi, dans l'organisation de notre Moi, et venant d'une vie antérieure se transmet à une autre.

Pensez maintenant à ceci : vous passez par une de vos existences terrestres, vous agissez de telle ou telle façon, poussé peut-être par certains instincts, par des passions, des pulsions, ou encore par des idées, intelligentes ou sottes ; tout cela est présent dans les impulsions. Ce que vous faites ainsi sous l'empire de ces pulsions a des conséquences pour le bonheur ou le malheur d'un autre. Lorsqu'ensuite vous vous trouvez entre la mort et une nouvelle naissance, vous êtes très fortement conscients d'avoir fait du mal à quelqu'un, vous vous sentez plus imparfait que si vous ne lui en aviez pas fait, et vous ressentez la nécessité de réparer ce mal. En vous naît le besoin, le désir de compenser ce dommage. Mais si vous avez agi envers un être de manière à favoriser ses progrès, vous considérez la chose en vous disant : ceci doit contribuer au progrès commun, entraîner des conséquences pour le monde.

Tout cela peut se développer en vous et causer bien-être ou maladie, suivant le rôle que cela joue dans la constitution de votre corps entre la mort et une nouvelle naissance. Tout cela peut faire naître en vous des sympathies et des antipathies lorsque vous formez votre corps astral avec l'aide des entités de la seconde Hiérarchie : Exousiäi, Dynamis, Kyriotetes. Mais tout cela ne vous donne pas encore le pouvoir de transformer en action cosmique ce qui, dans une vie antérieure, n'a été qu'une action humaine. Vous avez aidé quelqu'un, ou vous lui avez nuï. L'effet en sera nécessairement que cet être vous rencontrera dans l'existence suivante et qu'à sa vue, vous vous sentirez poussé vers ce qui fera compensation. Ce qui n'a qu'une valeur morale doit devenir fait extérieur, événement extérieur dans l'univers.

Pour cela, certaines entités sont nécessaires qui transforment, qui métamorphosent les actions morales en actes cosmiques. Ce sont les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes. Elles transforment ce qui vient de nous dans une vie terrestre donnée en expériences que nous faisons dans l'existence terrestre suivante. Elles agissent dans ce qui est événement, expérience vécue dans la vie humaine.

Nous avons ainsi les trois éléments fondamentaux de notre karma : ce qui forme notre constitution, notre existence interne, est soumis à la troisième Hiérarchie ; nos sympathies et nos antipathies, ce qui dans une certaine mesure décide déjà de notre entourage, dépend de la seconde Hiérarchie ; enfin ce qui nous apparaît comme notre vie extérieure dépend de la première, de la plus sublime des Hiérarchies d'êtres supérieurs à l'humanité.

A notre regard s'offre ainsi l'ensemble des rapports entre l'être humain et l'univers, et nous abordons maintenant les grands problèmes : comment une destinée humaine se développe-t-elle dans tous ses détails à partir de ces trois éléments constitutifs de la nature humaine ?

L'être humain naît dans une famille, en un lieu déterminé, au sein d'un peuple. Il est inséré par la naissance dans un ensemble de faits. Et tout ce qui se passe parce qu'il est né dans une famille, qu'il est confié à des éducateurs, qu'il fait partie d'un peuple, que par sa naissance il se trouve en un point donné de la terre – tout cela qui marque profondément sa vie en dépit de la liberté humaine – tout cela dépend, en fin de compte, d'une manière ou d'une autre, de ces trois éléments qui constituent la destinée d'un homme.

Toutes les questions de détail trouveront des réponses adéquates si nous envisageons ce principe fondamental d'une façon juste. Si l'on demande pourquoi, dans sa vingt-cinquième année, quelqu'un est atteint d'une petite vérole et se trouve ainsi dans un danger extrême – ou pourquoi un événement quelconque intervient dans son existence, pourquoi il a pu progresser grâce à telle ou telle personne plus âgée que lui, à tel ou tel peuple, à telle ou telle expérience – il faut toujours en revenir à ce qui détermine de trois façons différentes la destinée humaine et situe l'être humain dans l'ensemble des Hiérarchies cosmiques.

C'est seulement dans la sphère du minéral que l'homme se meut librement. C'est là le domaine de sa liberté. C'est en portant son attention sur ce point qu'on apprend à poser d'une façon juste le problème de la liberté. Voyez comment j'ai insisté dans « La Philosophie de la Liberté » sur le fait qu'il ne s'agit nullement d'une liberté de la volonté. Cette dernière a son siège dans les profondeurs de l'inconscient et il est absurde de se demander si elle est libre ; on ne peut parler que d'une liberté des pensées. La distinction a été faite très nettement dans la Philosophie de la Liberté'. Les pensées libres doivent transmettre une impulsion à la volonté, et alors l'homme est libre. Mais par ses pensées, il vit dans le monde minéral. Pour tout le reste, pour ce qui le lie au monde des plantes, à celui des animaux et des autres hommes, il est soumis au destin.

La liberté est une chose dont on peut dire en fait ceci : l'être humain sort des sphères où règnent les hautes Hiérarchies pour entrer dans celle qui est en quelque sorte libre vis-à-vis de celles-ci, dans le monde minéral, afin d'être libre à son tour. Ce règne minéral, c'est celui auquel l'homme ne devient semblable qu'à l'état de cadavre, après la mort. Durant sa vie terrestre, il est indépendant de ce règne qui ne peut que travailler à le détruire. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'il soit libre dans cette sphère puisqu'elle n'a pas d'autre action sur lui que celle qui consiste à le détruire lorsqu'elle le reçoit. Il faut que l'homme meure pour que, sous forme de cadavre, il se trouve dans le règne où, en tant qu'être naturel, il est libre. Telles sont les relations entre les choses.

On vieillit peu à peu. S'il ne se produit aucun des incidents que nous apprendrons aussi à considérer du point de vue du karma, si l'homme meurt vieux, il devient, à l'état de cadavre, semblable au règne minéral. Du fait qu'on vieillit, on entre dans la sphère de l'inanimé. On y dépose son cadavre. Lequel, bien entendu, n'a plus rien d'un être humain. Regardons le règne minéral : il n'est plus divin. De même que le cadavre n'est plus homme, le règne minéral n'est plus Dieu. Mais alors qu'est-il ? – La divinité est présente dans le règne végétal, dans le règne animal et dans le règne humain. Nous l'y avons trouvée dans ses trois Hiérarchies. Mais dans le règne minéral, elle est présente aussi peu que l'homme l'est dans son cadavre. Le règne minéral est le cadavre divin.

En poursuivant notre étude, nous nous trouverons en face de ce fait singulier, que je ne fais que mentionner aujourd'hui, que l'être humain vieillit pour devenir cadavre, tandis que les dieux, pour devenir cadavre, rajeunissent. Car les dieux font l'autre chemin, celui que nous suivons après notre mort. Et c'est pourquoi le règne minéral est le plus jeune de tous. Il est pourtant celui qui est séparé des dieux, et parce qu'il l'est, l'homme peut y vivre dans le champ de sa liberté. Tels sont les liens entre les choses. Et en vérité, l'homme se sent de plus en plus chez lui dans l'univers lorsqu'il apprend à mettre ses sensations, ses pensées, ses sentiments, ses impulsions volontaires en une relation juste avec cet univers. C'est aussi la seule façon juste de voir comment, par le destin, on est placé dans le monde et par rapport à ses semblables.

---

### TROISIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 23 février 1924*

On comprend le mieux ce qu'il en est du karma lorsqu'on le confronte à cette autre impulsion dans la vie humaine que l'on désigne par le mot de liberté. Posons-nous tout d'abord la question du karma, disons tout à fait en gros. Que signifie-t-elle ? L'existence humaine nous apparaît constituée de vies terrestres successives. Dans le sentiment que nous avons au sein d'une de ces vies terrestres, nous pouvons tout d'abord discerner – au moins en pensée – en regardant vers le passé, que cette vie terrestre présente est la répétition de nombre de vies antérieures. Celle-ci a été précédée d'une autre, cette autre à son tour d'une qui la précédait, jusqu'à ce qu'on parvienne aux temps où il est impossible de parler de vies successives comme c'est le cas dans la période terrestre actuelle, parce que, lorsqu'on remonte le cours du temps, une époque commence où progressivement la vie entre la naissance et la mort, et la vie entre la mort et une nouvelle naissance, deviennent si semblables que la différence énorme qui les sépare aujourd'hui disparaît.

Nous vivons aujourd'hui dans notre corps terrestre, entre la naissance et la mort, de façon telle que dans notre conscience ordinaire, nous nous sentons très coupés du monde spirituel. Dans cet état de conscience ordinaire, les humains parlent de ce monde spirituel comme d'un au-delà. Ils en viennent à parler comme s'ils pouvaient douter de son existence, comme s'ils pouvaient la nier totalement, et ainsi de suite.

Tout cela vient du fait que la vie sur terre limite l'être humain au monde extérieur sensible, et à l'intelligence qui n'englobe pas ce qui est réellement en relation avec cette existence terrestre. Là est la source de toutes sortes de querelles dont l'origine est pour toutes dans l'inconnu. Vous aurez souvent été témoins de discussions portant sur le monisme, le dualisme, etc... Il est naturellement tout à fait absurde de se quereller à propos de pareils termes. L'impression que l'on retire de ces discussions fait penser à un homme primitif qui n'aurait jamais entendu parler de l'existence de l'air. Celui qui sait qu'il existe, et qui sait à quoi il sert, n'aura jamais l'idée d'en parler comme d'un « au-delà ». Il ne lui viendra jamais non plus à l'idée de dire : je suis moniste, l'air, l'eau et la terre ne font qu'un ; et tu es un dualiste parce que tu considères encore l'air comme une chose qui dépasse le terrestre et le liquide.

Tout cela est simplement absurde, comme l'est la plupart du temps toute discussion à propos de concepts. Il ne peut donc s'agir de nous consacrer à ces choses, mais seulement d'y rendre attentifs. Car exactement comme l'air n'existe pas pour celui qui ne le connaît pas, et il est alors un « au-delà », le monde spirituel, qui est présent partout aussi bien que l'air, est pour ceux qui ne le connaissent pas un au-delà ; pour celui qui s'y consacre, il est un en-deçà. Il s'agit donc de simplement admettre que dans la période actuelle de la Terre, l'être humain vit dans son corps physique, dans toute son organisation, de façon à y puiser une conscience par laquelle, en un certain sens, il est coupé d'un certain monde de causes, que celles-ci cependant exercent leur action dans l'existence terrestre physique.

Puis, entre la mort et une nouvelle naissance, il vit dans un autre monde que, par comparaison à notre monde physique, on peut appeler spirituel, dans lequel il ne possède pas de corps physique visible pour les sens humains, mais au sein duquel il vit dans une essence spirituelle ; et durant cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, le monde dont on fait l'expérience entre la naissance et la mort est aussi étranger que l'est maintenant, pour la conscience ordinaire, le monde spirituel.

Le défunt abaisse son regard sur le monde physique tout comme le vivant, c'est-à-dire celui qui vit physiquement, l'élève vers le monde spirituel, et ce sont seulement les sentiments qui, pour ainsi dire, sont inversement orientés. Tandis qu'entre la naissance et la mort, ici, dans le monde physique, l'homme peut élever le regard vers un autre monde qui lui apporte une plénitude vis-à-vis de bien des choses qui ici-bas, en ce monde, ne lui suffisent pas, ne le satisfont pas, entre la mort et une nouvelle naissance l'être humain, en raison de l'immense abondance des événements parce qu'il se passe toujours beaucoup trop de choses par rapport à ce qu'il peut supporter – doit ressentir en permanence l'aspiration à revenir à la vie terrestre, à ce qu'est pour lui la vie ici-bas, et durant la seconde moitié de cette existence entre la mort et une nouvelle naissance, il attend dans une grande nostalgie de pénétrer par la naissance dans la vie terrestre. Et comme durant cette vie sur terre il a peur de la mort n'ayant aucune certitude sur ce qui vient après, pour la conscience ordinaire il règne sur ce point une grande incertitude – de même, entre la mort et une nouvelle naissance il règne une excessive certitude, une certitude qui étourdit, qui rend exactement impuissant. De telle sorte que l'homme passe par des états d'impuissance semblables à ceux du rêve, et qui lui inspirent un grand désir de revenir sur terre.

Ce ne sont là que quelques indications sur la grande différence entre la vie terrestre et la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Mais lorsque nous remontons dans le temps, disons seulement jusqu'à l'époque égyptienne, du troisième au premier millénaire avant la fondation du christianisme, nous revenons à l'époque où nous vivions nous-mêmes sur la terre ; et là, comparée à notre conscience actuelle, d'une clarté si crue – et actuellement les humains ont cette lucidité crue, ils sont tous si

intelligents, les hommes, je ne dis pas de tout cela ironiquement, les hommes sont vraiment tous très intelligents – comparée à cette conscience si aiguë, celle des anciens Egyptiens était plutôt une conscience de rêve, qui ne se heurtait pas comme aujourd'hui aux objets extérieurs, qui plutôt s'en allait de par le monde sans s'arrêter aux choses, mais en revanche était pleine d'images qui lui révélaient en même temps quelque chose du monde spirituel qui nous entoure. Le spirituel affleurait encore dans le monde terrestre physique.

Ne dites pas : Comment, dans un état de conscience plutôt semblable au rêve, n'ayant pas cette clarté brutale, comment l'homme a-t-il pu accomplir les travaux de force qui ont été exécutés durant l'époque égyptienne ou chaldéenne ? – Il suffit de se rappeler que parfois les fous, dans certains états de délire, voient leurs forces physiques s'accroître considérablement, et se mettent à porter des poids qu'ils ne peuvent absolument pas porter dans un état de conscience lucide. La force physique de ces hommes, qui étaient peut-être d'apparence plus frêle que nos contemporains – mais ce n'est pas toujours le gros qui est fort, et le mince qui est faible – était aussi parallèlement plus grande. Seulement, dans cette situation, ils n'observaient pas par le menu ce qu'ils accomplissaient physiquement ; en même temps qu'ils agissaient physiquement, ils faisaient des expériences dans lesquelles intervenait le monde spirituel.

Et de même, lorsqu'ils traversaient la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il transparaissait de cette vie terrestre bien plus de choses montant vers ces régions – si je peux me permettre d'employer le terme de monter. Aujourd'hui, il est extrêmement difficile de se faire comprendre des êtres qui se trouvent entre la mort et une nouvelle naissance, parce que les langues ont pris progressivement une forme que les défunts ne comprennent plus. Peu de temps après la mort, nos substantifs par exemple ne sont plus pour leur perception que des vides. Ils ne comprennent encore que les verbes, ce qui est mobile, actif. Et tandis que les esprits matérialistes nous rendent constamment attentifs à définir tout correctement, à cerner rigoureusement chaque concept par une définition, le défunt ne connaît plus du tout les définitions ; il ne connaît que ce qui est en mouvement, et non ce qui a des contours, des limites.

Dans les temps anciens, ce qui vivait sur terre dans le langage, les usages, les habitudes de pensée, étaient encore perceptibles durant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, si bien que le défunt, longtemps encore après sa mort, percevait un écho de ce qu'il avait vécu sur terre, et aussi de ce qui se passait encore sur la terre après sa mort.

Plus loin dans le passé encore, à l'époque de la catastrophe atlantéenne, aux 8<sup>ème</sup>, 9<sup>ème</sup> millénaires avant l'ère chrétienne, les différences entre la vie sur terre et la vie dans l'au-delà étaient encore plus réduites. Ensuite nous arrivons progressivement jusqu'au temps où elles disparaissent, où les deux formes d'existence se ressemblent tout à fait. Alors on ne peut plus parler de vies terrestres répétées.

Les vies successives ont donc une limite que l'on rencontre lorsqu'on remonte dans le temps. Et elles auront aussi un terme, qui est perceptible au regard tourné vers l'avenir. Car ce qui débute tout à fait consciemment avec l'anthroposophie, à savoir que le monde spirituel doit pénétrer dans la conscience ordinaire, cela aura pour conséquence que le monde dans lequel on vit entre la mort et une nouvelle naissance, ce monde terrestre n'y pénétrera plus, mais que pourtant la conscience ne sera plus rêveuse, mais de plus en plus claire. La différence entre les deux états diminuera. Cette existence à travers des vies successives se situe donc entre les limites extérieures au-delà desquelles on trouve une tout autre forme d'existence, où parler des vies terrestres répétées n'a plus de sens parce que précisément la différence entre la vie sur terre et la vie dans le monde spirituel n'est pas aussi grande qu'actuellement.

Mais lorsqu'on admet pour un vaste présent de l'époque terrestre que derrière cette vie terrestre, il s'en trouve un grand nombre d'autres – on ne peut certes pas dire d'innombrables, car une investigation précise par les moyens de la Science spirituelle permet même de les compter – il apparaît qu'au cours de ces vies terrestres successives, nous avons fait certaines expériences qui représentent des rapports entre humains. Et les effets de ces relations humaines, manifestés par les expériences que l'on traversait, sont présents dans cette vie terrestre tout comme les effets de nos actions actuelles vont se faire sentir dans les vies suivantes. Nous avons donc à chercher dans les vies antérieures les causes de beaucoup de choses qui surviennent dans notre vie actuelle. On se dira alors facilement : Donc, ce que je vis maintenant est déterminé, soumis à des causes. Comment alors peut-on être libre ?

La question que l'on envisage ainsi est assez importante. Car toute observation spirituelle montre en effet que la vie terrestre est de cette façon déterminée par celles qui l'ont précédée. D'autre part, la conscience de la liberté est absolument présente. Et si vous lisez « La Philosophie de la Liberté », vous y verrez que l'on ne peut absolument pas comprendre l'être humain si l'on ne voit pas très clairement que toute la vie de son âme tend, est orientée vers la liberté, mais une liberté à laquelle il faut donner son juste sens.

Vous trouverez précisément dans « La Philosophie de la Liberté » une idée de la liberté qu'il est extrêmement important de comprendre correctement. Il s'agit de ceci : on a tout d'abord développé la liberté dans les pensées. C'est dans la pensée que s'ouvre la source de la liberté. L'être humain a tout simplement une conscience immédiate du fait que dans la pensée, il est un être libre.

Vous pouvez dire : Mais il existe aujourd'hui beaucoup de gens qui mettent en doute l'existence de la liberté. – C'est là seulement une preuve qu'aujourd'hui le fanatisme théorique des hommes est plus grand que ce qu'ils vivent directement dans la réalité. L'être humain ne croit plus à ce qu'il vit parce

qu'il est bourré de conceptions théoriques. A partir des phénomènes naturels qu'il observe, il se forge une idée : tout est nécessairement déterminé, tout effet a une cause, tout ce qui existe a une cause. Donc, concevoir une pensée, cela aussi a une cause. On ne pense pas tout de suite aux vies terrestres répétées, on pense que ce qui provient d'une pensée est aussi bien déterminé par une cause que ce qui provient d'une machine.

C'est par cette théorie de la causalité générale, comme on l'appelle, que bien souvent l'homme s'aveugle sur le fait qu'il porte distinctement en lui la conscience de sa liberté. La liberté est un fait vécu dès qu'on en vient réellement à prendre conscience de soi-même.

Mais il y a aussi des gens qui sont d'avis que le système nerveux est précisément ce qui produit les pensées par magie. Alors ces pensées seraient naturellement, disons comme la flamme qui brûle sous l'influence du combustible, donc un résultat nécessaire, et il ne saurait être question de liberté.

Mais en parlant ainsi, ces gens se contredisent eux-mêmes en effet. Je vous ai souvent raconté que j'avais un ami de jeunesse qui, à une certaine époque était poussé par le fanatisme à penser en matérialiste, et qui disait : Quand je marche, par exemple, ce sont mes nerfs cérébraux que parcourent certaines causes, et qui produisent la marche comme effet. Parfois, un long débat se déroulait entre nous. Finalement, je lui dis un jour : Oui, mais regarde, tu dis en effet : je marche. Pourquoi ne dis-tu donc pas : mon cerveau marche ? Si tu crois vraiment en ta théorie, il ne faut jamais dire : je marche, je saisis, mais : mon cerveau saisit, mon cerveau marche. Alors, pourquoi mens-tu ?

Ce sont plutôt les théoriciens qui sont ainsi. Mais il y a aussi les hommes de la pratique. Lorsqu'ils remarquent qu'ils se livrent à quelque comportement déraisonnable, ils disent : Eh bien oui ! Je ne peux pas m'en empêcher, c'est ma nature, voilà tout. Cela se fait tout seul, je n'ai là-dessus aucun pouvoir. Et des gens de cette sorte, il y en a beaucoup. Ils invoquent la causalité inéluctable inscrite dans leur être. Seulement, ils deviennent la plupart du temps illogiques lorsqu'ils manifestent parfois ce qu'ils désireraient avoir, ce pour quoi ils n'ont pas besoin de s'excuser, mais dont ils souhaitent qu'on leur fasse compliment ; à ce moment là, ils renoncent à leurs idées.

Le fait fondamental de la liberté humaine peut être vécu directement. Or, dans la vie ordinaire sur terre, il en va ainsi que nous faisons bien des choses en pleine liberté, et qui sont en fait de nature telle que nous ne pourrions pas aisément nous éviter de les faire. Et pourtant, nous ne sentons pas notre liberté restreinte.

Supposez que vous décidiez maintenant de vous construire une maison. Disons que pour qu'elle soit construite, il faudrait un an. Au bout d'un an, vous pourrez l'habiter. Sentirez-vous votre liberté restreinte du fait que vous devrez vous dire : La maison est là, il faut maintenant que j'y entre, que j'y habite mais c'est une contrainte ! – Vous ne vous sentirez pas atteint dans votre liberté du fait que vous vous êtes fait construire une maison. Les deux choses coexistent aussi dans la vie ordinaire : on s'est en quelque sorte engagé à faire quelque chose, cette chose s'est réalisée, et il faut maintenant compter avec elle.

Prenez maintenant tout ce qui vient des vies terrestres antérieures, tout ce avec quoi il vous faut compter parce que vous en êtes l'origine, tout comme vous êtes à l'origine de la construction de la maison ; et parce que votre vie terrestre présente est déterminée par des vies antérieures, vous ne ressentirez pas votre liberté amoindrie.

Bien sûr, vous pouvez dire : Oui, bon, je me construis une maison, mais je veux pourtant rester un être libre, je ne veux pas me sentir de ce fait sous la contrainte. Si elle ne me plaît pas, je ne m'installerai pas dedans au bout d'un an, je la vendrai. – Bien ! On peut avoir là-dessus son avis, on pourrait par exemple être d'avis que vous ne savez pas très bien ce que vous voulez si vous vous comportez ainsi. Certes, on pourrait être de cet avis ; mais passons. Ne considérons pas le fait que quelqu'un est un fanatique de la liberté, et fait constamment des projets qu'il abandonne ensuite par amour de la liberté. On pourrait dire alors : Cet homme n'est pas assez libre pour s'adapter à ce qu'il a projeté. Il est constamment aiguillonné par la volonté d'être libre, ce fanatisme de la liberté le fait constamment courir.

Ce dont il s'agit vraiment, c'est de prendre ces choses non pas dans la perspective figée de la théorie, mais dans celle de la vie dans sa plénitude. Et maintenant, passons à une notion que je dirais volontiers plus complexe. Si nous attribuons à l'homme la liberté, il nous faut rechercher chez d'autres êtres, chez ceux qui ne sont pas limités dans leur liberté par les bornes imposées à la nature humaine, chez les Hiérarchies supérieures, il nous faut rechercher la liberté à un degré supérieur encore. On pourrait construire une théologie singulière en disant : Mais il faut que Dieu soit libre ! Et pourtant, il a organisé le monde d'une certaine façon. Il se trouve donc par là engagé, il ne peut tout de même pas modifier tous les jours l'ordre du monde ; donc, il ne serait pas libre.

Voyez-vous, quand vous opposez de cette façon l'une à l'autre la nécessité interne du karma et la liberté, qui est un fait de notre conscience, qui est tout simplement un fruit de l'observation de soi-même, vous êtes prisonnier d'un cercle vicieux, vous n'en sortez plus. Car le fait est celui-ci : prenons encore une fois l'exemple de la maison à construire – je ne veux pas en abuser, mais il peut nous permettre d'avancer.

Donc, quelqu'un se fait construire une maison. Je ne veux pas dire que je me fais construire une maison – je ne le ferai probablement jamais – mais simplement ceci : quelqu'un se fait construire une maison. Or cette décision détermine d'une certaine façon son avenir. Et dans la perspective de cet avenir, quand la maison est terminée et qu'il lui faut compter avec la décision qu'il a prise, il n'est plus libre vis-à-vis du fait de l'habiter. Certes, il a lui-même limité sa liberté ; mais en apparence, il n'a plus de liberté.

Mais pensez à la marge de liberté dont vous disposez encore dans cette maison ! Vous êtes libre de vous y comporter en être odieux, ou avec bonté vis-à-vis de votre prochain. Vous êtes libre de vous lever tôt ou de vous lever tard. Vous êtes libre d'y vivre en anthroposophe ou en matérialiste. Bref, sur d'innombrables points, vous êtes encore libre.

Et de même, dans la vie de l'individu, et bien que la nécessité karmique subsiste, il y a d'innombrables points – beaucoup plus que dans une maison – vis-à-vis desquels vous êtes libre, qui restent vraiment et pleinement dans le champ de la liberté.



Vous pourrez peut-être dire encore : Bien, nous avons donc dans la vie un certain domaine où nous restons libres. Je vais le dessiner ici en clair, parce que les humains le considèrent volontiers, et tout autour la nécessité karmique (voir dessin, rouge). Et oui ! elle est là aussi ! Nous avons donc un certain champ délimité où règne la liberté, et tout autour la nécessité karmique.

En regardant ceci, vous pouvez avancer ce qui suit, vous pouvez dire : Bien oui, je suis libre maintenant dans le champ de certaines limites ; mais ici j'arrive à ces limites. Je ressens de toutes parts la nécessité karmique. Je déambule dans l'espace de ma liberté, mais de tous côtés je me heurte à ses limites, à la nécessité karmique que je ressens.

Eh bien, mes chers amis, si le poisson pensait de même, il serait affreusement malheureux dans l'eau, car lorsqu'il y nage, il arrive aussi à ce qui la limite. Hors de l'eau, il ne peut pas vivre. Et il ne se risque pas au-delà. Il reste dans l'eau, il s'y déplace et ne se soucie pas de ce qu'il y a dehors, de l'air ou de tout ce qui s'y trouve. Et à cause de cela, je peux vous assurer que le poisson n'est pas du tout malheureux de ne pas pouvoir respirer avec des poumons – Il ne songe absolument pas à être malheureux. Pour que le poisson ait l'idée d'être malheureux parce qu'il doit respirer par des branchies au lieu de poumons, il faudrait qu'il dispose de ces poumons quelque part, qu'il puisse comparer la vie dans l'eau et la vie dans l'air. Son sentiment intérieur serait alors tout à fait différent. Tout serait différent.

Appliquons cette comparaison à la vie humaine, au rapport entre la liberté et la nécessité karmique ; dans la période actuelle de la vie sur terre, l'être humain est pour l'instant doté de la conscience ordinaire. Avec cette conscience habituelle, il vit dans le champ de sa liberté comme le poisson vit dans l'eau, et il ne pénètre absolument pas dans celui de la nécessité karmique. C'est seulement lorsqu'il commence à vraiment percevoir le monde spirituel – l'équivalent en serait pour le poisson d'avoir des poumons à sa disposition – c'est seulement quand l'être humain commence à vivre dans le monde spirituel qu'il acquiert une vue des impulsions qui vivent en lui sous la forme de la nécessité karmique.

Il porte alors le regard vers ses vies terrestres antérieures et ne ressent pas, ne dit pas, en y percevant les causes de ses expériences actuelles : Je suis maintenant sous la contrainte d'une nécessité d'airain et ma liberté est atteinte – il regarde le passé et voit comment il s'est lui-même préparé ce qui se passe maintenant, tout comme quelqu'un qui, s'étant fait construire une maison, porte le regard sur la décision d'autrefois, qui a provoqué la construction. On estime ordinairement plus avisé de se demander : Cette décision de faire construire une maison était-elle raisonnable ou non ? – Bien sûr, on peut avoir toutes sortes d'avis là-dessus quand les conséquences apparaissent, mais lorsqu'on constate que c'était une gigantesque sottise, on peut tout au plus dire qu'on a manqué de bon sens.

Or, dans la vie sur terre, c'est toute une affaire lorsqu'à propos d'une entreprise quelconque, à l'origine de laquelle on se trouve, on en vient nécessairement à se dire que c'est une folie. On n'aime pas cela. On n'aime pas avoir à supporter les suites d'une folie. On souhaiterait n'avoir pas pris cette décision. Mais cela ne joue qu'à l'intérieur d'une vie terrestre, car en effet, la sottise qui a provoqué la décision et la punition qui s'ensuit, du fait qu'il faut faire l'expérience de ses conséquences, se situent dans le champ d'une même vie. Il en est toujours ainsi.

Mais il n'en va pas de même dans le champ de plusieurs vies terrestres. Elles sont toujours séparées par les vies entre la mort et une nouvelle naissance, lesquelles subsisteraient identiques si la vie terrestre se poursuivait de la même façon. Supposez seulement que vous portez votre regard sur une vie antérieure. Vous avez fait à quelqu'un du bien ou du mal. Entre cette vie précédente et l'actuelle, l'existence entre la mort et une nouvelle naissance s'est déroulée. Et durant cette existence spirituelle, vous ne pouviez éviter de penser que vous êtes devenu moins parfait du fait que vous avez fait du mal à un autre. Vous êtes diminué dans votre valeur humaine, vous avez mutilé votre âme.

Il vous faut réparer cette mutilation, et vous prenez alors la décision d'acquérir dans la prochaine vie terrestre ce qui permettra de réparer la faute commise. Si vous avez fait du bien à quelqu'un, vous savez que la vie terrestre humaine tout entière c'est ce que l'on perçoit en particulier entre la mort et une nouvelle naissance – vous savez que la vie terrestre tout entière est là pour l'ensemble de l'humanité. Vous vous rendez alors compte, si vous avez aidé un être à progresser, qu'il a en fait conquis par là des choses qu'il n'aurait pu acquérir sans vous. Par là, dans l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, vous vous sentez à nouveau uni à lui pour poursuivre avec lui ce que vous avez accompli en vue du perfectionnement humain. Vous le recherchez dans la vie terrestre suivante afin d'œuvrer encore de la manière précisément par laquelle vous l'avez rendu plus parfait.

Il ne s'agit donc pas, lorsqu'on perçoit de par une faculté réelle, autour de soi, le domaine des nécessités karmiques dans le monde spirituel, de maudire ces nécessités ; il s'agit de les regarder, de voir la nature des actes que l'on a soi-même accomplis, et de les voir de façon à se dire : Il faut que se réalise maintenant – et par une décision prise en pleine liberté – ce que détermine la nécessité intérieure.

Jamais on ne se trouvera en situation de désaccord avec ce karma si l'on en a acquis une vue réelle. Lorsque dans son champ apparaissent des choses qui nous déplaisent, il faudrait les envisager dans le contexte des lois générales qui régissent l'univers. Et l'on discerne alors de mieux en mieux que finalement, ce que détermine le karma est plus favorable que de devoir, à chaque vie terrestre, tout reprendre à zéro, comme si en entrant dans l'existence terrestre nous étions des pages complètement blanches. Car nous sommes en réalité nous-mêmes notre karma. Ce qui nous arrive, provenant des vies antérieures, nous le sommes nous-mêmes, et cela n'a aucun sens de se dire que quelque chose dans notre karma – à côté duquel subsiste réellement le domaine de la liberté – devrait être autre ; car d'une manière générale, dans un ensemble régi par des lois, le détail isolé ne peut être seul soumis à la critique. Il se peut que quelqu'un trouve que son nez est laid ; mais cela n'a pas de sens de critiquer ce nez, car il doit effectivement être ainsi fait pour que l'être humain dans sa totalité soit comme il est. Et celui qui dit : je voudrais bien avoir un autre nez, dit en réalité qu'il voudrait bien être une tout autre personne. Mais en pensant ainsi, il se supprime lui-même en pensée. C'est ce que l'on ne peut pas faire.

Nous ne pouvons pas davantage supprimer notre karma, car nous sommes nous-mêmes ce qu'il est. Ce qui ne doit pas nous troubler, car son cours se déroule tout à fait en marge des actes accomplis librement, et ne les entrave en rien.

Prenons encore une autre comparaison qui éclairera la chose. Nous sommes des êtres humains, et en tant que tels nous marchons ; or, nous marchons sur un sol. Personne ne se sent entravé dans sa marche par le fait qu'il a un sol sous les pieds. On devrait savoir qu'en l'absence de ce sol, personne ne pourrait marcher – on ne ferait que tomber. Il en va de même de notre liberté. Elle a besoin du sol de la nécessité. Elle doit s'édifier sur un fondement.

Ce fondement, nous le sommes nous-mêmes. Dès que l'on saisit correctement la notion de liberté et la notion de karma, on peut absolument les concilier. Et l'on n'a plus besoin non plus de reculer devant l'étude de ce qu'est la nécessité karmique. On en vient même à se dire dans certains cas : J'admets au préalable que quelqu'un, grâce aux lumières de l'initiation, peut percevoir les vies antérieures. Lorsqu'il le fait, il sait très exactement que telle ou telle chose lui est advenue qui y avait son origine. S'il n'avait pas accédé à la science initiatique, une nécessité objective le contraindrait à faire certaines choses. Il les ferait inéluctablement, sans pour autant ressentir sa liberté entravée, car sa liberté appartient au champ de la conscience ordinaire. Or, le domaine dans lequel agit cette nécessité est au-delà de ce qu'atteint cette conscience ordinaire, de même que le domaine de l'air est inaccessible au poisson. Mais lorsqu'il possède la science initiatique, son regard remonte dans le passé, il voit ce que fut une vie terrestre précédente, et considère ce qui se présente maintenant comme une tâche qui lui a été confiée consciemment pour cette vie. Et il en est bien ainsi.

Voyez-vous, celui qui n'a pas la science initiatique sait en réalité toujours – je vais dire maintenant quelque chose qui vous paraîtra quelque peu contradictoire, mais il en est pourtant ainsi – par un certain besoin intérieur, par une impulsion, ce qu'il doit faire. Eh oui, les gens font toujours, savent toujours ce qu'ils doivent faire, ils se sentent toujours poussés à ceci ou à cela ! A celui qui commence par l'étude de la science initiatique, le monde offre un visage un peu différent. Lorsque la vie se manifeste à lui, des questions très étranges surgissent devant les expériences qu'il fait. S'il se sent poussé à faire quelque chose, il est aussitôt poussé à ne pas le faire. L'impulsion obscure qui pousse la plupart des hommes à tel ou tel acte ne se manifeste pas. Et en effet, à un certain stade de la compréhension que permet l'initiation, l'être humain pourrait bien, si rien d'autre ne se présentait, en venir à se dire : Maintenant, après avoir acquis cette compréhension – j'ai maintenant 40 ans, mais peu



importe je préférerais passer le reste de ma vie assis sur une chaise à ne rien faire ; car les impulsions très nettes qui poussent à telle ou telle action ne sont plus là.

Ne croyez pas, mes chers amis, que l'initiation n'ait pas une véritable réalité. Sous ce rapport, les humains pensent parfois de façon singulière. D'un poulet rôti, celui qui en mange sait qu'il a une véritable réalité. Mais de la science de l'initiation, la plupart des humains croient qu'elle n'a que des effets théoriques. Or elle a des effets sur la vie. Et l'exemple que je viens de vous donner en est un. Avant d'avoir acquis la connaissance de ce qu'est l'initiation, l'homme est obscurément poussé à trouver telle chose importante, et telle autre sans importance. L'initié, lui, préférerait s'asseoir sur une chaise et laisser le monde aller son train, car peu importe – c'est ainsi qu'il pourrait voir les choses – que telle chose se fasse et telle autre pas. Il n'y a plus alors qu'un correctif possible – il n'en restera pas là parce que la connaissance de l'initiation apporte encore autre chose – il n'y a plus qu'un correctif à cette envie de l'initié de s'asseoir sur une chaise pour laisser le monde aller son train en disant : Tout cela m'est indifférent, il n'y a plus qu'un correctif : remonter aux vies terrestres antérieures. Alors il lit dans son karma les tâches à remplir dans sa vie actuelle. Il fait alors consciemment ce que ses vies antérieures lui imposent.

Il ne s'en abstient pas dans l'idée que cela porte atteinte à sa liberté, il le fait parce qu'il découvre ce qu'il a vécu dans ses existences antérieures et parce qu'il perçoit en même temps ce qui s'est passé entre la mort et une nouvelle naissance, et qu'il a estimé raisonnable d'accomplir en conséquence certains actes. Il se sentirait atteint dans sa liberté s'il ne pouvait remplir les tâches qui découlent pour lui de sa vie terrestre précédente.

J'aimerais ouvrir ici une petite parenthèse. Voyez-vous, le mot karma est venu en Europe véhiculé par l'anglais. Et parce que l'on écrit « karma », les gens prononcent très souvent « karma ». C'est une mauvaise prononciation. On devrait prononcer le mot comme s'il s'écrivait kerma. Depuis que je suis à la tête de la Société Anthroposophique, je prononce toujours kerma, et je regrette que beaucoup de gens aient pris l'habitude de prononcer constamment ce mot affreux : « kirma ». C'est affreux, vous aurez déjà entendu ce mot « kirma » de la bouche de plus d'un fidèle disciple.

Donc, ni avant d'être entré dans la connaissance de l'initiation, ni après, il n'y a de contradiction entre la nécessité karmique et la liberté. Non pas avant, parce que l'être humain reste avec sa conscience ordinaire dans le champ de la liberté, et que la nécessité karmique se déroule au dehors comme un phénomène naturel ; en lui, rien ne ressent les choses autrement que comme venues de sa propre nature. Ni après, pour la raison qu'il est tout à fait d'accord avec son karma, et qu'il estime raisonnable d'agir tout simplement dans le sens de ce karma. Lorsqu'on s'est fait construire une maison, on ne dit pas : Devoir m'y installer porte atteinte à ma liberté ; on dit : C'était très raisonnable de ta part d'avoir fait construire dans ce quartier une maison, installe-toi et vis en homme libre – et de même, celui qui, grâce à sa connaissance de l'initiation peut porter le regard sur ses vies antérieures sait qu'il est libre en accomplissant ses tâches karmiques, donc en s'installant dans la maison qu'il s'est construite au cours de ses vies précédentes.

C'est ainsi, mes chers amis, que je voulais vous exposer aujourd'hui le fait que nécessité karmique et liberté sont compatibles dans la vie humaine. Nous continuerons demain à parler du karma et nous en étudierons certains détails.

---

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 24 février 1924*

Aujourd'hui, je voudrais proposer quelques points de vue généraux concernant l'évolution du karma, pour pouvoir aborder de plus en plus près des éléments qui, en fait, ne peuvent être rendus au moins perceptibles que par des considérations particulières, dirai-je. Si nous voulons acquérir la compréhension de la marche du karma, il faut que nous puissions nous représenter comment l'être humain constitue en fait son organisation durant sa descente des mondes spirituels vers le monde physique. Vous comprendrez certainement que la langue moderne ne dispose pas de termes vraiment adaptés à des processus que la civilisation actuelle ne connaît guère, et que les expressions employées pour les décrire ne peuvent être qu'imprécises.

Lorsque nous descendons du monde spirituel vers le monde physique pour vivre une existence terrestre, nous trouvons d'abord notre corps physique préparé par les forces de l'hérédité. Ce corps physique, nous verrons cependant que sous un certain rapport, il dépend de ce que nous avons vécu entre la mort et une nouvelle naissance. Pour aujourd'hui, bornons-nous à établir clairement qu'en fait, il nous est donné par la terre. Par contre, les éléments constitutifs de l'entité humaine que nous pouvons appeler supérieurs : le corps éthérique, le corps astral et le moi, descendent du monde spirituel.

Le corps éthérique, l'être humain le puise en quelque sorte dans l'ensemble de l'éther universel avant de s'unir au corps physique que lui apporte sa lignée. La fusion de l'être psychique et spirituel, c'est-à-dire du Moi, du corps astral et du corps éthérique, avec l'embryon physique, ne peut s'accomplir que grâce au retrait progressif du corps éthérique maternel de ce germe physique.

L'être humain ne s'unit donc avec celui-ci qu'après avoir puisé dans l'éther universel son corps éthérique. Nous verrons ultérieurement à étudier ce processus de plus près. Pour l'instant, ce qui est au premier plan de notre intérêt, c'est l'origine des différents éléments de son entité dont l'homme dispose pendant la vie sur terre entre la naissance et la mort.

L'organisme physique provient donc du courant héréditaire, l'organisme éthérique de l'éther universel dans lequel il est puisé. L'organisme astral – qui reste, aimerait-on dire, pendant la vie sur terre et à tous égards inconscient ou subconscient pour l'être humain – contient tout ce qui résulte de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Entre la mort et une nouvelle naissance, il se passe ceci que, en fonction de ce qu'il est devenu de par ses vies terrestres précédentes, l'être humain entre en rapport de multiple façon avec d'autres âmes humaines qui se trouvent également entre la mort et une nouvelle naissance, ou avec d'autres entités spirituelles d'un rang supérieur dans l'univers, et qui ne descendent pas sur la terre pour y habiter un corps humain, mais poursuivent leur existence dans le monde spirituel.

Tout ce que l'homme apporte de ses vies antérieures en fonction de ce qu'il était, de ce qu'il a fait, suscite la sympathie ou l'antipathie des entités qu'il apprend à connaître dans le monde où il passe entre la mort et une nouvelle naissance. Non seulement ces sympathies et ces antipathies des hautes entités envers l'homme, de par ce qu'il a fait dans sa vie terrestre précédente, sont pour le karma d'une grande importance, mais ce qui est avant tout important, c'est que l'être humain se trouve en rapport avec les âmes humaines auxquelles il était lié sur la terre, et qu'un étrange phénomène de réflexion s'accomplit entre son être et celui des âmes avec lesquelles il avait un lien sur la terre. Supposons que quelqu'un ait eu de bons rapports avec une âme qu'il rencontre à nouveau entre la mort et une nouvelle naissance. Durant des incarnations antérieures a vécu en lui tout ce qui accompagne de bons rapports. Puis, ce lien de sympathie se reflète dans l'âme lorsqu'on la rencontre entre la mort et une nouvelle naissance.

Et il en est vraiment ainsi : durant ce passage à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme se voit partout reflété dans les âmes avec lesquelles il est en relation maintenant parce qu'il a vécu avec elles sur la terre. Si l'on a fait du bien à quelqu'un, il émane de cette âme un reflet ; si on lui a fait du mal, un reflet émane aussi d'elle. Et on a alors le sentiment – si je puis employer ici le terme de « sentiment », compte tenu des réserves formulées au début de ces considérations – d'avoir aidé cette âme à progresser. Ce que tu as vécu du fait que tu l'aidais, ce que tu as ressenti à son égard et qui a provoqué ton comportement, tes propres expériences intérieures pendant qu'elle progressait, sont réfléchies par cette âme. Lorsqu'on a nui à une autre âme, ce qui a vécu en nous pendant qu'on lui nuisait se reflète également en elle.

Et toutes ces âmes avec lesquelles on a eu des rencontres réfléchissent à nos yeux comme en un immense miroir les vies terrestres antérieures, et notamment la précédente. On ressent alors, en ce qui concerne justement la vie active, les actes, l'impression que tout cela nous abandonne. On perd, ou on a en fait, perdu depuis longtemps, entre la mort et une nouvelle naissance, le sentiment du Moi que l'on possédait sur la terre dans son corps ; mais on le reçoit à nouveau du reflet offert par les autres âmes. On vit le reflet de ses actes avec elles, auxquelles on était lié durant la vie sur terre. Sur la terre, le Moi était en quelque sorte un point. Ici, entre la mort et une nouvelle naissance, il se reflète dans tout

l'environnement. On est étroitement uni aux autres âmes. mais ce lien est fonction des rapports que l'on a engagés avec elles.

Dans le monde spirituel, tout cela est réalité. Lorsque nous traversons une salle quelconque pourvue de nombreux miroirs, nous nous voyons reflétés dans chaque miroir. Mais nous savons bien que tout cela n'est pas réel – au sens courant du mot ; lorsque nous partons, cela disparaît, notre reflet n'est plus là. Tandis que ce qui se reflète dans les âmes humaines subsiste, reste présent. Et un moment vient dans le dernier tiers du temps qui constitue la vie entre la mort et une nouvelle naissance où, à partir de ces images reflétées, nous constituons notre corps astral. Nous les rassemblons, nous les concentrons pour former ce corps astral, si bien que lorsque nous descendons du monde spirituel dans le monde physique, nous portons dans notre corps astral ce que nous avons accueilli en nous de ces reflets dans les autres âmes, entre la Mort et une nouvelle naissance, des actes que nous avons accomplis dans la vie terrestre précédente. De là proviennent les impulsions qui nous poussent vers ces âmes, ou nous font nous en écarter, ces âmes en compagnie desquelles nous naîtrons à nouveau dans un corps physique.

C'est de cette façon – je décrirai prochainement le processus avec plus de détails en tenant compte de ce qui se passe pour le Moi – c'est de cette façon que se forme, entre la mort et une nouvelle naissance, l'impulsion du karma dans la nouvelle existence terrestre.

Ainsi peut-on suivre comment l'impulsion animant une vie prolonge son action dans les vies suivantes. Prenons par exemple l'impulsion de l'amour. Nous pouvons agir pour autrui en fonction de ce que nous appelons l'amour. Nos actes sont différents suivant qu'ils sont accomplis dans le simple sentiment du devoir, par convention, par convenance, ou suscités par un amour plus ou moins grand.



Supposons qu'un homme parvienne à accomplir dans une vie terrestre des actes inspirés par l'amour, imprégnés de la chaleur de l'amour. Cela reste présent comme une force en son âme. Et le résultat qu'il emporte de ses actes, ce qui se reflète dans les âmes, lui revient sous forme d'images. Il en constitue son corps astral lors de sa nouvelle descente sur la terre, et cet amour qui, dans la vie précédente, émanait de lui, lui revient maintenant par les autres, transformé en joie. Donc, lorsqu'un être humain fait pour autrui, dans sa vie, des choses inspirées par l'amour, que l'amour émane de lui et accompagne des actes qui sont un bienfait pour les autres, une métamorphose s'accomplit durant le passage entre la mort et une nouvelle naissance, et cet amour rayonnant se transforme dans l'existence suivante en la joie qui vient à lui. Si dans une vie terrestre, mes chers amis, un être humain vous cause de la joie, vous pouvez être sûrs que cette joie est le fruit de l'amour que vous lui avez porté dans une existence précédente. Vous connaissez cette chaleur intérieure de la joie. Vous savez ce que signifie la joie dans la vie, surtout celle qui nous vient d'autrui. Elle réchauffe notre vie, elle la porte, elle lui donne des ailes, dirons-nous. Elle est le résultat karmique d'un amour manifesté.

Mais la joie est d'autre part un lien avec celui qui nous la cause. Dans les vies précédentes, nous avons en nous ce qui fut la source de l'amour ; dans les suivantes, nous avons déjà comme résultat l'expérience intérieure de la joie qui nous réchauffe. Et c'est à nouveau quelque chose qui émane de nous. Un être humain qui peut connaître la joie est à son tour pour les autres hommes une source de chaleur. Un être qui a des raisons de cheminer sans joie à travers l'existence se comporte vis-à-vis des autres autrement que celui qui connaît la joie.

Et ce qui est vécu dans la joie entre la naissance et la mort se reflète à nouveau dans les différentes âmes que l'on avait côtoyées sur terre, et qui sont maintenant, elles aussi, entre la mort et une nouvelle naissance. Cette image-reflet que nous renvoient sous des formes multiples les âmes de ceux que nous avons connus exerce à son tour une action. Nous la portons à nouveau dans notre corps astral lorsque nous descendons vers notre prochaine existence terrestre nous en sommes maintenant à la troisième. Elle est insérée dans notre corps astral, elle y est imprimée.

Et elle devient maintenant, quant aux fruits qu'elle porte, l'impulsion qui permet de comprendre facilement les hommes et le monde. Elle devient la base de cette attitude d'âme qui nous porte par la compréhension que nous avons du monde. Lorsque nous pouvons éprouver de la joie en observant le comportement intéressant des humains dans une incarnation terrestre, cela nous reporte à la joie que

nous avons éprouvée dans la vie précédente, puis à l'amour que nous ressentions dans celle qui l'a précédée. Les êtres humains qui peuvent parcourir le monde avec un esprit libre, ouvert à ce monde qui pénètre en eux, et qu'ils comprennent, sont des hommes qui ont conquis cette attitude envers le monde par l'amour et par la joie.

Les actes accomplis par amour sont tout autre chose que ce que nous accomplissons poussés par un sentiment du devoir rigide et sec. Vous savez comment j'ai toujours précisé que les actes nés de l'amour sont les seuls que l'on puisse considérer comme véritablement moraux.

J'ai souvent dû souligner le grand contraste qui existe sous ce rapport entre Kant et Schiller. En fait, dans la vie et en matière de connaissance, Kant a tout « kantifié ». Sous son influence, toute connaissance est devenue anguleuse et rigoureuse, et de même l'activité humaine : « Devoir, nom sublime et vénéré qui n'admet aucun plaisir ni aucune flatterie... » etc. Dans « La Philosophie de la Liberté », j'ai cité – au dépit que feignaient de nombreux adversaires, non pas un dépit authentique, un dépit feint – ce passage, et je lui ai opposé la conception qui est la mienne : « Amour, impulsion chaleureuse qui parle à l'âme... » etc. Schiller s'est opposé par ces paroles à la notion kantienne, rigide et sèche, du devoir : « Je rends volontiers service aux amis, malheureusement je le fais par goût, et me ronge souvent à l'idée que je ne suis pas vertueux ». Car selon l'éthique de Kant, ce qu'on fait par inclination n'est pas vertu, mais seulement ce que l'on fait conformément à la notion rigide de devoir.

Or, il y a des hommes qui, pour commencer, ne parviennent pas à aimer. Ils ne peuvent dire la vérité à autrui par amour – lorsqu'on aime un être, on lui dit la vérité, on ne lui ment pas – mais parce qu'ils n'aiment pas, ils disent la vérité par devoir. Parce qu'ils ne peuvent pas aimer, ils évitent par devoir de maltraiter un autre en le frappant ou en le giflant, en le heurtant, etc... lorsqu'il fait quelque chose qui ne leur plaît pas. Il y a précisément une différence entre le comportement qu'inspire une notion rigide du devoir, mais qui est une nécessité dans la vie sociale pour beaucoup de choses, et les actes nés de l'amour.

Les actions qui sont accomplies dans la conscience figée du devoir ou par convention, « parce que cela se fait », ne provoquent dans la vie terrestre suivante aucune joie ; par l'effet de ce phénomène de réflexion que j'ai décrit, elles suscitent dans la vie terrestre suivante quelque chose dont on pourrait dire ceci : On sent que l'on est plus ou moins indifférent aux autres. Et ce qu'un être humain porte à travers l'existence du fait qu'il est indifférent aux autres et qu'il en souffre et il en souffre à juste titre, car les humains sont là les uns pour les autres, et l'homme a besoin de ne pas être indifférent à autrui – ce qu'il souffre là, c'est le résultat d'un manque d'amour dans une existence précédente, où l'on s'est comporté en personne correcte parce que le devoir rigide était suspendu au-dessus de sa tête comme l'épée de Damoclès – je ne dirai pas comme une épée d'acier, ce serait inquiétant pour la plupart des hommes de devoir, mais comme une épée de bois.

Nous en sommes maintenant à la seconde vie terrestre. Comme nous l'avons vu, la joie que causait l'amour dans l'incarnation suivante engendre dans la troisième un cœur ouvert et libre qui nous attache au monde, qui nous donne un esprit s'ouvrant librement à la compréhension de tout ce qui est beau, vrai et bon. Mais l'indifférence qui afflue vers nous, venant des autres, et ce que nous ressentons de ce fait durant une vie terrestre, fait de nous dans la suivante, donc dans la troisième, un être qui ne sait pas bien quoi faire de lui-même. A l'école, il ne sait que faire de ce que ses maîtres lui enseignent. Plus âgé, il ne sait pas s'il sera serrurier ou magistrat. Il va à travers la vie sans orientation, sans direction en fait. Vis-à-vis de ce qu'il perçoit du monde extérieur, il n'est pas exactement inerte. Il peut comprendre la musique par exemple, mais il n'en éprouve aucune joie. Il lui est finalement indifférent qu'elle soit plus ou moins bonne. Il ressent bien la beauté d'une œuvre peinte ou d'une autre œuvre d'art, mais une question agite toujours son âme : A quoi bon tout cela ? – et ainsi de suite. Ce sont là des choses qui interviennent dans la troisième vie terrestre en fonction des enchaînements karmiques.

Mais supposons qu'un homme cause certains préjudices à autrui par haine ou parce qu'il incline à l'antipathie. On peut imaginer ici tous les degrés possibles. Quelqu'un peut nuire à un autre poussé par une haine criminelle. Mais il peut aussi – je laisse de côté tous les degrés intermédiaires – être critique. Car pour être critique, il faut toujours haïr un peu, à moins qu'on ne soit un critique louangeur, or ils sont rares aujourd'hui, car reconnaître la valeur de ce qui est fait, ce n'est pas intéressant. Ce qui est intéressant, c'est de pouvoir plaisanter. Il y a donc toutes les nuances possibles. Mais il s'agit ici des actes commis par une antipathie froide, une certaine antipathie dont souvent on n'a pas conscience, mais qui peut aller jusqu'à la haine. Tout ce qui est ainsi accompli vis-à-vis d'autrui et même envers des créatures inférieures à l'homme, se traduit par des états d'âme qui se reflètent également dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et dans la vie terrestre suivante, la haine engendre le contraire de la joie : les déboires, les désagréments qui nous sont causés par le monde extérieur.

Vous direz : Mais nous passons par tant d'expériences douloureuses – tout cela doit-il vraiment avoir son origine dans une haine plus ou moins grande lors de notre vie terrestre précédente ? Il ne m'est vraiment pas possible de penser que j'ai été si mauvais – voilà ce que l'homme dira facilement – que je doive être si malheureux parce que j'ai beaucoup détesté ! Oui, lorsque dans ce domaine on veut penser en se dégageant de tout préjugé, il faut bien être au clair sur la grande illusion si agréable, et à laquelle de ce fait on s'abandonne si volontiers lorsqu'il s'agit de se dissimuler des sentiments d'antipathie vis-à-vis d'autrui. Les humains vont en réalité de par le monde avec beaucoup plus de

haine, ou tout au moins beaucoup plus d'antipathie, qu'ils ne pensent. Et voilà ce qui se passe : parce qu'elle satisfait l'âme pour commencer, la haine n'est ordinairement par perçue. Elle est dissimulée par la satisfaction. On la remarque lorsqu'elle nous revient sous la forme de la souffrance qui afflue vers nous de l'extérieur.

Pensez seulement, mes chers amis, pour vous représenter disons : tout banalement, la possibilité qui existe, pensez par exemple à un petit cercle réuni autour d'une tasse de thé, où une demi-douzaine c'est déjà suffisant ! – de dames, ce peuvent être aussi des messieurs, sont assis ensemble et se répandent en commentaires sur leurs semblables ! Pensez à l'antipathie qui se déverse là sur des humains en une heure et demie – et parfois la chose dure plus longtemps ! Au moment où elle se déverse, les gens ne la remarquent pas ; mais lorsqu'elle leur fait retour dans la vie terrestre suivante, alors ils la remarquent. Et elle leur fait retour inéluctablement.

Si bien qu'effectivement, une partie – non pas tout, nous apprendrons à connaître encore d'autres relations karmiques – une partie des misères qui, dans une vie terrestre, nous vient de l'extérieur, peut effectivement provenir de sentiments d'antipathie dans des incarnations précédentes.

Dans tout cela, il faut naturellement être toujours au clair sur le fait que le karma, qu'un courant karmique quelconque, doit prendre naissance quelque part un jour. Si bien que si vous avez par exemple ici une succession de vies terrestres et que ce d soit la vie présente, il n'est pas obligatoire que toute la douleur qui nous est causée de l'extérieur ait son origine dans une vie précédente. Ce peut être aussi une douleur première qui aura ses conséquences karmiques dans la prochaine existence. Mais c'est pourquoi je dis : Une grande partie de cette souffrance qui nous vient de l'extérieur est la conséquence de la haine cultivée dans des vies antérieures.

*a b c (d) e f g h*



Passons à la troisième vie terrestre à nouveau ; le résultat de cette souffrance qui nous atteint – mais seulement si elle est due à la haine que nous avons en quelque sorte emmagasinée – le résultat de cette souffrance qui envahit l'âme, c'est tout d'abord une sorte d'atonie de l'esprit, une sorte d'apathie de la faculté de compréhension du monde. Lorsque quelqu'un reste indifférent et flegmatique devant le monde, n'aborde ni les choses, ni les gens, d'un cœur ouvert, c'est que souvent la souffrance inscrite dans son propre karma au cours d'une vie antérieure lui a valu cette atonie, que cette souffrance doit remonter, lorsqu'elle s'exprime par une apathie de l'âme, à des sentiments de haine au cours de la troisième précédente de ses existences passées au moins. On peut en effet être toujours certain qu'un comportement déraisonnable dans une vie quelconque est toujours la conséquence de la haine dans une vie antérieure déterminée.

Mais voyez-vous, mes chers amis, la compréhension du karma ne doit pas se fonder seulement sur la possibilité de comprendre la vie ; il faut que nous le concevions aussi comme l'impulsion de la vie, que nous prenions conscience du fait que la vie ne comporte pas seulement un « a, b, c, d » (voir schéma) mais aussi un « e, f, g, h », qu'il y a aussi des vies terrestres futures, et que ce que nous cultivons dans l'existence actuelle dans notre âme aura des effets, des fruits dans la prochaine. Si quelqu'un, dans une troisième vie à venir, voulait être particulièrement déraisonnable, il lui suffit simplement de beaucoup haïr dans celle-ci. Et si quelqu'un, dans la troisième vie à venir, veut avoir l'esprit libre et ouvert, il lui suffit d'aimer beaucoup durant celle-ci. La compréhension lucide, la connaissance du karma ne prend de valeur que si elle pénètre dans notre volonté en vue de l'avenir, que si, dans cette volonté, elle joue un rôle en vue de l'avenir. Il en est vraiment ainsi : l'évolution de l'humanité en est actuellement au point où l'inconscient peut continuer d'agir comme c'était autrefois le cas, tandis que nos âmes traversaient des vies antérieures ; les humains au contraire deviennent toujours plus libres et plus conscients.

Nous sommes depuis le XV<sup>ème</sup> siècle à l'époque où les hommes deviennent toujours plus libres et plus conscients. Pour ceux de l'époque présente, la prochaine vie terrestre comportera un sentiment obscur de l'existence précédente. L'homme d'aujourd'hui qui s'aperçoit qu'il n'est pas particulièrement intelligent attribue cela non pas à lui-même, mais à une tendance ; à l'ordinaire il l'attribue à sa nature physique, conformément à la conception matérialiste actuelle ; les êtres qui seront la réincarnation des humains actuels auront au moins un sentiment obscur qui les inquiétera : s'ils ne sont pas particulièrement intelligents, il y aura eu quelque chose en rapport avec les sentiments de haine et d'antipathie.

Lorsque nous parlons aujourd'hui de la pédagogie Waldorf, il nous faut naturellement tenir compte de la civilisation moderne sur terre. Nous ne pouvons pas pratiquer ouvertement une éducation qui

correspondre à la conscience des vies terrestres successives, car les hommes d'aujourd'hui n'ont pas même un sentiment obscur que cela existe. Mais ce qui est amorcé précisément dans la Pédagogie Waldorf pourra, si on l'accepte, être développé dans un sens tel qu'on en tiendra compte dans l'éducation morale : Qu'un enfant soit peu doué, cela reporte à des vies antérieures durant lesquelles il a beaucoup haï, et en s'appuyant sur la Science spirituelle, on recherchera qui il pourrait avoir ainsi détesté. Car il faut bien que se trouvent quelque part dans l'entourage ces êtres qui ont été détestés et envers lesquels on a commis des actes de haine.

On en viendra peu à peu, dans les siècles prochains, à rapprocher bien plus l'éducation de la vie humaine. Il faudra pouvoir discerner chez un enfant d'où se reflète, ou se reflétait, pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, ce qui s'est, dans l'existence terrestre, métamorphosé en absence d'intelligence. On pourra alors faire en sorte que pendant l'enfance, un amour se développe envers les hommes auxquels, dans les vies précédentes, on portait une haine particulière. On remarquera alors que grâce à cet amour effectif, l'intelligence et d'une façon générale toute l'attitude intérieure s'illuminera. Ce ne sont pas des théories générales sur le karma qui viendront en aide à l'éducation, mais la vision concrète de la vie permettant de discerner les rapports karmiques.

On remarquera que si des enfants sont rassemblés finalement dans la même classe par le karma, cela n'est pas tout à fait indifférent. Et si l'on s'élève au-dessus de l'affreuse insouciance qui règne vis-à-vis de ces choses, où l'on considère le « matériel humain » – on emploie souvent cette expression – comme s'il avait été rassemblé par le hasard, et non par le destin, lorsqu'on surmontera cette affreuse insouciance, l'éducateur précisément pourra entrevoir quels liens karmiques étranges ont été tissés de l'un à l'autre au cours de vies antérieures. On pourra alors introduire dans l'évolution des enfants ce qui peut l'harmoniser. Car sous un certain rapport, le karma est soumis à une nécessité d'airain. C'est une nécessité d'airain qui nous permet d'établir rigoureusement les enchaînements suivants :

***amour – joie – cœur ouvert***  
***antipathie ou haine – souffrance – déraison***

Ce sont des relations inévitables. Cependant, les choses sont ainsi que, devant cette nécessité d'airain qui régit le cours d'un fleuve, on peut cependant en régler, en modifier le cours ; il est également possible de régler, dirons-nous, le courant karmique, d'agir sur lui. Cela est possible.

Si donc vous remarquez chez un enfant la tendance à être déraisonnable, et si vous parvenez à le guider de manière à ce que dans son cœur il cultive de l'amour, si vous découvrez – et cela est déjà possible aujourd'hui aux gens doués d'une grande finesse d'observation – si vous découvrez à quels autres enfants il est lié karmiquement, si vous l'amenez à aimer justement ces enfants, à le faire se comporter envers eux avec amour, vous verrez que cet amour deviendra un contrepoids à l'antipathie, et vous améliorerez ainsi dans sa prochaine incarnation sa tendance à la déraison.

Il existe réellement ce que j'aimerais appeler des éducateurs d'instinct, qui parviennent souvent par instinct à faire d'enfants aux mauvaises tendances des enfants aimants, et qui par là, peu à peu, en font des êtres plus compréhensifs vis-à-vis des choses. C'est cela qui, en fait, rend utile dans la vie la faculté de comprendre les enchaînements karmiques.

Mais avant de poursuivre dans l'étude des détails du karma, nous avons à nous poser encore une question. La voici : Demandons-nous ce qu'est donc l'homme dont on sait, d'une manière générale tout au moins, qu'on a avec lui un lien karmique. Je vais ici employer une expression qu'on prend souvent dans un sens ironique : cet homme est un contemporain. Il vit sur terre en même temps que nous.

En réfléchissant à cela, vous vous direz : Dès lors qu'on est en contact dans une vie terrestre avec certains êtres, on l'était aussi dans une vie terrestre précédente – tout au moins en général, car les choses peuvent s'être un peu modifiées – et de même dans une vie encore antérieure.

Mais ceux qui vivent cinquante ans après vous ont été, eux aussi, liés à des humains dans leur vie précédente. D'une manière générale, les êtres de la série B – selon l'idée que nous avons développée – ne se rencontrent pas avec ceux de la série A. C'est une idée qui pèse, mais une idée vraie.

Je parlerai plus tard de certains problèmes qui se posent du fait que l'on dit souvent : l'humanité se multiplie sur la terre. Je voudrais maintenant attirer votre attention sur cette idée : elle est peut-être pénible, mais elle est vraie : il est exact que le cours de la vie des hommes sur la terre se déroule selon des rythmes. Je dirai qu'en général une journée humaine passe d'une vie terrestre à l'autre, qu'une autre journée passe d'une vie terrestre à l'autre, mais qu'en un certain sens elles sont séparées et ne se rencontrent pas. Dans la longue existence entre la mort et une nouvelle naissance, on se rencontre bien ; mais dans la vie terrestre, il en est effectivement ainsi que l'on redescend constamment en compagnie d'un groupe limité de gens. Dans le contexte des vies terrestres répétées, le fait d'être contemporains a une signification, une importance intérieure.

Et pourquoi cela ? Je peux vous le dire, cette question qui tout d'abord peut se poser au niveau de l'intelligence m'a vraiment causé sur le terrain de la Science spirituelle les souffrances les plus grandes ; car sur ce point, il est nécessaire de discerner la vérité, la réalité interne véritable. Et l'on peut se demander excusez-moi de me servir d'un exemple qui joue pour Moi réellement un rôle dans mes recherches : Pour quoi n'as-tu pas été un contemporain de Goethe ? En fonction de cette vérité, tu peux

déduire du fait que tu ne fus pas un contemporain de Goethe, que tu n'as jamais vécu sur terre en même temps que lui. Il fait partie d'un autre groupe d'humains.

Qu'y a-t-il à l'arrière-plan de cela ? Il faut ici retourner la question, et pour cela, disposer d'un sens libre et ouvert de ce qu'est la vie commune entre humains. Il faut pouvoir se demander – c'est là une question sur laquelle j'aurai beaucoup à dire prochainement : Que signifie en réalité que l'on soit le contemporain d'un homme, et que signifie le fait qu'au cours d'une vie terrestre on ne soit informé de lui que par l'histoire ?

Il faut, voyez-vous, avoir l'esprit libre et ouvert pour répondre à une question délicate : Qu'en est-il de tout ce qui se passe dans ton âme lorsqu'un contemporain s'entretient avec toi, qu'il accomplit des actes qui te concernent – qu'en est-il ? On peut ensuite comparer cela – après avoir acquis les connaissances nécessaires – avec ce qui se passerait si l'on rencontrait une personnalité qui n'est pas de nos contemporains, qui ne l'a peut-être jamais été – que pourtant on peut admirer et vénérer plus que tous les contemporains – qu'advierait-il si l'on se trouvait vivre en même temps qu'elle ? Donc, qu'en serait-il si – excusez-moi de reprendre cet exemple personnel – si j'avais été un contemporain de Goethe ? Bien entendu, si l'on est indifférent et sans intérêt pour ce que peut être un contemporain, on ne peut guère répondre à cette question.

Mais lorsqu'on n'est pas indifférent, on peut se demander : Qu'en eut-il été si, descendant la rue Schiller à Weimar en direction du Frauenplan, j'avais vu le « gros conseiller » venir à ma rencontre, disons en 1826 ou 1827 ? – Eh bien, on le sait parfaitement : on ne l'aurait pas supporté. Le « contemporain », on le supporte. Celui dont on ne peut pas être le contemporain, on ne le supporterait pas ; d'une certaine manière, il agirait comme un poison sur la vie de l'âme. On le supporte parce qu'on n'est pas son contemporain, mais bien son successeur ou son prédécesseur. Certes, lorsqu'on n'est pas sensible à ce genre de choses, elles restent dans le subconscient. Mais on peut se représenter quelqu'un qui, doté d'une fine sensibilité à l'esprit, sait que, s'il avait descendu la rue Schiller à Weimar en direction du Frauenplan et qu'il ait par exemple rencontré le gros conseiller aulique Goethe avec son double menton, il se serait senti intérieurement dans une situation impossible. Mais celui qui n'a pas le sens de ces choses, peut-être l'aurait-il simplement salué.

Oui, voyez-vous, ces choses ne sont pas d'ordre terrestre, parce que ce n'est pas dans la vie terrestre que se trouvent les causes pour lesquelles nous ne pouvons pas être contemporain d'un homme ; parce qu'il faut pouvoir discerner les rapports d'ordre spirituel. C'est pourquoi les choses prennent parfois un aspect contradictoire. Mais il en est ainsi, il en est vraiment ainsi.

Je puis vous assurer que j'ai écrit avec un intérêt qui venait réellement du cœur une introduction aux œuvres de Jean-Paul qui a paru dans une collection de la maison Cotta. Mais si jamais j'avais dû me trouver à Bayreuth en compagnie de Jean-Paul lui-même, j'aurais certainement eu des crampes d'estomac.

Cela n'empêche pas d'éprouver la plus grande vénération. C'est un cas qui se présente pour tout être humain, mais chez la plupart des gens la chose reste enfouie dans le subconscient. Car l'expérience psychique qui doit atteindre le corps physique doit d'abord parvenir à la conscience. mais il vous faut aussi, mes chers amis, être au clair sur ceci : lorsqu'on veut acquérir des connaissances sur le monde spirituel, il faut savoir qu'inévitablement, on doit entendre des choses qui paraissent grotesques, contradictoires, parce que précisément le monde spirituel est différent du monde physique.

Naturellement, on peut facilement railler lorsque quelqu'un dit : si j'avais été contemporain de Jean-Paul, j'aurais eu des crampes d'estomac si je m'étais trouvé en sa compagnie. Pour le monde ordinaire, banal, terre à terre, de la vie terrestre, c'est tout à fait naturel, tout à fait vrai ; mais les lois de ce monde banal et terre-à-terre ne sont pas valables pour les enchaînements spirituels. Il faut s'habituer à penser de tout autres pensées lorsqu'on veut comprendre le monde spirituel. Il faut s'habituer à faire absolument l'expérience de l'inattendu. Lorsque la conscience ordinaire lit ce qui concerne Goethe, elle peut naturellement se sentir poussée à dire : Celui-là, j'aurais fait volontiers personnellement sa connaissance, je lui aurais serré la main, et ainsi de suite. Mais c'est parler sans réfléchir, car il existe des lois en vertu desquelles nous sommes destinés à vivre à une certaine époque, et pouvons vivre à cette époque. Exactement comme nous sommes physiquement destinés à vivre dans une certaine pression atmosphérique et ne pouvons nous élever en altitude jusqu'au niveau où la pression de l'air ne nous convient pas, un homme qui est destiné au XX<sup>e</sup> siècle ne peut pas vivre à l'époque de Goethe.

Voilà ce que je voulais tout d'abord exposer sur le karma.

---

## CINQUIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 1er mars 1924*

Lorsqu'on parle de faits isolés du karma, il faut naturellement tout d'abord distinguer entre les événements karmiques dont la cause vient davantage de l'extérieur, et ceux qui, en quelque sorte, montent de l'être intérieur de l'homme. La destinée de l'homme est en effet constituée par les facteurs les plus différents. Elle dépend de sa constitution physique et éthérique, elle dépend de la sympathie qu'en fonction de sa nature astrale et de celle de son Moi, il peut éprouver vis-à-vis du monde ; elle dépend en outre de multiples complications et enchevêtrements dans lesquels il se trouve engagé sur sa route. C'est de tout cela qu'est faite la destinée soit à un moment quelconque, soit pour la vie dans son ensemble.

Je vais tenter de montrer comment le destin global de l'homme se constitue dans ses différents facteurs. Nous partirons aujourd'hui de certains éléments internes, et en particulier de l'un qui vraiment, sous bien des rapports, est au premier chef déterminant : la santé ou l'état pathologique, et ce qui, en tant que base de cet état de santé ou de maladie, se manifeste dans la force physique, dans la force d'âme aussi, grâce auxquelles il peut accomplir ses tâches.

Mais si l'on veut apprécier judicieusement ces facteurs, il faut certes laisser de côté bien des éléments relevant des idées préconçues de notre civilisation actuelle. Il faut pouvoir tenir compte davantage de la nature originelle de l'homme, acquérir vraiment la compréhension du fait que dans sa nature profonde, il descend des mondes spirituels vers l'existence physique.

Vous savez qu'aujourd'hui, et jusque dans l'art, dans la poésie par exemple, a pénétré l'idée de ce qu'on rassemble sous le terme d'hérédité. Et lorsque quelqu'un se manifeste dans le monde par certaines qualités propres, on s'interroge d'abord sur son hérédité. Si un homme apparaît affecté de tendances pathologiques, on demande : Qu'en est-il des facteurs héréditaires ?

Certes, c'est là une question tout d'abord justifiée. Mais l'attitude qu'on garde aujourd'hui vis-à-vis de ces choses fait qu'en réalité on perd l'homme de vue, qu'on passe absolument à côté. On ne porte pas le regard sur sa véritable nature, et comment elle se déploie. On dit naturellement qu'il est l'enfant de ses parents, le descendant de sa lignée. Certes, cela est visible aussi. On le voit déjà dans sa physionomie, plus encore peut-être dans ses gestes, on remarque sa ressemblance avec ses ascendants. Mais pas seulement cela. On voit aussi que l'homme dispose d'un organisme physique qui est le produit de ce que lui apportent ses ascendants. Et l'on souligne vigoureusement, très vigoureusement, que l'être humain est doté de cet organisme physique.

Ce faisant, on néglige ce qui suit. A la naissance, certes, l'homme reçoit son organisme physique de ses parents. Mais qu'est-ce que cet organisme physique qu'il reçoit d'eux ? Dans la civilisation actuelle, on a sur ce point, au fond, des idées complètement fausses.

Lorsque vient le moment du changement de dentition, l'homme ne fait pas qu'échanger celle qui lui a été donnée tout d'abord contre une autre ; c'est le moment dans la vie humaine où, pour la première fois, l'organisation de l'entité humaine dans son ensemble est renouvelée.

Il y a réellement une différence très profonde entre ce qu'est l'être humain à l'âge de huit à neuf ans, et ce qu'il était par exemple à trois ou quatre ans. Une différence fondamentale. L'organisation qui était sienne à trois ou quatre ans est un apport héréditaire que lui ont fait ses parents. Ce qu'il devient ensuite et qui se manifeste à sa huitième, neuvième année, provient pour une part extrêmement importante de ce qu'il a apporté du monde spirituel.

Si l'on veut dessiner sous une forme schématique le fondement de ce qui se passe là, il faut le faire de la façon suivante, qui certes doit choquer l'homme moderne. Il faut dire : A sa naissance, l'homme reçoit comme un modèle de sa forme humaine (voir dessin vert, page 100). Ce modèle, il le tient de ses ancêtres. Et c'est sur cette base qu'il développe ce qu'il devient plus tard (rouge). Or, ce qu'il développe là, c'est le résultat qu'il apporte des mondes spirituels.

Si choquant que ce puisse être pour un homme moderne, tout entier adonné à la culture de notre époque, il faut pourtant le dire : les premières dents sont absolument un produit de l'hérédité. Elles servent de modèle d'après lequel il élabore – mais cette fois en fonction des forces qu'il a apportées du monde spirituel – le seconde dentition, qui est son ouvrage.

Et il en est de tout l'organisme comme des dents. La question peut alors se poser : Oui, mais pourquoi l'homme a-t-il besoin d'un modèle ? Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement, comme ce fut le cas au cours des phases passées de l'évolution de la terre, pourquoi ne pouvons-nous pas, en descendant vers la terre et en constituant notre corps éthérique – car nous le constituons de par nos propres forces, celles que nous apportons du monde spirituel – pourquoi ne pouvons-nous pas également rassembler aussi la matière physique et en former notre corps physique sans l'aide de l'hérédité ?



Pour la pensée d'un homme moderne, c'est naturellement une question complètement dépourvue de sens, une question absurde. Mais n'est-ce pas, il faut dire ceci : la théorie de la relativité s'applique bien à la folie, encore qu'on ne s'en serve aujourd'hui que pour les mouvements, et que l'on dise qu'il n'est pas possible de distinguer à l'œil si l'on se déplace sur le corps sur lequel on se trouve, ou si c'est le corps placé à proximité qui se déplace. C'est ce qui est apparu nettement au moment où l'on est passé de l'ancienne conception du monde à celle de Copernic. Mais si l'on applique aujourd'hui la théorie de la relativité à des mouvements seulement – et elle est valable en effet dans un certain domaine – elle vaut aussi pour la folie : à savoir que deux personnes sont d'avis différent, et que l'une est folle par rapport à l'autre. Il s'agit seulement de savoir laquelle est folle dans l'absolu.

Il faut cependant, en présence des faits du monde spirituel, poser la question : Pourquoi l'homme a-t-il besoin d'un modèle ? – D'anciennes conceptions du monde y ont répondu à leur manière. C'est seulement à notre époque, où la moralité n'a plus sa place dans l'ordre du monde, où on accepte seulement de la considérer comme une convention établie par les hommes, qu'on ne pose plus de telles questions. Les anciennes conceptions du monde disaient : A l'origine, l'homme était fait de telle façon qu'il prenait place sur terre en composant son corps physique à partir des substances terrestres, comme il constituait son corps éthérique à partir de la substance éthérique du Cosmos tout entier. Seulement l'homme est tombé sous l'influence des forces ahrimaniennes et lucifériennes, et il a de ce fait perdu la faculté de se construire par lui-même un corps physique ; il doit maintenant le recevoir de l'hérédité.

A notre époque, il faut que tout d'abord les concepts soient formés qui permettent premièrement de prendre de telles questions au sérieux, et deuxièmement d'y trouver réponse. Effectivement, dans le cours de l'évolution terrestre, l'homme n'est pas resté aussi fort qu'il l'était de nature avant qu'interviennent les influences lucifériennes et ahrimaniennes. Il est ainsi placé devant l'impossibilité de se construire par lui-même un corps physique dès qu'il entre dans les conditions de vie terrestre ; il a besoin d'un modèle en effet, de ce modèle qui grandit durant les sept premières années. Comme il s'oriente en fonction de celui-ci, il est naturel qu'il en garde plus ou moins quelque chose la vie durant. L'être humain qui travaille sur lui-même et reste entièrement sous la dépendance de ce modèle, oubliera, si je puis dire, ce qu'il a apporté des hauteurs, et se conformera entièrement à ce modèle. Un autre, doté de par ses vies terrestres précédentes d'une force intérieure plus grande, s'en dégagera davantage, et l'on pourra constater qu'il change de façon très significative durant la seconde période de la vie, entre le changement de dentition et la puberté.

L'école aura même pour tâche, si c'est une vraie école, de faire se développer en l'être humain ce qu'il a apporté des mondes spirituels en descendant sur terre. Si bien que ce qu'il gardera à travers l'existence sera plus ou moins marqué du sceau de l'hérédité, suivant qu'il aura pu en triompher ou non.

Voyez-vous, mes chers amis, toute chose a son aspect spirituel. Le corps que possède l'être humain dans les sept premières années de la vie est tout simplement un modèle d'après lequel il se dirige. Ou bien ses forces spirituelles se perdent dans une certaine proportion dans ce que le modèle lui impose, et il en reste entièrement dépendant, ou bien il travaille durant les sept premières années grâce à ce qui lui permet de le modifier. Ce travail, cette élaboration en profondeur a une manifestation extérieure. Car il ne s'agit pas seulement qu'un travail s'accomplisse à côté du premier modèle ; celui-ci se détache, il s'écaille, il tombe comme le font les premières dents.



Ce qui se passe réellement, c'est que d'un côté les formes, les forces impriment à l'être le modèle ; et de l'autre, cet être humain veut donner l'empreinte de ce qu'il a apporté des hauteurs. Ce qui provoque un combat au cours des sept premières années. Vu du point de vue de l'esprit, ce combat correspond à ces manifestations symptomatiques que sont les maladies d'enfant. Les maladies infantiles sont l'expression de ce combat interne.

Naturellement, des formes analogues de maladies apparaissent aussi plus tard. C'est le cas en particulier lorsque quelqu'un, au cours de ses sept premières années, n'a pas bien réussi à triompher du modèle. A un âge plus tardif, le besoin intérieur peut se manifester de se débarrasser pourtant de ce qui

l'affecte encore karmiquement. Tout à coup, dans sa 28<sup>ème</sup>, 29<sup>ème</sup> année, il peut se réveiller, se heurter vigoureusement au modèle, et attraper une maladie infantile.

Lorsqu'on a un œil pour ces choses, on peut bien observer sur certains enfants que se manifeste avec vigueur comment, après la 7<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup> année, ils se modifient considérablement dans leur physionomie, dans leurs gestes. On ne sait pas d'où viennent certaines choses. Aujourd'hui, où conformément à la manière courante de voir les choses, on est si attaché à la notion d'hérédité, cela a déjà passé dans le langage courant. Tout à coup, vers la 8<sup>ème</sup> ou la 9<sup>ème</sup> année, quelque chose fait son apparition chez l'enfant qui est tout à fait fondé dans son organisme. Le père dit : Il ne tient pas cela de moi. Et la mère : et de moi encore moins ! – Ceci vient naturellement de cette croyance générale, qui s'est transmise aux parents, que les enfants devraient tout hériter d'eux.

D'un autre côté, on peut voir également qu'éventuellement, des enfants parvenus à cette seconde période de la vie ressemblent davantage à leurs parents qu'auparavant. Il faut ici envisager avec le plus grand sérieux la façon dont l'être humain descend dans le monde physique.

Voyez-vous, la psychanalyse a véritablement produit d'affreuses fleurs sorties d'un borborygme ; entre autres choses par exemple ceci – vous pouvez le lire partout aujourd'hui – que dans le secret de son subconscient, tout fils est amoureux de sa mère, toute fille amoureuse de son père, et que ceci engendre des conflits vitaux dans les provinces subconscientes de l'âme.

Ce sont là, naturellement, des interprétations de dilettante. Mais ce qui est vrai, c'est qu'avant de descendre vers l'existence terrestre, l'être humain est amoureux de ses parents, qu'il descend vers eux parce qu'ils lui plaisent. Il faut naturellement faire une distinction entre le jugement que les humains portent sur la vie lorsqu'ils sont sur terre, et celui qu'ils ont vis-à-vis de l'existence hors du champ de la terre, entre la mort et une nouvelle naissance.

Au début de l'activité anthroposophique, il arriva une fois qu'une dame, après avoir entendu parler des vies terrestres successives, déclara : Non – bien des choses me plaisent dans l'anthroposophie, mais je ne veux pas participer aux incarnations successives – une fois me suffit. – Il y avait déjà à l'époque de nos adhérents bien intentionnés qui s'efforcèrent de toutes les façons possibles de lui expliquer que c'est pourtant là une idée juste, et que tout être humain doit passer par des vies terrestres successives. Elle ne parvenait pas à accepter la chose. L'un s'y prenait d'une façon, l'autre d'une autre. Puis la dame partit en voyage. Et deux jours plus tard, elle m'écrivit une carte postale pour me dire qu'elle ne voulait vraiment pas renaître encore une fois sur la terre !

En pareil cas, celui qui veut dire simplement la vérité en puisant à la connaissance spirituelle, doit dire aux gens ce qui suit : Certes, il se peut qu'ici, pendant que vous êtes sur la terre, vous ne trouviez aucun plaisir à l'idée d'y revenir dans une vie future. Mais ce n'est pas ce qui importe. Ici sur terre, vous passerez par le porche de la mort et vous pénétrerez dans le monde spirituel. Cela, vous le voulez. Que vous vouliez revenir ici-bas, cela dépend de la façon dont vous jugerez des choses quand vous n'aurez plus de corps physique. Et là vous vous ferez bien un autre jugement. Car la façon de juger est absolument différente selon que l'homme vit une existence physique, ou qu'il est entre la mort et une nouvelle naissance. Tous les points de vue viennent alors à se modifier.

Il en est bien ainsi. Si vous dites maintenant à un jeune homme, ici sur terre, qu'il a choisi son père, il pourrait éventuellement rétorquer : Comment, un père qui m'a si bien corrigé, je l'aurais choisi ? – Mais il l'a vraiment choisi, parce qu'avant de descendre sur la terre, il voyait les choses d'un autre point de vue : il les voyait dans une perspective où il lui apparaissait que les corrections lui feraient beaucoup de bien. Il n'y a là effectivement rien dont on doive rire, je dis cela tout à fait sérieusement. L'être humain choisit ses parents en fonction de leur forme. Il a devant lui l'image de lui-même qui le porte à ressembler à ses parents. Ce n'est pas l'hérédité qui le rend semblable à eux, mais bien les forces intérieures psychiques et spirituelles qu'il apporte en descendant des mondes spirituels. C'est pourquoi, dès l'instant où l'on juge dans un contexte universel, en puisant à la Science spirituelle et à la science du physique, il n'est plus possible de dire tout d'une pièce : mais j'ai déjà vu aussi des enfants qui, au cours de la deuxième période de la vie seulement, ressemblaient de plus en plus à leurs parents. Certes, c'est dans l'autre cas, quand ces enfants se sont proposé d'adopter pour leur vie terrestre une forme semblable à celle de leurs parents.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'au fond, durant tout le temps entre la mort et une nouvelle naissance, l'être humain travaille en collaboration avec d'autres âmes défuntes, et en union avec les entités des mondes spirituels, à ce qui lui donne la possibilité de se construire son corps.

Voyez-vous, on sous-estime grandement ce que l'homme porte dans son subconscient. Car dans son subconscient l'homme terrestre est beaucoup plus sage que dans sa conscience. C'est de par une vaste sagesse universelle que l'on élabore ce qui, au sein du modèle, prend dans la seconde période de la vie la forme que nous portons, et qui est la nôtre propre, celle qui nous convient. Lorsqu'on saura dans quelle faible mesure la substance du corps est constituée par ce que l'être humain mange, qu'il la puise bien davantage à ce qu'il absorbe de l'air, de la lumière, etc... sous une forme extrêmement subtile, on pourra croire plus aisément qu'il se construit son deuxième corps indépendamment de toutes les conditions de l'hérédité, en puisant entièrement à l'environnement. Le premier corps n'est effectivement qu'un modèle, et ce qui provient des parents, tant des substances que des forces corporelles extérieures, a disparu au cours de la seconde période.

Durant cette seconde période, le lien avec les parents est de nature morale, psychique ; le lien physique déterminé par l'hérédité n'est présent que jusqu'à la septième année.

Il existe encore dans cette vie terrestre des gens qui ont un très vif intérêt pour tout ce qui les entoure dans le Cosmos visible. Ils observent des plantes, ils observent le monde animal, ils s'intéressent et prennent part à ceci ou à cela dans le monde visible autour d'eux. Ils s'intéressent à la grandeur du ciel étoilé. Ils sont pour ainsi dire avec leur âme dans tout le Cosmos physique. L'être intérieur d'un homme qui a pour le Cosmos physique cet intérêt chaleureux est certes différent de celui d'un autre qui va sans s'arrêter, avec une certaine indifférence, avec un flegme intérieur, à travers le monde.

Sous ce rapport, il existe vraiment toute une gamme de caractères. D'un côté, n'est-ce pas, l'un aura fait un court voyage. On en parle ensuite avec lui. Il vous décrit la ville dans laquelle il a séjourné avec amour et très en détails. Eventuellement, et à cause de cet intérêt si vif qu'il a éprouvé, on aura une représentation complète de l'aspect de cette ville. De cette attitude extrême, on peut descendre à l'autre, celle de deux dames que j'ai rencontrées un jour, et qui avaient fait le voyage de Vienne à Presbourg. Presbourg est une belle ville. Elles étaient ensuite revenues, je leur demandai alors comme était Presbourg, et si la ville leur avait plu. Elles n'ont rien su m'en dire, sinon que sur la rive elles avaient vu deux beaux bassets ! Elles auraient pu les voir à Vienne aussi, sans avoir eu besoin d'aller à Presbourg, où elles n'avaient rien vu d'autre.

C'est ainsi que bien des gens vont à travers le monde. Entre ces deux représentants situés aux deux extrémités de la gamme, on trouve toutes les formes d'intérêt que l'homme peut avoir pour le monde physique visible.

Supposons un homme qui a pour ce monde physique autour de lui peu d'intérêt. Disons qu'il s'intéresse tout juste encore à ce qui concerne directement son corps, par exemple à la manière dont, dans une région, on mange – bien ou mal – et son intérêt ne va pas au-delà. Son âme reste pauvre. Il ne porte pas le monde en lui-même. Et lorsqu'il franchit le porche de la mort, il emporte bien peu dans son être intérieur vers le monde spirituel, de la lumière que les phénomènes du monde ont rayonné vers lui. C'est ce qui lui rendra malaisé le travail que dans l'au-delà il devra accomplir avec les entités spirituelles qu'il y rencontrera.

Au lieu de force et d'énergie, son âme n'aura que faiblesse, une sorte d'impuissance à offrir pour le travail d'édification de son corps physique. Et le modèle exerce sur lui une forte influence. Le combat avec ce modèle s'exprime par toutes sortes de maladies infantiles, mais la faiblesse lui reste. Il forme en quelque sorte un corps fragile, exposé à toutes les maladies possibles. C'est ainsi que se métamorphose karmiquement l'intérêt de l'âme et de l'esprit durant une vie terrestre en l'état de santé de la vie suivante. Les gens qui pètent de santé ont eu d'abord dans une vie antérieure un vif intérêt pour le monde visible. Et sous ce rapport, les faits isolés de la vie ont réellement une action extraordinairement forte.

Certes, il est plus ou moins risqué, aimerais-je dire, de parler aujourd'hui de ces choses ; mais on ne comprendra les enchaînements du karma que si l'on est disposé à en admettre certains traits particuliers. A l'époque où les âmes humaines présentes aujourd'hui vivaient une existence antérieure, la peinture existait déjà, et il y a eu des gens qui n'éprouvaient aucun intérêt pour la peinture. Il y a bien aujourd'hui aussi des gens à qui il est totalement indifférent d'avoir, accrochée au mur, une horreur quelconque, ou un tableau très bien fait. Il existait déjà de ces gens à l'époque où ont vécu autrefois des âmes qui vivent aujourd'hui. Et voyez-vous, mes chers amis, je n'ai jamais trouvé un être humain qui ait un visage sympathique, une expression de physionomie sympathique et qui, dans une vie antérieure, n'ait pas pris plaisir à voir de la peinture. Les êtres à l'expression peu sympathique – ce qui joue aussi un rôle dans le karma, qui a de l'importance pour la destinée de l'homme – étaient toujours de ceux qui ont passé atones et indifférents, flegmatiques, devant des œuvres peintes.

Mais les choses vont beaucoup plus loin. Il y a des hommes qui leur vie durant – et ce fut déjà le cas dans des âges antérieurs de la terre – ne levaient jamais les yeux vers les étoiles, qui ne savaient pas où est le Lion ou le Bélier ou le Taureau, qui ne s'intéressaient à rien du tout dans ce domaine. Dans une vie suivante, ces êtres naissent avec un corps quelque peu mou ; et si la vigueur de leurs parents les a dotés d'un modèle qui leur permet de surmonter cette faiblesse, ils resteront, dans le corps qu'ils se construiront ensuite, amollis et sans vigueur.

On pourrait ainsi rattacher l'état de santé global de l'homme au cours d'une vie terrestre quelconque aux intérêts qu'il a éprouvés dans une vie précédente pour le monde visible dans son ensemble. Les gens qui, par exemple, n'ont absolument aucun intérêt pour la musique, à qui la musique est indifférente, seront certainement, dans une vie future, asthmatiques ou affectés d'une maladie des poumons. Il en est effectivement ainsi que la substance d'âme qui se forme au cours d'une vie terrestre sous l'effet de l'intérêt pour le monde visible s'exprime dans la vie suivante par l'état général de santé ou de maladie.

Peut-être peut-on dire ici : Savoir cela pourrait bien nous ôter le goût de vivre une existence future. Mais c'est là de nouveau un de ces jugements que l'on émet du point de vue de la terre, qui n'est vraiment pas le seul possible ; car la vie entre la mort et une nouvelle naissance dure plus longtemps que l'existence terrestre. Si quelqu'un reste insensible à certains éléments visibles dans son environnement, il restera dans l'impossibilité de travailler dans certains domaines entre la mort et une

nouvelle naissance. Il franchira le porche de la mort avec les conséquences de son indifférence. Il ne peut, en parcourant le chemin prévu après la mort, s'approcher de certaines entités, elles s'écartent de lui parce qu'il ne peut les aborder. D'autres âmes humaines avec lesquelles il a vécu sur la terre lui restent étrangères.

Cela pourrait durer éternellement, comporter une sorte d'enfer éternel si rien n'intervenait pour modifier la situation. La seule compensation, la seule cure possible, c'est de décider entre la mort et une nouvelle naissance de redescendre sur terre et de faire l'expérience, au contact d'un corps malade, de ce qu'est une impuissance dans le monde spirituel. Cette cure, on souhaite la faire entre la mort et une nouvelle naissance, car dans cet état on n'a que cette ressource : on est incapable de faire quelque chose ; mais on ne le sent pas. Si bien que par la Suite, lorsqu'on meurt à nouveau, que l'on se trouve à nouveau entre la mort et une nouvelle naissance, la souffrance, la souffrance terrestre est ce qui nous pousse à faire ce que l'on avait négligé. On peut donc dire que pour l'essentiel, l'homme apporte avec son karma, du monde spirituel vers le monde physique, sa santé et ses maladies.

Lorsqu'en même temps on tient compte du fait que non seulement un karma s'accomplit, mais aussi un karma qui se forme, que des choses peuvent apparaître pour la première fois, on ne rapportera pas aux vies antérieures tout ce que l'être humain doit subir dans le domaine de la maladie durant l'existence physique. Mais on saura que réellement, ce qui apparaît dans les dispositions internes à la santé ou à la maladie notamment, est déterminé par le karma selon le cheminement que je viens de caractériser. Le monde en effet ne devient explicable que si l'on peut porter le regard au-delà de l'existence terrestre. Auparavant, il ne l'est pas. Le monde n'est pas explicable à l'aide des données de la vie sur terre.

Si nous passons maintenant de ces conditions intérieures du karma déterminées par l'organisation, aux aspects extérieurs, nous pouvons à nouveau, et tout d'abord pour esquisser simplement le thème, partir d'un ordre de faits qui touche l'homme de près. Prenons par exemple dans le domaine de l'âme ce qui peut être en relation très étroite avec l'état de santé général au point de vue de la relation avec autrui.

Je poserai le cas suivant : quelqu'un noue une amitié de jeunesse, une amitié très étroite. Les deux amis sont très attachés l'un à l'autre. Puis la vie les sépare, si bien que peut-être les deux, peut-être l'un des deux en particulier, se remémorent le temps de leur amitié avec une certaine mélancolie. Mais cette amitié ne reprend pas vie, et si fréquentes que soient les rencontres, elle ne se reconstitue pas. Si vous songez combien de choses peuvent éventuellement dépendre dans la destinée d'une amitié ainsi brisée, vous vous direz que le sort d'un homme peut en être profondément influencé.

On devrait traiter de telles choses, en fait, le moins théoriquement possible. En parler en théorie n'a aucune valeur particulière. Au fond, on devrait en parler ou bien en puisant à la vision directe, ou bien en s'appuyant sur ce que l'on a entendu ou lu de la bouche de celui qui accède à cette vision directe, et sur ce qui paraît plausible. Les considérations théoriques n'ont ici aucune valeur. C'est pourquoi j'exposerai comment, là où par la perception spirituelle on s'efforce de percer à jour ce qu'est une amitié de jeunesse brisée, on découvre ce qui suit.

En remontant à une vie terrestre antérieure, on trouve en règle générale que les deux êtres que liait dans une vie cette amitié de jeunesse qui a été brisée, furent liés d'amitié tardivement dans leur vie précédente. Supposons donc deux jeunes hommes ou deux jeunes filles qui sont liés d'amitié jusqu'à leur vingtième année, puis le lien se rompt. Si par la connaissance spirituelle on remonte à une vie antérieure, on trouve qu'une amitié s'était formée entre eux, mais qu'elle avait commencé aux environs de la vingtième année, et s'est prolongée dans le cours ultérieur de la vie. C'est un cas très intéressant que l'on rencontre souvent lorsqu'on étudie ces choses à la lumière de la Science spirituelle.

Ensuite il apparaît, lorsqu'on examine ces cas de plus près, que le besoin de connaître la personne à laquelle on fut lié d'amitié à un âge avancé, telle qu'elle peut être dans la jeunesse, conduit l'intéressé à engager dans la vie suivante une amitié de jeunesse. Dans une vie précédente, on l'a connue assez âgée ; et le besoin habite l'âme de la connaître maintenant durant la jeunesse. Comme on ne pouvait le faire dans cette première vie, on le fait dans la suivante.

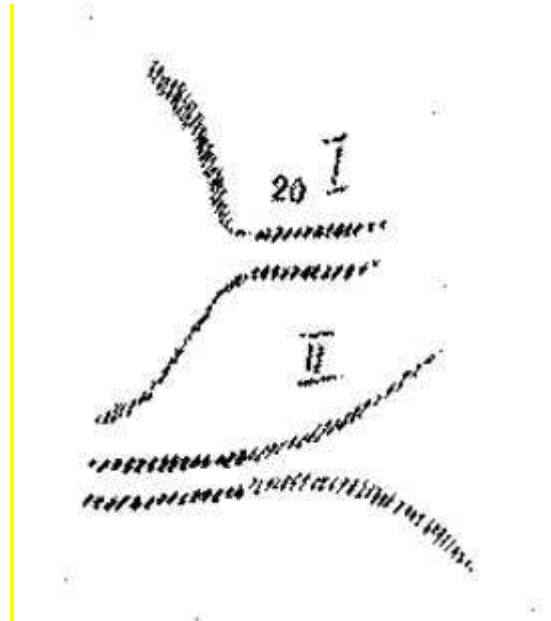
Mais ceci a une grande influence ; ce besoin qui naît chez l'un des deux ou chez les deux franchit le seuil de la mort, puis se développe entre la mort et une nouvelle naissance. Car alors, dans le monde spirituel, on a les yeux comme fixés sur la jeunesse. On a cette nostalgie très particulière de fixer le regard sur la jeunesse, et l'on ne cultive pas l'impulsion à connaître la personne à un âge plus tardif C'est ainsi que se brise l'amitié de jeunesse qui avait été prévue dans la vie que l'on a vécue avant de descendre sur la terre.

Ce que je vous raconte là est absolument un cas vécu, quelque chose de tout à fait réel. Et maintenant se pose une question : Comment dans la vie précédente, était donc en fait cette amitié de l'âge mûr, pour qu'elle ait engendré le besoin de retrouver le même être dans la jeunesse au cours d'une nouvelle vie ?

Eh bien, pour que ce désir de retrouver jeune la même personne ne se prolonge pas par le besoin de lui rester lié l'âge venu, il faut que quelque chose intervienne dans la vie. Dans tous les cas dont j'ai eu connaissance, il en a toujours été ainsi : si ces êtres étaient restés liés à un âge plus avancé, si leur amitié de jeunesse n'avait pas pris fin, ils auraient fini par se lasser l'un de l'autre, parce qu'ils avaient

développé dans l'existence précédente, où ils étaient amis à l'âge mur, une forme d'amitié trop égoïste. L'égoïsme introduit dans une amitié au cours d'une vie terrestre se paie karmiquement par la perte de cette amitié dans d'autres vies. Telle est la complexité des choses.

On discerne toujours un fil conducteur en observant que dans de nombreux cas, au cours d'une vie, deux êtres vivent chacun pour soi jusqu'à leur vingtième année, puis se lient d'amitié (dessin I).



A ce premier schéma correspond ordinairement l'autre dans la vie terrestre suivante (II), l'amitié de jeunesse, puis on se sépare. Il en est très souvent ainsi. Et d'une manière générale on constate que les vies terrestres successives se complètent l'une l'autre lorsqu'on considère ce que j'aimerais appeler leur configuration.

En particulier, on trouve fréquemment ceci : Si l'on rencontre un être qui exerce une forte influence sur le destin – ceci ne vaut naturellement qu'en règle générale, mais non pour tous les cas – si l'on rencontre un être à l'âge mûr dans une incarnation, le destin veut qu'on l'ait eu éventuellement comme compagnon au début et à la fin de l'incarnation précédente. L'image est alors la suivante : on vit avec cet autre le début et la fin d'une incarnation, et dans une autre non pas au début et à la fin, mais au milieu de la vie.



Ou encore, il apparaît qu'étant enfant, on est lié par la destinée à une personne. Dans une vie précédente, on lui était lié précisément avant de mourir. Ces phénomènes de reflet se produisent très fréquemment dans les enchaînements déterminés par le destin.

---

## SIXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 2 Mars 1924*

Pour poursuivre nos considérations sur le karma, il est tout d'abord nécessaire de jeter un regard sur la manière dont il intervient dans l'évolution humaine, de voir comment le destin, dans la trame duquel s'inscrivent les actes libres de l'homme, prend en fait, en se reflétant dans le physique, une forme dont l'origine est dans le monde spirituel. J'aurai ainsi à vous parler aujourd'hui de choses concernant l'être humain tel qu'il vit sur la terre. Cet homme terrestre, nous en avons étudié dans ces conférences la composition. Nous avons établi une distinction entre le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et l'organisation du Moi. Mais en portant le regard sur ce même homme tel qu'il se présente simplement à nous dans le monde physique, nous pouvons voir cette constitution sous un autre aspect.

Nous allons aujourd'hui aborder la constitution de l'homme sans tenir compte de ce qui a déjà été exprimé, et ensuite tenter de la rattacher à ce que nous connaissons déjà.

Lorsque nous observons l'être humain tel qu'il nous apparaît sur la terre, en considérant simplement sa forme physique, nous y apercevons trois parties très distinctes l'une de l'autre. On ne distingue ordinairement pas cette répartition parce que tout ce qui s'impose aujourd'hui dans le domaine scientifique ne porte sur les choses et sur les faits qu'un regard superficiel et n'a pas de sens pour recevoir ce qui se révèle lorsqu'on les étudie d'un regard qu'éclaire une lumière intérieure.

En premier lieu, l'homme a une tête. Cette tête, déjà par son aspect extérieur, peut se révéler à nous comme tout à fait différente du reste de la forme humaine. Il suffit pour le voir de suivre le développement de l'être à partir du germe humain. On pourra voir alors que la première chose qui se forme dans le corps de la mère en tant que germe, c'est en fait la tête, l'organisation de la tête.

L'organisation humaine dans son ensemble se fait à partir de la tête, et tout ce qui ultérieurement apparaît dans les formes est en réalité un organe secondaire adjoint au germe. Pour commencer, l'être humain, la forme physique, est au fond une tête ; le reste vient s'y rattacher. Et ce dont ces organes vont se charger par la suite : nutrition, respiration etc... n'est pas, dans la première période embryonnaire, assuré sous forme de respiration ou de circulation par la vie intérieure du germe, mais bien de l'extérieur à partir du corps de la mère et au moyen d'organes qui disparaissent plus tard et dont on ne retrouve plus trace.

Tout d'abord, l'être humain est totalement tête, le reste ne sont que des organes annexes, et ce n'est pas exagérer que de le dire ainsi. Mais ces organes tout d'abord annexes se développent, prennent de l'importance pour l'homme, et par la suite l'on distingue plus nettement la tête du reste de l'organisme.

Mais ceci ne nous donne de l'homme qu'une caractéristique superficielle. En réalité, en tant que forme physique, il est précisément aussi un être tripartite.

Et tout ce qui constituait en fait sa première forme, la tête, reste durant toute la vie terrestre une partie plus ou moins individuelle. On n'y prend pas garde, et il en est pourtant ainsi.

Vous direz : Mais il ne faudrait pas diviser l'homme en le décapitant ainsi en quelque sorte, en lui coupant la tête. Que l'anthroposophie le fasse, ce n'est que l'opinion d'un professeur qui lui reprochait un jour de séparer l'homme en tête, organe de la poitrine et membres. Il n'en est pas ainsi : Ce qui est extérieurement la tête n'est que l'expression essentielle de la formation tête. L'homme reste sa vie durant tout entier une tête. Les organes des sens les plus importants : les yeux, les oreilles, l'organe de l'odorat, l'organe du goût, se trouvent certes sur la tête ; mais le sens de la chaleur par exemple, celui de la pression, du toucher, sont répartis sur l'ensemble de l'être. Les choses sont ainsi parce qu'il ne faut pas établir entre les trois composantes une séparation dans l'espace, mais seulement de façon telle que la formation-tête apparaisse principalement dans ce qui a pris extérieurement la forme de la tête, mais en réalité imprégnant l'être tout entier. Et il en va de même pour les autres composantes. La tête est, durant toute la vie, présente aussi dans le gros orteil, dans la mesure où ce gros orteil est sensible à la chaleur, ou à ce qu'il touche.

Voyez-vous, nous avons par ce qui précède caractérisé une des composantes constituant l'entité humaine, cette entité qui nous apparaît perceptible aux sens. Cette composante, je l'ai appelée dans mes écrits l'organisation neuro-sensorielle, pour mieux la caractériser sous son aspect interne. L'organisation neuro-sensorielle est une des zones de l'entité humaine.

La seconde composante de cette entité humaine, c'est tout ce qui se déploie dans une activité rythmique. Vous ne pourrez pas dire de l'organisation neuro-sensoriel qu'elle se manifeste par une activité rythmique, sinon, dans la perception visuelle par exemple, vous devriez percevoir une chose à un moment déterminé, puis une autre, puis une troisième, puis une quatrième, et ensuite revenir à la première et ainsi de suite. Il faudrait que votre perception visuelle se déroule suivant un rythme interne. Mais ce n'est pas le cas. Par contre, si vous considérez l'élément essentiel, le rythme circulatoire, le rythme de la digestion, etc... Là tout est rythme.

Le rythme avec ses organes est la seconde composante qui se forme dans l'entité humaine, qui à son tour se répand dans tout l'être, mais a sa manifestation extérieure principale dans les organes de la poitrine. L'homme tout entier à son tour est cœur, est poumon ; mais les poumons et le cœur se trouvent en quelque sorte concentrés dans les organes auxquels on donne ce nom. Et c'est aussi l'homme entier qui respire. Vous respirez en chaque point de votre organisme. On parle de la respiration de la peau. La respiration n'est concentrée dans l'activité des poumons que sous sa forme principale.

La troisième composante, c'est l'organisme des membres. Ces membres se terminent dans la zone de la poitrine. Au stade embryonnaire, ils apparaissent sous forme d'organes annexes. Mais ce sont eux qui ont avec le système des échanges les rapports les plus étroits. C'est parce qu'ils se mettent en mouvement, parce qu'ils sont éminemment les agents du travail que le système des échanges reçoit d'eux sa meilleure stimulation. Nous avons ainsi caractérisé les trois composantes qui nous apparaissent quand nous regardons la forme humaine.

Or, ces trois composantes sont intimement liées à la vie de l'âme qui se répartit en pensée, sentiment et vouloir. La pensée trouve l'organisation physique qui lui correspond surtout dans la tête. Mais elle la trouve aussi dans l'être humain tout entier, parce que la tête est, dans le sens que je vous ai dit, présente dans l'homme tout entier.

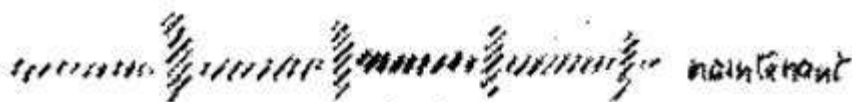
Le sentiment est lié à l'organisation rythmique. C'est un préjugé et même une superstition de notre science moderne de croire que le système nerveux a directement à faire avec le sentiment. Il n'a rien à faire directement avec. Les organes du sentiment sont les rythmes respiratoire et circulatoire, et les nerfs ne font que servir d'intermédiaire pour que nous puissions nous représenter que nous éprouvons des sentiments. L'organisation qui leur correspond se situe dans l'organisme rythmique, mais nous ignorerions que nous avons des sentiments si les nerfs ne nous en procuraient pas la représentation. Et c'est à cause de cela que l'intellectualisme moderne a donné naissance à cette superstition selon laquelle les nerfs seraient aussi les organes du sentiment, ce qui n'est pas le cas.

Lorsque nous observons consciemment les sentiments qui montent de notre organisme rythmique et les comparons à nos pensées, lesquelles sont liées à notre organisation-tête, à notre système neuro-sensoriel, nous percevons – si toutefois nous sommes capables d'observer – la même différence exactement qu'entre les pensées que nous avons dans la vie de veille, et le rêve. Dans la conscience, les sentiments n'ont pas d'intensité plus forte que les rêves. Ils ont seulement une autre forme. Ils affleurent seulement d'une autre manière. Lorsque vous rêvez en images, votre conscience vit dans ces images. Et ces images signifient, sous cette forme qui est la leur, exactement ce que signifient les sentiments sous une autre forme.

Si bien que nous pouvons dire : la conscience la plus claire, la plus lumineuse, nous l'avons dans nos représentations, dans nos pensées. Celle du sentiment est une sorte de conscience de rêve. Nous croyons seulement qu'elle est plus lucide. Mais nous n'avons pas de nos sentiments une conscience plus claire que nos rêves. Lorsqu'au moment du réveil nous nous souvenons de nos rêves et en formons des représentations conscientes, ce n'est pas le rêve que nous saisissons au vol. Le rêve est beaucoup plus riche que la représentation que nous en avons. Et de même le monde des sentiments est en soi infiniment plus riche que les représentations que nous pouvons nous en faire, que nous pouvons en évoquer.

Quant à la volonté, elle est entièrement plongée dans le sommeil. Cette volonté, ce vouloir, est lié à l'organisme des échanges et des membres, à l'organisation du mouvement. De ce vouloir, nous ne connaissons que la pensée. Je me forme une représentation : Je vais prendre cette montre. Efforcez-vous une fois de vous avouer que vous formez une représentation : « je vais prendre cette montre », et ensuite prenez-la : Ce qui se passe quand votre représentation descend dans vos muscles et finalement aboutit à une nouvelle représentation : le geste de prendre la montre, qui prolonge la première, – ce qui se passe entre la représentation de l'intention et celle de la réalisation, ce qui se passe là dans votre organisme, reste aussi inconscient que l'est la vie du sommeil profond, du sommeil sans rêves.

Au moins rêvons-nous de nos sentiments. De nos impulsions volontaires, nous n'avons rien de plus que notre sommeil. Vous pouvez dire : mais je ne recueille rien du tout dans mon sommeil. – Je ne parle pas en ce moment du point de vue physique. C'est naturellement d'emblée déjà un non-sens que de dire : je ne recueille rien du sommeil ; car en votre âme, vous recevez beaucoup. Si vous ne dormiez jamais, vous n'auriez pas de conscience du Moi.



Représentez-vous seulement ce qui suit. Si vous vous rappelez les expériences que vous avez faites, vous remontez dans le passé en partant de maintenant. Et vous pensez en effet que vous remontez dans le passé. Mais il n'en est pas ainsi. Vous ne remontez que jusqu'au moment où vous vous êtes éveillé la dernière fois (voir dessin). Puis vous avez dormi – et ce qui a eu lieu dans cet intervalle s'efface – et

ensuite le souvenir reprend vraiment du dernier endormissement jusqu'à l'avant-dernier réveil. Et ainsi de suite en remontant. Et quand vous portez le regard en arrière, il faut toujours intercaler les moments d'inconscience, qui représentent la durée du tiers de notre vie. De cela nous ne tenons pas compte.

C'est exactement comme si vous aviez une surface blanche et au milieu un trou noir. Vous voyez bien le trou noir, bien qu'il n'y ait là aucune force. De même, en vous remémorant le passé, vous voyez le noir, les nuits pendant lesquelles vous avez dormi, bien que ces moments ne contiennent aucune réminiscence. Votre conscience s'y heurte toujours. C'est ce qui fait que vous dites « Moi » en parlant de vous-même.

S'il y avait réellement continuité et que vous ne vous heurtiez nulle part, vous n'auriez aucune conscience d'être un Moi. On peut donc dire qu'on doit quelque chose au sommeil. Et de même que l'on doit quelque chose au sommeil dans la vie terrestre ordinaire, on doit aussi quelque chose au sommeil qui règne dans le domaine de notre vouloir.

Ce qui se passe en réalité dans l'acte volontaire, on le vit endormi. Mais c'est justement là que se tient le véritable Moi. Tout comme on obtient la conscience du Moi au moyen du trou noir (voir dessin), c'est dans le sommeil où nous sommes plongés dans l'acte volontaire qu'est le Moi, à savoir le Moi qui chemine de vie terrestre en vie terrestre. Et voyez-vous, c'est là que règne le karma. Le karma règne dans le vouloir, et aussi toutes les impulsions qui ont leur origine dans la vie terrestre précédente. Seulement, chez l'homme éveillé, elles sont plongées dans le sommeil.

Si donc nous nous représentons l'être humain tel qu'il nous apparaît dans la vie terrestre, nous constatons qu'il est constitué de trois composantes : l'organisation de la tête, l'organisation rythmique, l'organisation du mouvement. Cette répartition est schématique ; chacune des composantes s'étend à l'être humain tout entier. A l'organisation de la tête est liée la représentation, à l'organisation rythmique est lié le sentiment, à l'organisation du mouvement est lié le vouloir. L'état de veille est celui de nos représentations, l'état de rêve celui de nos sentiments. L'état de sommeil celui du vouloir, des impulsions volontaires, même pendant la veille.

Il nous faut maintenant distinguer deux choses dans la tête, ou plus précisément dans la représentation. Il nous faut encore faire une distinction plus subtile, aimerais-je dire, en ce qui concerne la tête. Cette différenciation subtile nous conduit à distinguer entre la représentation instantanée, que suscite le monde qui nous entoure, et le souvenir que nous en avons.

Vous allez à travers le monde. Vous vous formez continuellement des représentations en fonction des impressions que vous recevez. Mais il vous reste la possibilité d'aller plus tard puiser ces impressions dans votre mémoire. Intérieurement, les représentations actuelles que vous vous faites du monde ne se distinguent pas de celles qui surgissent lorsque vous vous souvenez. La première fois, les représentations viennent de l'extérieur, la seconde fois de l'intérieur. Mais c'est une conception tout à fait naïve qui donne à penser que la mémoire fonctionne de la façon suivante : Je me trouve en présence d'un fait ou d'un objet, je m'en forme une représentation, qui descend en moi par une voie quelconque dans une sorte de coffret, et quand je me souviens, je vais l'y chercher. Il existe des philosophies entières qui décrivent comment les représentations qui descendent au-dessous du niveau de la conscience y sont ensuite repêchées lorsqu'on se souvient. Ce sont des façons de voir naïves.

Bien entendu, il n'y a nulle part de coffret dans lequel reposent les représentations dont nous nous souvenons. Pas plus qu'il n'y a en nous un endroit où elles iraient se promener pour remonter ensuite dans notre tête quand nous nous souvenons. Rien de tout cela n'existe, et d'ailleurs ce n'est pas une explication. Voilà plutôt ce qu'il en est :

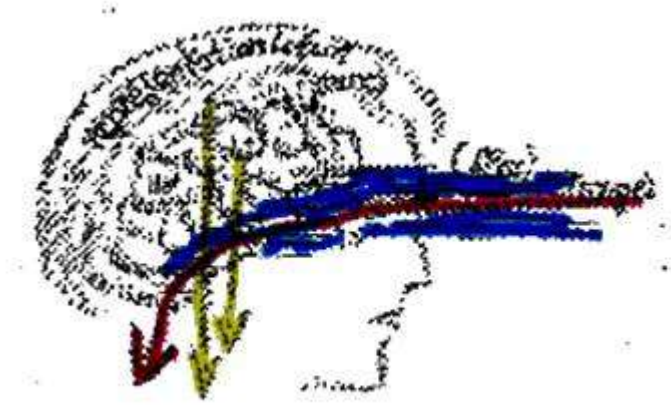
Pensez que, lorsque vous voulez exercer votre mémoire, vous travaillez souvent non seulement avec votre faculté de représentation, mais en vous aidant de tout autre chose. J'ai souvent observé des gens qui apprenaient par cœur. Ils se représentaient aussi peu de choses que possible. Ils exécutaient sans cesse des mouvements véhéments accompagnant leurs paroles – des mouvements des bras. Beaucoup de personnes apprennent ainsi par cœur et ce faisant, elles réfléchissent le moins possible. Et pour se stimuler encore, elles s'aident en se frappant le front de leurs poings. Cela existe aussi. Les représentations que nous nous faisons du monde se volatilisent comme des rêves.

Par contre, ce qui remonte de la mémoire, ce ne sont pas des représentations qui seraient descendues, c'est autre chose. Pour vous donner une idée, il faudrait que je m'y prenne ainsi (voir dessin). Ceci n'est naturellement qu'une représentation symbolique. Représentez-vous un homme qui regarde quelque chose. Je ne décrirai pas le processus d'une façon plus précise ; cela pourrait se faire, mais ce n'est pas nécessaire pour le moment. L'homme voit donc quelque chose. Cela passe par son œil gauche et parvient par le nerf optique dans les organes où celui-ci aboutit.

Nous avons dans le cerveau deux parties nettement différentes : le cerveau plus extérieur, la substance grise, et en dessous la substance blanche. Celle-ci se prolonge dans les organes des sens ; la matière grise est beaucoup plus volumineuse que la matière blanche. Blanche et grise, elles ne le sont d'ailleurs qu'approximativement. Déjà du point de vue anatomique, la chose est en gros ceci : les objets font sur nous une impression qui passe à travers l'œil et produit certains phénomènes dans la matière blanche.



Par contre, nos représentations ont pour organe la matière grise (voir dessin) dont la constitution cellulaire est tout autre. Les représentations y scintillent, puis disparaissent comme des songes. Elles scintillent parce qu'en dessous se déroulent les impressions.



Si vous étiez obligés, pour vous en souvenir, d'aller chercher les représentations dans les profondeurs où elles auraient glissé, vous ne vous souviendriez de rien du tout, vous n'auriez aucune mémoire. Voici ce qui se passe : En ce moment, dirons-nous, je vois quelque chose. Impression que me fait ce quelque chose pénétrer en moi par l'intermédiaire de la matière blanche de mon cerveau. La matière grise agit de son côté, en rêvant les impressions, en s'en formant une image. Ces images s'effacent. Ce qui en reste, nous ne nous le représentons pas du tout en cet instant, mais cela descend dans les profondeurs de notre organisation. Et lorsque nous nous rappelons, nous regardons dans ces profondeurs : là l'impression persiste.

Lorsque donc vous avez vu du bleu, l'impression de ce bleu descend en vous (voir le dessin) ; ici (en haut), vous vous formez la représentation de ce bleu. Elle s'efface. Après trois jours, vous observez dans votre cerveau l'impression qui a subsisté. Et en regardant en vous-même, vous vous représenterez maintenant le bleu. La première fois où vous l'avez vu, vous avez été stimulé de l'extérieur, par l'objet. La deuxième fois, quand vous vous en souvenez, vous êtes stimulé de l'intérieur, parce que la qualité bleue s'est imprimée en vous. Le processus est le même dans les deux cas. Il s'agit toujours d'une perception, le souvenir aussi est une perception. Si bien qu'en réalité, notre conscience diurne se situe dans la faculté de représentation ; mais en-dessous se déroulent certains processus qui n'affleurent en nous que par la représentation, à savoir la représentation-souvenir.

Au-dessous de cette représentation se trouve la perception proprement dite, et en dessous de celle-ci seulement le sentiment. Si bien que dans l'organisation-tête, dans l'organisation de la pensée, nous pouvons faire une distinction plus subtile entre la représentation et la perception. Ce que nous avons perçu, nous pouvons nous le rappeler. Mais la chose reste en fait bien inconsciente. Elle ne resurgit à la conscience que dans le souvenir. Mais ce qui se passe en vérité en l'homme, il ne le ressent plus en fait. Lorsqu'il perçoit, il ressent la représentation. L'effet de cette représentation pénètre en lui, et à partir de cet effet il peut réveiller le souvenir. Mais là commence déjà l'inconscience.

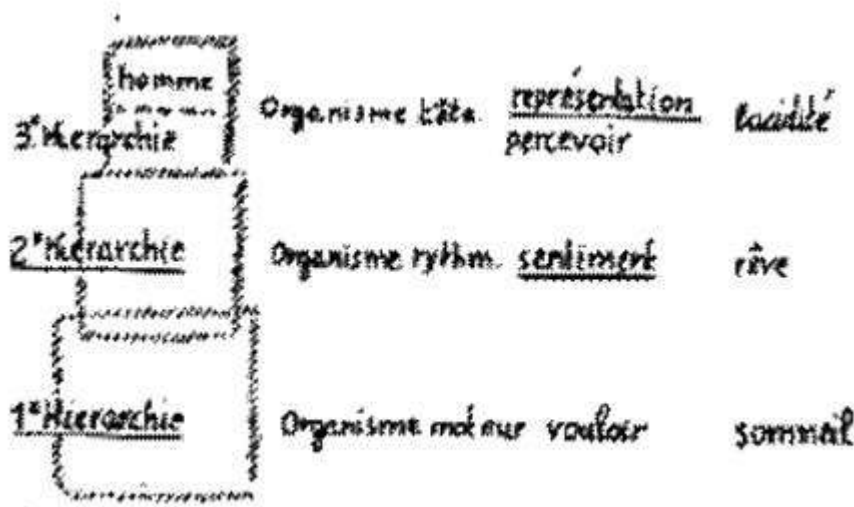
Vous voyez : C'est quand, dans la conscience de jour, dans la conscience de veille, nous nous représentons quelque chose, que nous sommes vraiment nous-mêmes, que nous nous appartenons en tant qu'homme. Là où notre conscience n'atteint pas – elle n'atteint même pas jusqu'aux causes du souvenir – nous ne nous appartenons plus, nous sommes partie intégrante du monde. C'est exactement comme dans la vie physique : vous aspirez l'air ; cet air que vous avez en vous maintenant, se trouvait dehors peu de temps auparavant, c'était l'air du monde. Maintenant c'est votre air. Peu après, vous le rendez au monde : vous êtes uni au monde. L'air est tantôt dehors, tantôt en vous tantôt dehors, tantôt en vous. Vous ne seriez pas un être humain si vous n'étiez pas lié au monde de façon à n'avoir pas seulement ce qui est à l'intérieur de votre peau, si vous n'aviez pas aussi ce qui vous unit à l'atmosphère tout entière.

De même que vous êtes lié au monde pour ce qui est du physique, vous êtes, pour ce qui est de l'esprit – à l'instant où vous descendez dans la zone la plus proche de l'inconscient, dans cette région d'où remontent les souvenirs – vous êtes lié à ce qu'on nomme la troisième Hiérarchie : Angeloï, Archangeloï, Archaiï. De même que par la respiration vous êtes relié à l'air, par l'organisation de votre tête – l'organisation inférieure, celle qui n'est recouverte que par les lobes cervicaux extérieurs, elle appartient uniquement à la terre vous êtes relié avec la troisième Hiérarchie, avec les Angeloï, les Archangeloï, les Archaiï.

Descendons maintenant vers la région qui est, dans la perspective de l'âme, celle du sentiment, et dans celle du corps celle de l'organisation rythmique, et dont ne montent que les rêves du sentiment ; là, nous ne nous appartenons vraiment plus en tant qu'homme. Nous sommes liés à la seconde Hiérarchie, à des entités spirituelles qui ne s'incarnent dans aucun corps terrestre, mais demeurent dans le monde de l'esprit, et qui envoient inlassablement leurs impulsions, les forces qui émanent d'elles, dans l'organisation rythmique de l'homme. Ces entités – Exousiaï, Dynamis, Kyriotetes – nous les portons dans notre poitrine.

De même qu'en réalité nous ne portons notre Moi que dans les lobes extérieurs de notre cerveau, nous portons aussi les Anges, les Archanges, les Archées immédiatement au-dessous dans notre organisation tête. C'est là le théâtre de leur action efficace sur terre, là que se trouvent les points d'application de leur activité.

Dans notre poitrine, nous portons la seconde Hiérarchie : les Exousiaï etc... C'est dans notre poitrine que se trouvent les points d'application de leur activité. Dans la sphère de notre motricité, dans notre organisme moteur, sont actives les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes.



Dans nos membres circulent les substances alimentaires transformées que nous mangeons ; elles y passent par un processus vivant de combustion. Car quand nous faisons un pas, un phénomène vivant de combustion se produit en nous. Ce qui existe en dehors de nous est aussi en nous. Nous sommes en relation avec. Par notre organisme moteur, notre métabolisme, nous sommes en tant qu'être physique en relation avec ce qu'il y a de plus haut. Nous sommes en relation avec la première Hiérarchie, avec les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, par tout ce qui nous imprègne d'esprit.

Une grande question se pose alors – qui semble banale quand je la formule en mots terrestres, mais il faut bien que je le fasse – la question : De quoi s'occupent ces entités des trois Hiérarchies, lorsqu'elles sont parmi nous ?

La troisième Hiérarchie : Anges, Archanges etc... s'occupe de ce qui a son organisation physique dans la tête, elle s'occupe de notre pensée. Si elle ne le faisait pas, si elle ne s'occupait pas de ce qui se passe dans notre tête, nous n'aurions aucun souvenir durant notre vie sur terre. Les entités de cette Hiérarchie maintiennent en nous les impulsions que nous recevons avec les perceptions ; elles sont à la base de l'activité qui se révèle par notre souvenir, par notre mémoire. Elles nous dirigent au cours de la vie terrestre dans le premier domaine qui est celui de l'inconscient, du subconscient.

Les entités de la deuxième Hiérarchie, Exousiaï etc..., nous les rencontrons quand nous avons franchi la porte de la mort, pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance. C'est là que nous rencontrons les âmes des défunts qui ont vécu avec nous sur la terre, c'est là surtout que nous rencontrons les entités de la deuxième Hiérarchie ; certes, celles aussi de la troisième Hiérarchie – mais la deuxième est plus importante. Dans le temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance, nous travaillons avec elles à tout ce que nous avons ressenti pendant la vie sur terre, ce que nous avons par là introduit dans notre organisation. En union avec les êtres de cette deuxième Hiérarchie, nous travaillons à notre prochaine vie terrestre.

Quand nous sommes ici sur la terre, nous avons le sentiment que les entités spirituelles du monde divin sont au-dessus de nous. De l'autre côté, dans la sphère entre la mort et une nouvelle naissance, nous avons le sentiment inverse. Les Anges, les Archanges, etc... qui nous dirigent à travers l'existence terrestre comme il a été indiqué, vivent en quelque sorte au même niveau que nous après la mort ; et les entités de la deuxième Hiérarchie sont immédiatement au-dessous. Avec elles, nous travaillons à la formation, à la constitution de notre Karma interne, ce karma de la santé et de la maladie dont je vous ai parlé hier ; nous y travaillons avec les entités de la seconde Hiérarchie.

Et si nous portons le regard encore plus profondément sur le temps entre la mort et une nouvelle naissance, si nous regardons en quelque sorte à travers les entités de la deuxième Hiérarchie, nous découvrons au-dessous celles de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins et Trônes. Tant qu'on vit sur terre, on cherche les dieux supérieurs en haut. La divinité suprême qui nous soit tout d'abord accessible, nous la cherchons entre la mort et une nouvelle naissance tout en bas. Et tandis que pendant ce temps, on élabore avec les entités de la deuxième Hiérarchie le karma interne dont le reflet nous apparaît dans les états de santé et de maladie de la prochaine vie terrestre, pendant qu'on est absorbé dans cette tâche, pendant qu'avec soi-même et avec d'autres humains on prépare les corps qui naîtront

dans la prochaine vie terrestre, les entités de la première Hiérarchie s'activent en bas d'une singulière façon.

C'est cela qu'on voit. Elles sont soumises à une nécessité en ce qui concerne une partie de leur activité. Elles doivent reproduire – car elles sont les puissances créatrices de ce qui est terrestre – ce que l'homme a accompli dans sa vie terrestre, mais le reproduire d'une façon bien déterminée. Pensez à ceci : pendant sa vie sur terre, l'homme accomplit certains actes dans sa volonté – qui dépend de la première Hiérarchie. Ces actes sont bons ou mauvais, sages ou déraisonnables. Les entités de la première Hiérarchie : Séraphins, Chérubins, Trônes, doivent en former dans leur propre sphère les contre-images.

Voyez-vous, mes chers amis, nous vivons ensemble. Quoique nous fassions ensemble, que ce soit bon ou mauvais, les entités de la première Hiérarchie doivent en modeler les contre-images. Tout est jugé, mais tout est modelé aussi sous la direction de la première Hiérarchie. Et tandis qu'on travaille à son propre karma interne avec la deuxième Hiérarchie et les âmes des défunts, on voit, entre la mort et une nouvelle naissance, ce qu'ont vécu les Séraphins, les Chérubins et les Trônes à la vue de nos actions terrestres.

Oui, mes chers amis, ici-bas sur terre, le ciel bleu s'arrondit au-dessus de nous avec ses nuages, sa lumière, et la nuit, avec ses étoiles. Entre la mort et une nouvelle naissance, les actions des Séraphins, des Chérubins et des Trônes forment comme une voûte au-dessus de nous. Et nous les contemplons comme ici-bas nous élevons le regard vers les nuages, vers le ciel bleu, vers le firmament constellé. Nous voyons au-dessous de nous un ciel qui est fait de l'activité des Séraphins, des Chérubins, des Trônes. Mais quelle est cette activité ? Entre la mort et une nouvelle naissance, nous voyons l'activité des Séraphins, des Chérubins et des Trônes qui apparaît comme la juste compensation des actes vécus sur terre par nous-mêmes et par d'autres humains.

Les dieux doivent exercer cette activité compensatrice, et nous la contemplons sous la forme d'un ciel qui se trouve maintenant au-dessous de nous. Dans les actes des dieux, nous contemplons les conséquences de nos actions terrestres, nous voyons si elles ont été bonnes ou mauvaises, sages ou déraisonnables. Entre la mort et une nouvelle naissance nous portons le regard en-dessous de nous vers le reflet de nos actions comme ici, durant la vie terrestre, nous regardons le ciel qui s'arrondit au-dessus de nous. Notre karma interne, nous l'intégrons à notre organisme. Nous l'apportons sur terre sous forme de nos facultés, de nos talents, de notre génie, de notre folie. Ce qu'en-bas les dieux forment, ce qu'ils doivent vivre comme la conséquence de notre vie terrestre, cela nous apparaît dans la vie suivante dans les faits de la destinée qui nous atteignent de l'extérieur. Nous pouvons dire : Ce qu'en fait nous vivons en dormant nous porte dans la vie terrestre vers notre destin. Mais en cela vit ce que les dieux de la première Hiérarchie ont dû vivre comme étant les conséquences de nos actes, entre la mort et une nouvelle naissance.

On a toujours besoin de formuler ces choses en images. Nous sommes quelque part dans le monde physique. Le ciel est couvert, nous le voyons. La pluie se met aussitôt à ruisseler. Ce qui planait encore au-dessus de nous, nous le voyons immédiatement après sur les champs mouillés, sur les arbres ruisselants. Si avec le regard de l'initié on remonte à partir de la vie humaine jusqu'au temps que l'on a vécu avant de descendre sur la terre, au temps vécu entre la mort précédente et la naissance, on y discerne tout d'abord la formation des actions divines, la conséquence des actes que nous avons accomplis dans la précédente vie terrestre ; on voit tout cela ruisseler en esprit et devenir notre destinée.

Si je rencontre un être qui a pour moi de l'importance dans la vie, qui est un élément déterminant de ma destinée : Ce qui se passe du fait de cette rencontre avec l'autre, les dieux l'ont vécu auparavant comme la conséquence de ce que cet être et moi avons fait ensemble dans une vie terrestre précédente. Si pendant cette existence terrestre je suis envoyé dans une région qui a pour moi de l'importance, si j'exerce une profession qui est importante pour moi, tous ces éléments extérieurs de la destinée sont le reflet de ce que des dieux ont vécu, des dieux de la première Hiérarchie, comme la conséquence de ma vie terrestre antérieure dans le temps où je me trouvais entre la mort et une nouvelle naissance.

Oui, voyez-vous, lorsqu'on pense en abstractions, on dit : Il y a eu des vies antérieures, les actions qui y furent commises ont des suites ; les causes sont situées dans le passé, nous avons maintenant les effets. On ne peut pas se représenter grand-chose là-dessous ; on n'a guère plus que des mots lorsqu'on dit cela. Mais derrière cette loi du karma que l'on décrit, il y a des actions divines, des expériences vécues par les dieux. Et derrière elles, tout le reste.

Lorsque nous autres humains abordons notre destinée par les seuls sentiments, nous élevons le regard – suivant notre confession religieuse – vers des dieux ou vers une providence, et nous sentons que le cours de notre vie terrestre en dépend. Mais les dieux, ceux-là précisément en qui nous reconnaissons les entités de la première Hiérarchie : les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, ont en quelque sorte une religion inversée. Ils ressentent leur nécessité chez les humains sur terre, les humains dont ils sont certes les Créateurs. Les déviations où s'engagent ces hommes, les progrès qu'ils font, doivent être compensés par les dieux. Et le destin que les dieux nous préparent pour la prochaine existence, ils l'ont d'abord vécu avant nous.

Il faut découvrir à nouveau des choses grâce à l'anthroposophie. Elles étaient révélées aux humains par la clairvoyance instinctive d'autrefois dans une conscience encore peu développée. L'ancienne sagesse avait en elle de ces connaissances. Puis il n'en subsista plus qu'un sentiment obscur. Et dans bien des manifestations de la vie spirituelle de l'humanité, on rencontre encore ce sentiment obscur. Rappelez-vous la strophe d'Angelus Silesius, dont je parle dans mes écrits, cette strophe qui pour une foi bornée peut paraître une insolence :

***« Je sais que sans moi  
Dieu ne peut pas vivre un instant,  
Périrais-je qu'il devrait  
par nécessité rendre l'esprit. »***

Angelus Silesius s'est converti au catholicisme et c'est en catholique qu'il a écrit ces lignes. Il savait encore que les dieux dépendent du monde, comme le monde dépend des dieux, que cette dépendance est réciproque, et que les dieux doivent régler leur existence sur celle des hommes. Mais la vie divine est créatrice, elle se manifeste dans le destin des humains. C'est par un sentiment obscur, sans savoir au juste ce qu'il en est, qu'Angelus Silesius a dit :

***« Je sais que sans moi  
Dieu ne peut pas vivre un instant,  
Périrais-je qu'il devrait  
par nécessité rendre l'esprit. »***

Le monde et la divinité dépendent l'un de l'autre et agissent l'un sur l'autre. Aujourd'hui, nous avons vu ce jeu d'influences réciproques par l'exemple de la destinée humaine. Il me fallait insérer cette étude dans les considérations sur le karma.

**DÉTERMINATION KARMIQUE  
DE DESTINÉES PARTICULIÈRES**

---

---

## SEPTIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 8 mars 1924*

Après avoir, la dernière fois, décrit plutôt comment se forment les forces karmiques, je voudrais aujourd'hui poser en quelque sorte la base d'une compréhension du karma en vous parlant de quelques destins individuels et de ce qu'on pourrait appeler leur détermination, leur prédestination karmique. Ces destins, bien entendu, ne peuvent servir que d'exemples ; mais on peut ainsi, en prenant pour point de départ des exemples concrets, ouvrir des perspectives sur la façon dont le karma agit sur les humains en général. Naturellement, il agit d'autant de façons qu'il y a d'hommes sur la terre. La constitution du karma est tout à fait individuelle.

Lorsqu'on entre dans le détail, on ne peut par conséquent que donner des exemples.

Je voudrais donc vous exposer aujourd'hui certains cas que j'ai étudiés et dont l'évolution karmique s'est éclairée pour moi. L'entreprise est certes risquée, bien qu'il s'agisse de relations karmiques qui ne nous touchent pas de près ; d'ordinaire, lorsqu'on parle de karma, on en reste aux généralités : ceci ou cela a eu telle ou telle cause, ou bien tel coup du sort est à ramener à quelque chose qui fait qu'on l'a mérité. etc... Mais les choses ne sont pas si simples. Et on tend justement à les banaliser beaucoup trop, précisément quand il est question de karma.

Nous allons donc nous engager aujourd'hui dans l'entreprise, que j'aimerais dire risquée, qui consiste à étudier des exemples déterminés, encore que lointains, de karma, pour autant que la chose soit possible d'après les recherches qu'il m'incombait de faire. Encore une fois, il ne s'agit là que d'exemples.

Je voudrais tout d'abord vous parler d'un célèbre philosophe, spécialiste de questions d'esthétique, que j'ai souvent nommé dans mes conférences : Friedrich Theodor Vischer. Je voudrais dégager certaines particularités de sa vie qui peuvent servir de base à l'étude de son karma.

F. T. Vischer a grandi et s'est formé à l'époque où florissait en Allemagne la philosophie dite idéaliste : l'hégélianisme. Il fit ses études au moment où toutes les têtes étaient farcies des conceptions de Hegel, et il les adopta. Il était réceptif à l'égard de ce commerce élevé avec les idées ; pour lui, il était évident que la pensée est, comme l'affirme Hegel, l'essence divine du monde, et que par conséquent, c'est dans cette essence, dans cette substance que nous vivons quand nous pensons. Hegel était en effet absolument convaincu que toute l'évolution de la terre dépend de la vie dans la pensée, le reste venant s'y rattacher. Les plans de l'univers se constituent du fait que les penseurs pensent. cet univers. Certes, il y a beaucoup de vrai. Mais chez Hegel tout cela est très abstrait.

Vischer s'est pourtant familiarisé avec cette philosophie de Hegel. En même temps, sa personnalité, née au sein d'un peuple, portait très distinctement l'empreinte particulière de ce peuple souabe : l'opiniâtreté, la manie d'avoir toujours raison et aussi le sens de l'indépendance : il avait aussi la langue bien pendue des Souabes. Et tout en étant doté de ce caractère souabe, il avait des qualités personnelles non moins marquées. Pour ce qui est de son apparence : de beaux yeux bleus, une grande barbe un peu hirsute d'un brun roux, et qu'il portait avec un certain enthousiasme esthétique.

Si je parle de son « enthousiasme esthétique », c'est parce que dans ses œuvres, il revient assez souvent sur l'incorrection des hommes qui ne se laissent pas pousser la barbe. Il les traite de « visages imberbes de singe ». Il manquait donc de réserve et tout cela allait de pair avec la langue bien pendue des Souabes. De taille moyenne, il n'était pas gros, mais plutôt frêle ; mais il allait par les rues en avançant toujours les bras écartés comme s'il voulait jouer des coudes pour se frayer la voie. Ce qui était d'ailleurs son comportement en tant qu'individualité spirituelle aussi. Et voilà pour l'extérieur.

Très jaloux de son indépendance personnelle, il ne se gênait pas pour dire ce qui lui plaisait. C'est ainsi qu'un jour, le hasard voulut qu'après avoir été calomnié par des amis – c'est en effet très souvent par des amis qu'on est calomnié –, auprès du gouvernement de Stuttgart, il en reçut une sévère réprimande le jour même où son fils Robert venait au monde, ce Robert qui s'est fait plus tard un nom par son activité d'esthéticien – il annonça alors la nouvelle dans l'auditorium en disant : Messieurs, je suis aujourd'hui mal fiché, et j'ai aussi un petit Vischer !

Il avait cette particularité de parler des choses sans ambages. Il existe de lui un délicieux article intitulé : « Des pieds qui se tiennent mal dans les trains ». Il avait observé avec un grand déplaisir que parfois, les voyageurs assis sur une banquette dans un compartiment posent leurs pieds sur la banquette d'en face, et il ne pouvait pas souffrir cela. Il existe donc de lui un charmant article sur les pieds qui se tiennent mal dans les trains. Je préfère ne pas parler aujourd'hui de tout ce qu'il a écrit dans son livre sur la mode et le cynisme au sujet du manque de tenue et de retenue dans les bals et autres lieux de rencontre... C'était certes une forte personnalité. Un de mes amis lui rendit un jour visite et frappa à sa porte. J'ignore si la chose est habituelle en Souabe – mais il ne dit pas comme on fait en pareil cas : « Entrez » ! il dit d'une voix de tonnerre : « T'suite » c'est-à-dire qu'il serait prêt dans un instant.

Relativement jeune encore, il entreprit une lourde tâche, celle d'écrire un ouvrage sur l'esthétique au sens de la philosophie hégélienne. Et les cinq volumes qu'il y a consacrés constituent vraiment une œuvre singulière. Elle est rigoureusement divisée en paragraphes à la manière de Hegel ; on y trouve les définitions usuelles. Si je vous lisais un passage, vous vous mettriez à bâiller, car ce n'est pas écrit dans un style hégélien populaire, et on y trouve des définitions de ce genre : Le beau est la manifestation de l'idée sous la forme sensible ; dans le sublime, l'idée prédomine sur la forme sensible ; dans le comique, c'est la forme sensible qui prédomine, etc... Voilà qui est encore assez intéressant, mais les choses vont encore plus loin. Car outre ces définitions, il y a des « déclarations » imprimées en petits caractères.

La plupart des gens ne lisent dans cette « Esthétique » de Vischer que ce qui est imprimé en petits caractères, et laissent le reste de côté. Et ces passages en petits caractères contiennent effectivement ce qui a été produit de plus intelligent sur les différents domaines esthétiques. Il n'y a là ni pédanterie, ni hégélianisme, mais le véritable Vischer-le-Souabe avec toute sa conscience et son esprit, et aussi avec sa sensibilité délicate pour tout ce qui est beau, grand et noble. Ce qui se passe dans la nature est en même temps décrit d'une plume incomparable, dans un style libre qui est vraiment exemplaire. Il a, au cours de nombreuses années, achevé cet ouvrage avec une véritable persévérance d'airain.

Lorsqu'il parut – c'était l'époque où l'hégélianisme était encore en faveur – il fut très apprécié, mais il trouva aussi beaucoup d'adversaires. Beaucoup plus tard cependant apparut un grand adversaire, qui l'anéantit par ses critiques, sans y laisser « un seul cheveu », qui l'a critiqué certes avec beaucoup d'esprit et de façon exemplaire : cet adversaire, c'était Friedrich Theodor Vischer lui-même dans ses dernières années. Et je dirai que cette autocritique a elle aussi quelque chose de charmant.

Dans ses « Kritische Gänge » ou plus tard dans la belle collection « Altes und Neues », Friedrich Theodor Vischer a publié beaucoup de choses sur l'esthétique, ou en qualité de philosophe ou d'homme de lettres. Lorsqu'il était encore étudiant, il a écrit des œuvres lyriques et aussi ironiques. Avec la grande admiration que j'ai toujours eue pour lui, je n'ai jamais pu considérer ces productions que comme du pur pompérisme, pas même comme un travail d'étudiant ! Et tout cela réapparut lorsqu'ayant atteint 70 ans et plus, il écrivit un recueil de poèmes signés du pseudonyme « Scharthenmayer » – une production pompier !

C'est en bourgeois pompier qu'il s'est comporté vis-à-vis du « Faust » de Goethe. Dans la première partie de l'œuvre, il acceptait encore certaines choses. Mais il était en tout cas d'avis que la deuxième partie était l'ouvrage, fait de pièces rapportées, d'un vieillard, car la deuxième partie du « Faust », elle aurait dû être tout autrement ! Et non seulement il a écrit son « Faust », troisième partie de la tragédie, dans laquelle il ironise sur la seconde partie du « Faust » de Goethe, mais il a aussi effectivement rédigé un plan indiquant comment aurait dû être le « Faust » de Goethe. C'est à peu près aussi terre-à-terre que ce que le grand savant Du Bois Reymond a dit dans son discours : « Goethe sans fin » : le « Faust » est en fait manqué ; il serait bon si Faust, au lieu de se livrer à toutes ces fantaisies telles que les conjurations d'esprits, et en particulier de l'Esprit de la terre, avait tout honnêtement inventé la machine à électriser et la pompe à air, et fait de Marguerite une honnête femme. Tout ce que Friedrich Theodor Vischer a produit au sujet du « Faust » de Goethe est de la même veine.

Voyez-vous, ce qu'il y a de significatif dans cet homme, ce sont ces traits particuliers, qui déterminent à peu près sa vie. On pourrait certes aussi rapporter des faits isolés, mais je ne veux pas le faire. J'ai voulu évoquer devant vous sa personnalité, et c'est sur cette base que j'entreprendrai une étude karmique. Aujourd'hui, je n'ai voulu vous en apporter que les éléments.

Une deuxième personnalité dont je voudrais étudier le karma je vous le disais, c'est une entreprise risquée que de donner de tels exemples particuliers, mais il faut qu'ils soient donnés, et je voudrais pour cela réunir quelques éléments de base – une deuxième personnalité, c'est Franz Schubert, le compositeur de lieder, le compositeur, disons simplement.

Je vais également dégager les traits dont j'aurai besoin pour la description du karma. En fait, Franz Schubert fut pauvre à peu près toute sa vie. Quelque temps après sa mort, il y avait à Vienne vraiment beaucoup non seulement de « bonnes relations », mais « d'amis » de Franz Schubert. Une foule de gens voulaient lui avoir prêté de l'argent, parlaient de lui en l'appelant le « Schubert-Franzl », etc... Oui, mais de son vivant, il n'en avait pas été ainsi !

Il avait cependant un véritable ami, un Baron de Spaun, qui était une personnalité extraordinairement noble. Dès sa prime jeunesse, et de la façon la plus délicate, il prit soin de Schubert. Ils étaient condisciples, à cette époque il prenait déjà soin de lui, et la chose continua. Et ce qui me paraît particulièrement important dans la perspective du karma – nous verrons cela en l'étudiant – Spaun exerçait une profession qui lui était en fait complètement étrangère. C'était un homme fin et cultivé, qui aimait tous les arts, qui fut étroitement lié d'amitié non seulement avec Schubert, mais aussi avec Moritz von Schwind, un homme sensible à tout ce qui touche à l'art et qui en recevait une forte impression.

Il se passe bien des choses en Autriche, – Grillparzer était fonctionnaire aux Finances – et Spaun aussi, justement bien qu'il n'eût aucune disposition pour cela, fut sa vie durant employé à des postes de finances. Il avait donc à administrer de l'argent, ou plutôt des chiffres, et même, quand il eut atteint un certain âge, il devint directeur de la Loterie en Autriche. Tout cela lui déplaisait souverainement. Représentez-vous un peu ce que doit faire un directeur de Loterie dans la réalité ! Pensez-y : un directeur de Loterie administre des passions, des espoirs, des espérances anéanties, les déceptions de

gens innombrables. Un directeur de Loterie administre dans un style grandiose les rêves humains ! Pensez seulement à tout ce qui est engagé lorsqu'un directeur de Loterie, un directeur en chef de Loterie, décide des mesures de son administration. Bien sûr, quand on entre dans le bureau et quand on en sort, on ne remarque guère la chose ; mais la réalité est là. Et celui qui voit le monde dans sa réalité doit absolument prendre cela en compte.

Donc, cet homme qui n'avait absolument rien à faire avec cette superstition qu'il administrait, avec ces déceptions, ces nostalgies, ces espoirs, était l'ami intime de Schubert, et veillait de très près à son bien-être matériel et spirituel. En vérité, on peut être parfois, extérieurement, très étonné de voir tout ce que le monde peut produire. Il existe une biographie de Schubert qui décrit son aspect extérieur comme s'il avait été à peu près celui d'un nègre. Il n'était absolument pas question de cela ! Il avait un visage très sympathique. Mais il était pauvre. Le dîner, qu'il prenait la plupart du temps en compagnie du baron de Spaun, était en général discrètement payé par ce dernier. Et Schubert n'avait pas l'argent exigé par la location d'un piano nécessaire à son travail de musicien. Extérieurement – c'est ainsi également que le décrit fidèlement le baron de Spaun – il était en réalité réservé, presque flegmatique. Mais il y avait dans sa nature un élément volcanique qui pouvait se manifester de singulière façon.

Ce qui est déjà intéressant, c'est qu'il écrivait ses plus beaux motifs le matin en général, dès son lever. Tout juste sorti du sommeil, il s'asseyait et écrivait ses plus beaux motifs. Le baron de Spaun en fut lui-même souvent témoin. Car comme il en était précisément dans la Vienne cultivée : les deux messieurs, Schubert et Spaun, savouraient volontiers le soir un bon verre, et la soirée se prolongeait fort tard. Schubert habitait loin, ne pouvait rentrer chez lui, et passait la nuit chez Spaun, dans un lit très simple. C'est ainsi que le baron de Spaun fut réellement témoin du lever de Schubert, qui s'asseyait simplement, tout juste éveillé, et notait ses plus beaux motifs musicaux.

Les traits relativement calmes de son visage ne laissent pas transparaître à quel point, en réalité, les profondeurs de cette âme de Schubert étaient volcaniques. Mais elle l'était, et c'est précisément cette nature particulière de la personnalité que je dois vous décrire pour poser la base d'une étude du karma. Voyez-vous, il arriva une fois ceci : Schubert alla à l'opéra, où il entendit « l'Iphigénie » de Gluck, qui l'enthousiasma au plus haut point. Son enthousiasme s'exprima pendant et après la représentation vis-à-vis de son ami avec force et une grande chaleur, mais en termes pourtant mesurés. Il manifesta une émotion délicate en quelque sorte, non en explosant – et je choisis ici précisément les traits dont nous aurons besoin. A l'instant où il apprit à connaître « l'Iphigénie » de Gluck, il la tint pour le plus merveilleux des chefs-d'œuvre musicaux.

Et ce qui le ravit particulièrement, ce fut le chant de la cantatrice Milder. Quand au chanteur, Vogl, il dit qu'il voulait faire sa connaissance pour se jeter à ses pieds, tant il était enchanté de son jeu. Puis la représentation prit fin. Schubert et Spaun se rendirent à ce qu'on appelait le « Bürgerstübl » à Vienne. Il y avait, je crois, une troisième personne avec eux, mais elle ne m'est pas présente maintenant. Ils étaient assis tranquillement, mais parlaient par moments avec enthousiasme de ce qu'ils avaient entendu. A la table voisine se trouvait également, entre autres personnes, un professeur connu de la compagnie, un universitaire. Qui tout d'abord rougit à entendre ces propos enthousiastes, et rougit de plus en plus. Puis il commença à grogner. Après avoir grogné un temps sans que ses voisins en fussent troublés, il entra dans une terrible colère et lança vers leur table : Et d'ailleurs, cette Iphigénie tout entière est une horreur, ce n'est pas de la vraie musique ; la Milder n'est absolument pas une cantatrice, elle ne fait ni passages ni trilles, elle ne sait pas chanter. Et le Vogl, il marche comme s'il avait des pattes d'éléphant !

Schubert était hors de lui, et on pouvait craindre à tout moment qu'ils en viennent vilainement aux mains. Habituellement très calme, Schubert explosa littéralement, et les autres eurent effectivement toutes les peines du monde à le calmer.

Voyez-vous, l'important dans cette existence, c'est qu'il s'agisse d'un homme dont l'ami était un fonctionnaire des finances, et même directeur de la Loterie, et qu'il ait été conduit vers lui par le karma. Ce qui est important dans le contexte karmique, c'est que Schubert ait été si pauvre, comme le montrent les faits ; ce qui est important, c'est qu'il n'ait rien pu faire à cause de cette pauvreté. De ce fait, il avait très peu de relations, aucune occasion de rencontrer un pareil voisin de table, et de manifester sa nature volcanique.

Lorsqu'on se représente vraiment ce qui s'est passé, et que l'on connaît les caractéristiques du groupe ethnique dont Schubert est issu, on peut naturellement se poser la question suivante, ces éléments négatifs ne signifient certes rien, mais sont parfois éclairants : Si les conditions avaient été autres – bien entendu elles ne pouvaient pas l'être, mais je pense que pour y voir clair on peut se poser la question – si Schubert n'avait pas eu l'occasion de donner libre cours à son talent de musicien, s'il n'avait pas eu pour ami Spaun si profondément dévoué, ne serait-il pas devenu une belle brute d'un rang social supérieur ? On peut bien se le demander : Ce qui s'est manifesté avec cette violence de volcan ce soir-là au café, n'était-ce pas en germe en lui ? Et la vie humaine n'est pas compréhensible lorsqu'on ne peut pas répondre à la question : Comment se produit donc la métamorphose qui fait qu'on ne donne pas, dans son karma, libre cours à son agressivité, qu'on devient un musicien délicat, que cette agressivité se métamorphose en une imagination musicale pleine de finesse. ?



La question paraît paradoxale et absurde, mais on étudie la vie dans toute son ampleur, il faut quand absolument la poser, car c'est seulement quand on considère les choses ainsi qu'apparaissent les problèmes que pose le karma dans sa profondeur.

La troisième personnalité que je voudrais considérer, c'est Eugen Dühring, qui fut détesté par beaucoup de gens, mais aussi très aimé par un petit groupe. Je me suis aussi occupé de son karma, et je voudrais tout d'abord en donner les éléments biographiques. Eugen Dühring était extrêmement doué, et dès sa jeunesse, il assimila toute une série de sciences notamment dans le domaine des mathématiques, mais aussi toute une autre série : économie politique, philosophie, mécanique, physique etc... Il obtint son doctorat avec un traité intéressants, dont il a ensuite repris le sujet avec beaucoup de clarté, et surtout dans un style très percutant, dans un livre maintenant épuisé depuis longtemps. Bien que la chose soit presque aussi ardue que la théorie de la relativité – mais finalement, toutes sortes de gens ont pendant un certain temps parlé de la relativité, qui n'y comprenaient rien non plus et l'ont cependant trouvée, et la trouvent encore magnifique – je voudrais malgré la difficulté, parler un peu des idées que contiennent ces premiers ouvrages de Dühring, et d'une façon qui permet peut-être de les comprendre.

Voyez-vous, il s'agit de ceci : ordinairement, les gens se représentent que l'espace est là, illimité, et plein de matière. Cette matière est constituée de particules infimes en nombre infini. Des particules innombrables de matière sont agglomérées dans l'espace universel, cristallisées de quelque façon, etc... Puis il y a le temps, qui est sans fin. Le monde n'a pas eu de commencement, et on ne peut pas dire non plus qu'il aura une fin.

Ces concepts imprécis de l'infini avaient frappé le jeune Dühring, et il en a parlé avec une véritable perspicacité : ces discours sur la conception de l'infini n'ont aucun sens, dit-il, car même s'il faut parler d'un nombre très grand d'atomes ou de molécules, on doit pouvoir déterminer ce nombre. Si vaste qu'on se représente l'espace universel, il faut qu'il soit une grandeur mesurable, comme aussi le temps universel et tout cela, comme je viens de le dire, exposé avec une grande perspicacité.

Tout ceci repose sur une réalité psychologique. Dühring voulait que tout soit pensé clairement, et dans ces concepts d'infini, il n'y a, aujourd'hui encore, aucune pensée claire. Dühring a étendu ses réflexions à d'autres considérations, par exemple à ce que l'on appelle les grandeurs négatives, par exemple quand on a de la fortune, donc de ces grandeurs négatives que l'on affecte du signe moins. On distingue alors entre deux séries de nombres : Zéro puis, dans un sens : Plus un, plus deux etc... et dans l'autre : moins un, moins deux, etc...

Dühring était de l'avis suivant : toute cette histoire de nombres négatifs est en fait un non-sens. Que signifie un « négatif », un « nombre moins » ? Si j'ai cinq et que j'en retire un, j'aurai quatre ; si j'ai cinq et que j'en retire quatre, j'aurai un ; si j'ai cinq et que je retire cinq j'aurai zéro. Les partisans des grandeurs négatives disent : Si j'ai cinq et que j'en retire six, j'ai moins un ; si j'ai cinq et que j'en retire sept, j'aurai moins deux.

C'est une Pensée confuse, dit Dühring, il n'y a aucune pensée claire là-dedans ! Que signifie « moins un » ? Que je dois retirer six de cinq ; mais il m'en manque un. Que signifie « moins deux » ? Qu'il faut retirer sept de cinq ; mais alors il m'en manque deux. Que signifie « moins trois ? » Que je retire huit de cinq ; alors il m'en manque trois. Les nombres négatifs ne sont pas différents des nombres positifs. Ils signifient seulement toujours que quand je soustrais, il me manque toujours un certain nombre. – Et Dühring a étendu ce raisonnement aux concepts mathématiques les plus variés.

Je sais moi-même qu'étant jeune homme, ceci fit sur moi une impression énorme, parce que chez Dühring, la clarté de l'intelligence était répandue sur ces réflexions.

En matière d'économie politique, il procédait avec la même acuité du raisonnement, et aussi en histoire de la philosophie. Il fut nommé professeur à l'Université de Berlin ; il y fit des cours dans la salle la mieux fréquentée et sur les sujets les plus divers : économie politique, philosophie, mathématiques.

Il arriva alors ceci : un prix fut proposé par l'Académie des Sciences de Göttingen pour le meilleur livre sur l'histoire de la mécanique. – Dans ce genre de concours il est d'usage que les ouvrages des candidats soient envoyés anonymement, et simplement munis sur l'enveloppe d'une devise. Le nom de l'auteur reste caché, la devise seule est visible, et les juges ne connaissent pas le nom de l'auteur.

L'Académie des Sciences de Göttingen attribua le prix à l'histoire de la mécanique de Dühring, et envoya même à l'auteur une appréciation extrêmement élogieuse. Il se trouva non seulement considéré par ses auditeurs comme un excellent professeur, mais il fut très apprécié par toute une compagnie de savants éminents.

A côté de tous les talents qui vous sont déjà apparus par tout ce que je viens de vous raconter, le même Dühring était doté d'une langue acérée. Il y avait en lui quelque chose du criticastre méchant vis-à-vis de toutes choses dans le monde. Sous ce rapport, il s'imposait de moins en moins de retenue, et lorsqu'il eut reçu le prix d'une compagnie aussi savante que l'Académie des Sciences de Göttingen, cette disposition naturelle se trouva stimulée. Il commença à combiner vraiment deux choses : un sens extrêmement fort de la justice qu'on ne peut pas lui contester, et d'autre part – on se sent poussé à parler dans le langage des gens que l'on décrit – un sens critique extrêmement fort se développa en lui. Il se laissait terriblement aller à l'invective.

C'est juste à cette époque qu'il eut le malheur de devenir aveugle. Il a encore enseigné à Berlin étant aveugle, complètement aveugle. Mais cela ne l'empêchait pas d'assumer entièrement sa tâche. Il continua d'écrire et bien qu'il fut aveugle, il ne cessait pas de s'occuper de ses affaires – jusqu'à un certain point bien entendu. C'est alors qu'il eut connaissance d'un destin véritablement tragique dans l'histoire de la science du XIX<sup>ème</sup> siècle, celui de Julius Robert Mayer, qui a le premier trouvé l'équivalent mécanique de la Calorie, et qui fut, on peut vraiment le dire, enfermé sans motif dans une maison de fous, mis dans une camisole de force et traité d'une façon abominable par sa famille, ses collègues et ses « amis ». Dühring écrivit alors un livre « J. R. Mayer, le Galilée du XIX<sup>ème</sup> siècle ». Le destin de Robert Mayer fut effectivement analogue à celui de Galilée.

Dühring écrit d'une part avec une très grande compétence, avec un sens vraiment profond de la justice, mais aussi en s'élevant comme à coups de trique contre les torts ainsi causés. Il ne pouvait pas tenir sa langue. Par exemple, lorsqu'il entendit dire et qu'il lut qu'on avait inauguré à Heilbronn le monument à Julius Robert Mayer que beaucoup d'entre vous connaissent : « Ce pantin qui se dresse là sur la place du marché à Heilbronn, c'est comme un ultime affront à ce Galilée du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le grand homme est assis les jambes croisées. Si on voulait vraiment le représenter dans le sentiment qu'il aurait vraisemblablement éprouvé s'il avait pu voir l'orateur et tous les bons amis qui lui avaient élevé ce monument, il faudrait le montrer non pas les jambes croisées, mais les mains jointes au-dessus de la tête ! »

Comme il avait subi bien des avanies de la part des journaux, il devint violemment antisémite. Et là encore avec logique. Il a par exemple écrit une brochure : « Die Überschätzung Lessings und Anwaltschaft für die Juden » (Lessing surestimé et son attitude d'avocat des juifs) dans laquelle Lessing est injurié de façon effroyable. Et c'est de là qu'est issue sa méthode particulière d'étudier les œuvres littéraires.

Si vous voulez vous donner la peine, mes chers amis, de lire des ouvrages sur la littérature allemande que vous ne pouvez pas lire habituellement, qui sont très différents des habituels essais sur la littérature allemande, lisez les deux volumes de Dühring : « Die Grössen der modernen Literatur » (Les grands hommes de la littérature moderne). Là, cette pensée mathématique rigoureuse, cette acuité de l'intelligence que possédait Dühring est appliquée aux belles-lettres. Et pour montrer qu'il pense autrement que les autres, il a même besoin de débaptiser les grands hommes de la vie spirituelle allemande. Dans un chapitre, il parle par exemple de Kothe et de Schillerer, ce qui signifie dans son langage : Goethe et Schiller. Et il maintient ces noms de Kothe et de Schillerer tout au long de son ouvrage. Il invente parfois des mots grotesques. Il traite par exemple « d'intellectuaille » les gens de la classe intellectuelle. « L'intellectuaille », comme on dirait la « canaille », voilà le genre de mots qu'il forme toujours. Mais ce qu'il dit est parfois extrêmement intéressant.

Voyez-vous, il m'est un jour arrivé ceci par exemple. Je m'occupais de certains écrits de Nietzsche non encore imprimés, et pris en main l'ouvrage maintenant imprimé depuis longtemps sur « l'éternel retour ». Les manuscrits de Nietzsche ne sont pas très faciles à lire ; j'en arrivai à un de ces passages et je me dis : Cet éternel retour de Nietzsche a une étrange origine. Sortons maintenant des Archives Nietzsche, où se trouvent ses manuscrits – à l'époque j'étais en bons rapports avec Madame Elisabeth Förster Nietzsche – et avec ce manuscrit, allons à la Bibliothèque consulter la philosophie du réel de Dühring, nous y trouverons l'éternel retour de Nietzsche ! – car Nietzsche a formé beaucoup d'idées à partir de l'idée opposée. Je pris donc la philosophie du réel qui se trouvait dans la bibliothèque de Nietzsche, l'ouvris, et à la page concernée se trouvait un passage – que je connaissais déjà, c'est pourquoi je l'ai trouvé – un passage disant qu'il est impossible de déduire d'une véritable connaissance des faits matériels du monde un retour éternel des choses, des constellations déjà apparues !

Dühring avait tenté de démontrer l'impossibilité du « retour éternel ». A l'endroit où se trouve sa démonstration, Nietzsche avait écrit en marge, comme il le faisait souvent, un mot qui montre qu'il avait conçu l'idée opposée : « âne ».

Et l'on peut effectivement trouver, chez Dühring précisément, bien des choses qui sont passées dans les idées de Nietzsche, sous une forme géniale certes. Je n'entends pas par là critiquer Nietzsche – seulement il en est bien ainsi.

Ce qui est frappant chez Dühring du point de vue du karma, c'est qu'en réalité, il ne peut penser qu'en mathématicien. Il pense ainsi en philosophie, en économie politique, il pense en mathématiques même de façon mathématique, avec rigueur et clarté, mais en mathématicien. Il n'est pas matérialiste, il est un penseur mécaniste, il pense le monde selon le schéma du mécanisme. Et il eut le courage de poursuivre honnêtement cette manière de penser jusque dans ses conséquences. Car en fait c'est vrai : Celui qui pense ainsi ne peut parler de Goethe et de Schiller autrement qu'il l'a fait, si on prend le fait en soi en laissant de côté le caractère injurieux des mots.

Telle est donc la tournure particulière de sa pensée. Aveugle prématurément, il fut aussi traité personnellement avec pas mal d'injustice. On l'éloigna de l'Université de Berlin. Bien sûr, il y avait des raisons à cela. Par exemple, dans la deuxième édition de son « Histoire critique des principes généraux de la mécanique », il n'observe plus aucune retenue. La première édition traitait encore les grands hommes de la mécanique avec précaution, si bien que quelqu'un dit : il a écrit cela comme il pensait devoir l'écrire pour se voir accorder un prix par une compagnie de savants. Mais quand la deuxième

édition parut, il n'observa plus aucune retenue ; le livre était déjà couronné : alors il en a rajouté. Quelqu'un a dit, Dühring l'a souvent répété lui-même : l'Académie de Göttingen aurait couronné les griffes sans connaître le lion ! Et le lion est apparu quand la deuxième édition fut publiée.

Il y avait dedans des choses étranges. Par exemple à propos de Julius Robert Mayer justement, de son destin de Galilée du XIX<sup>e</sup> siècle, qui l'avait tellement indigné, il traita de « châssis d'Université » – châssis en bois d'Université – le physicien Hermann Helmholtz, qu'il estimait avoir plagié J. R. Mayer. Il a plus tard donné plus d'ampleur à cette manière de faire et publia un journal dans lequel les choses prenaient un tour très personnel. Il reprend par exemple le passage sur Helmholtz en l'enrichissant. Il ne parle pas seulement du « châssis d'Université » ; comme l'autopsie avait décelé qu'il y avait de l'eau dans la tête du physicien, il dit : Du vivant de l'homme, on s'apercevait déjà qu'il avait la tête creuse, il n'était pas besoin de le constater après sa mort. Délicat, Dühring ne l'était certes pas. On ne peut pas dire qu'il jurait comme une lavandière, car sa manière de jurer n'avait rien de terre-à-terre, et ce n'était pas non plus génial. C'était quelque chose de tout à fait singulier.

La cécité, sa disposition à penser en mécaniste, les persécutions qu'il subit – car il fut persécuté, chassé de l'Université, et non sans injustice, comme d'une façon générale il dut subir dans sa vie d'innombrables injustices – tout cela sont des faits liés au karma qui deviennent vraiment intéressants quand on les considère dans cette perspective. Je vous ai décrit ces trois personnalités : Friedrich Theodor Vischer, le compositeur de lieder, Schubert et Eugène Dühring, et je ferai demain l'étude du karma en vue de laquelle je voulais vous fournir aujourd'hui les matériaux ; c'est-à-dire que je vous montrerai comment ceux-ci s'enchaînent du point de vue karmique.

---

## HUITIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 9 mars 1924*

Je disais hier que, bien que l'étude des relations karmiques particulières soit une entreprise risquée, je désirerais pourtant en étudier quelques-unes à titre d'exemples ; je vais donc le faire à propos des personnalités dont je vous ai exposé hier certains éléments biographiques caractéristiques. Nous pourrions plus tard considérer du point de vue du karma des personnalités moins représentatives mais j'aimerais tout d'abord choisir celles dont je vous ai parlé parce qu'elles permettent de voir comment se poursuit l'évolution de l'humanité dans son ensemble à travers le cheminement karmique des individus passant par des phases d'existence répétées.

Dans la civilisation moderne, on parle de l'histoire comme si elle était un courant ininterrompu d'événements, nous présentons les choses en rapportant au XIX<sup>e</sup> siècle ce qui se passe au XX<sup>e</sup>, et au XVIII<sup>e</sup> ce qui se passe au XIX<sup>e</sup> etc... Or, ce sont les humains eux-mêmes par lesquels les choses passent d'une époque de l'histoire à une autre ; ce sont donc les hommes qui vivent présentement qui ont apporté dans ce présent, provenant d'époques historiques passées, ce qui vit aujourd'hui : c'est cela qui fait la réalité, qui donne la vie, qui crée dans l'histoire une cohésion interne, véritable, réelle.

Cause et effets à eux seuls ne suffisent pas à produire un véritable enchaînement. Un enchaînement réel au sein de l'évolution humaine est dû seulement à la présence aujourd'hui d'âmes humaines ayant vécu sur terre en des temps très lointains, à travers des vies toujours renouvelées. Cet enchaînement réel, on ne peut en saisir précisément la signification qu'en étudiant ces personnalités qu'il est possible d'observer du fait même qu'elles sont représentatives.

Je vous ai parlé hier tout d'abord de celui qu'on appelle Vischer-le-Souabe, le spécialiste de l'esthétique, et l'ai approximativement caractérisé. Je vous disais que je ne veux prendre pour exemples que les êtres à propos desquels je dispose de résultats réels de recherches, effectuées par la clairvoyance, par les moyens spirituels dont il a déjà été parlé et dont on peut s'informer dans la littérature anthroposophique. C'est pourquoi il n'est pas possible de parler de ces choses autrement que sous forme de récits. Car dans ce domaine, seul peut être communiqué ce qui résulte de la vision directe. Au moment où l'on rattache une vie terrestre à une autre antérieure, toute compréhension par l'intelligence s'efface. Il n'y a plus qu'une possibilité : celle de la vision. Un reste de compréhension intellectuelle peut subsister lorsqu'il s'agit de faire le rapprochement entre une vie terrestre donnée et ce qui a été vécu entre la mort et la naissance, donc avec l'élément spirituel et psychique avant la descente sur la terre ; là, jusqu'à un certain point, la relation est compréhensible.

Mais celle qui rattache une vie terrestre à une autre ne peut être proposée que par un récit, car ce qui est déterminant dans ce cas, c'est la vision. Quiconque est en situation d'observer une personnalité comme celle de Vischer-le-Souabe, et de saisir la réalité éternelle qui vit en elle, c'est-à-dire ce qui va de vie terrestre en vie terrestre, celui-là peut, s'il discerne correctement les courants dans une vie terrestre, voir surgir cette personnalité dans une existence antérieure. Certes, en ce qui concerne la recherche, on remonte tout d'abord à ce qui a été vécu avant la vie sur terre. Cependant, dans ce que je présenterai de ces trois personnalités, je désire laisser au second plan le retour à ce vécu d'avant la terre et attirer l'attention sur la vie terrestre précédente qui apparaît derrière l'actuelle.

Il faut absolument, lorsqu'on veut faire de telles investigations, être sans aucune idée préconçue. Avoir telle ou telle opinion sur la vie terrestre actuelle d'un homme ou sur la vie précédente, s'imaginer pouvoir raisonner ainsi : cette personne, étant ce qu'elle est, elle doit avoir été ceci ou cela dans une vie antérieure. Former de tels jugements, c'est faire effectivement fausse route, disons du moins qu'on fait facilement fausse route. Se former un jugement en déduisant rationnellement d'une incarnation à l'autre, serait agir comme si vous vous trouviez pour la première fois dans une maison : vous regardez par la fenêtre du nord, vous voyez des arbres dehors, et vous déduisez de ces arbres vus par la fenêtre nord ce que doivent être ceux qui sont devant la fenêtre sud. Mais pour le voir, il faut aller à la fenêtre sud, regarder les arbres qui se trouvent devant, en l'absence de toute idée préconçue. Il faut vraiment éliminer tout raisonnement intellectuel lorsqu'il s'agit de comprendre les Imaginations qui sont simplement là, celles qui correspondent aux vies terrestres passées de telles personnalités.

Dans le cas de Vischer-le-Souabe, on est ramené à une incarnation déterminante – entre celle-ci et l'actuelle, d'autres plus indifférentes et peut-être aussi plus courtes peuvent se situer, mais peu importe – une incarnation au cours de laquelle son actuelle vie terrestre – actuelle au sens large du terme, car il est mort à la fin des années 80 du siècle dernier – donc sa dernière vie terrestre, fut préparée selon le karma. Cette incarnation se situe au VIII<sup>e</sup> siècle. On le voit alors appartenant à ces populations maures, arabes, qui à cette époque, venant d'Afrique, ont gagné la Sicile, et sont entrées en lutte avec celles qui descendaient du nord vers la Sicile.

L'essentiel, pour cette individualité dont je parle, c'est que dans cette incarnation passée, déterminante, elle avait reçu une formation exclusivement arabe et telle qu'avec tous ses détails elle englobait ce qui, dans l'arabisme, est artistique, aimerais-je dire, mais peut-être aussi non-artistique, et

aussi, en même temps, toute l'énergie avec laquelle la race arabe a envahi l'Europe ; ce qui comportait notamment des liens humains avec un nombre assez grand d'autres êtres appartenant à cette même population arabe.

Cette individualité qui vécut au XIX<sup>e</sup> siècle sous le nom de Friedrich Theodor Vischer, a recherché au VIII<sup>e</sup> siècle à se lier étroitement avec beaucoup d'êtres appartenant à ce même peuple arabe, à cette même civilisation arabe ; Ces êtres qui à ce moment sont entrés avec force en rapport avec l'Europe, ont fait des tentatives constantes pour se fixer en Sicile et ont dû livrer de rudes combats – c'est à dire qu'en fait, ce sont plutôt les Européens qui durent leur livrer de rudes combats. Cette individualité participa dans une grande mesure à ces conflits. Et l'on peut dire qu'elle était une personnalité géniale, au sens où l'on comprenait à l'époque ce que c'est que le génie.

Premier point : cette individualité vit au VIII<sup>e</sup> siècle. Mais ensuite, lorsqu'elle franchit le seuil de la mort et passe par la vie entre la mort et une nouvelle naissance, elle appartient à la communauté intime que forment notamment les âmes que l'on a côtoyées sur terre. Ce sont celles que je vous disais à l'instant que l'individualité à considérer a noué des liens étroits avec elles. Mais précisément, parmi les hommes – il est malaisé de trouver dans la langue qui est naturellement faite pour formuler les conditions terrestres des expressions qui permettent de caractériser le suprasensible – parmi les hommes à qui notre individualité était liée après qu'elle et eux eussent franchi le seuil de la mort, une association spirituelle, un lien spirituel se forma qui subsista à travers tous les siècles suivants jusqu'au XIX<sup>e</sup>me.

Vous aurez appris, par la conférence sur le karma que j'ai faite il y a huit jours, que ce qui se passe sur terre est vécu à l'avance par les entités des plus hautes Hiérarchies : les Chérubins, les Séraphins et les Trônes, et que celui qui passe par la vie entre la mort et une nouvelle naissance abaisse son regard sur un ciel spirituel et psychique – de l'esprit, de l'âme – comme nous élevons le nôtre vers le ciel. A ce moment, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes, je vous le disais, vivent ce qui deviendra notre destin, ce que nous réaliserons conformément à notre destin quand nous descendrons à nouveau.

Dans ce contexte du monde spirituel, toute cette compagnie – qui bien entendu était une communauté d'esprit, et à laquelle appartenait l'individualité dont nous parlons – cette communauté perçut qu'elle devait veiller à travers les siècles sur un progrès de l'humanité sans être influencée par le christianisme. Ce que je dis là vous paraîtra comme une chose tout à fait étrange ; car on se représente que le gouvernement du monde est aussi simple qu'on le souhaiterait et qu'on l'organiserait. Mais le gouvernement du monde n'est pas ainsi ; si d'un côté le Mystère du Golgotha introduit dans toute l'évolution de la terre l'impulsion la plus intime, de l'autre il existe une nécessité ; c'est de ne pas aussitôt laisser se perdre ce qui existait avant le Mystère du Golgotha, de le laisser suivre son cours donc, de laisser encore se poursuivre à travers les siècles ce que j'appellerai l'élément non pas antichristique, mais « achristique », ce qui ne tient aucun compte du christianisme.

Et cette tâche qui consistait à porter ce courant en Europe, à prolonger en quelque sorte l'époque pré-chrétienne jusque dans les siècles chrétiens, cette tâche incombait à un certain nombre de gens qui naquirent aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles dans l'arabisme, parce que cet arabisme n'était pas directement chrétien, mais qu'il n'avait pas non plus pris autant de retard que les anciennes religions païennes, et avait tout de même, au cours des siècles, progressé dans une certaine direction. Ainsi s'incarnèrent dans l'arabisme des âmes qui ensuite, à l'abri des conditions terrestres, devaient faire progresser dans le monde spirituel ce que l'esprit humain peut savoir, peut éprouver et ressentir lorsqu'il est isolé du christianisme. Elles ne devaient en quelque sorte rencontrer le christianisme que plus tard, à des époques ultérieures de l'évolution terrestre. Et il est vraiment profondément significatif, grandiose, bouleversant, de voir comment une communauté relativement grande continue de vivre dans le monde spirituel, à l'écart du christianisme qui se développe, jusqu'à ce qu'au XIX<sup>e</sup> siècle précisément ces âmes redescendent pour la plupart vers l'incarnation terrestre. C'étaient naturellement des individualités très différentes, douées des aptitudes les plus variées.

Parmi les âmes qui faisaient partie de cette communauté, F. Th. Vischer fut un des premiers à redescendre au XIX<sup>e</sup> siècle. Et la possibilité d'apprendre beaucoup sur le christianisme avait été pour lui extrêmement réduite. Par contre, alors qu'il était encore dans l'existence pré-terrestre, la possibilité lui avait été donnée de recevoir des impulsions de guides spirituels de l'humanité plus ou moins proches du christianisme, mais qui avaient développé une conception du monde, des impulsions de vie qui n'étaient pas imprégnées intérieurement de l'esprit christique proprement dit.

C'est naturellement une entreprise contradictoire que de parler de ces choses comme on parle des réalités terrestres, mais je vous l'ai dit, j'ai voulu prendre ce risque. Pour une âme comme celle que nous avons en vue, d'avoir passé au VIII<sup>e</sup> siècle par cette incarnation, ce fut une préparation particulièrement favorable à une liaison étroite dans le monde spirituel avec l'âme de Spinoza ou d'autres analogues, et notamment avec un grand nombre de représentants d'une civilisation non-chrétienne, morts à cette époque, et qui avaient passé dans le monde spirituel – des kabbalistes en particulier.

Ainsi préparée, cette âme – les autres ne survinrent qu'un peu plus tard – pénétra au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'existence terrestre. Les autres, du fait précisément qu'elles arrivèrent un peu plus tard, furent dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle les représentants de la mentalité scientifique. Car en fait, et c'est là, mes chers amis, le secret de l'étrange cheminement de la pensée scientifique dans la seconde moitié

du XIX<sup>e</sup> siècle : la presque totalité des esprits qui à ce moment portèrent le courant scientifique, courant de pensée et de sensibilité plus spontané, avaient été dans leur vie précédente, déterminante, des Arabes, les compagnons de cette individualité qui prit sur terre le nom de Fr. Th. Vischer. Seulement, celui-ci – comme par une naissance spirituelle et psychique prématurée – était apparu plus tôt.

Ceci est en effet profondément fondé du fait de son lien karmique avec les âmes auxquelles Hegel était lié lui aussi, avant de descendre vers une existence terrestre, donc avec lesquelles Fr. Th. Vischer avait eu commerce durant la vie en esprit. Ceci exerça sur lui une influence du fait de son orientation individuelle particulière, notamment dans la perspective de ce que fut sur terre l'hégélianisme. Par son adhésion à cet hégélianisme, il fut préservé de glisser vers une conception du monde plus ou moins matérialiste et mécaniste. S'il était né un peu plus tard, comme ses autres compagnons spirituels, il aurait pris avec son esthétique une orientation tout à fait courante et matérialiste. Il en fut préservé par ces expériences faites dans la vie pré-terrestre et par sa descente prématurée. Mais il ne put en rester là et c'est pourquoi il a écrit cette critique meurtrière de sa propre esthétique, qui ne correspondait pas tout à fait à son karma, un changement d'orientation de celui-ci étant intervenu. Ce qui aurait entièrement correspondu à son karma, c'eût été de naître en même temps et avec la même orientation de pensée que les hommes d'esprit radicalement et uniquement scientifiques de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui avaient été ses compagnons dans la vie précédente et appartenaient au courant de l'arabisme.

Il se passe alors quelque chose de singulier : par suite d'une inflexion du karma qui sera rectifiée dans des incarnations ultérieures, Fr. Th. Vischer devient tout d'abord disciple de Hegel, c'est à dire qu'il est dévié – certes la chose est déterminée par la vie pré-terrestre, mais non par le karma terrestre – il est dévié de la ligne droite de son karma. Mais parvenu à un certain âge, il n'y tient plus. Il faut qu'il rejoigne la ligne de son karma. Il renie alors les cinq volumes de son esthétique, et est énormément tenté de construire une esthétique conforme à ce que veulent les scientifiques. Dans sa première conception, il a procédé de haut en bas, il est parti des principes et a passé ensuite au domaine sensible. Il la critique maintenant de fond en comble. Il veut construire son esthétique de bas en haut, en partant des faits pour arriver progressivement aux principes. Nous percevons ici un conflit intense, qui le fait travailler à la destruction de sa propre conception de l'esthétique, de la première ! Nous voyons son karma s'infléchir, puis il est rejeté vers l'orientation réelle de celui-ci, c'est-à-dire qu'il est conduit vers ceux dont il avait été le compagnon dans une vie terrestre précédente.

Il est vraiment profondément bouleversant de voir comment en fait Fr. Th. Vischer ne vient pas à bout de cette seconde construction de son esthétique, et comme quelque chose de chaotique s'introduit dans toute sa vie spirituelle. Je vous ai parlé de cet élément terre-à-terre, de son singulier comportement de philistin vis-à-vis du « Faust » de Goethe. Tout cela provient de ce qu'il ne se sent pas sûr de lui, et qu'il veut retourner vers ses anciens compagnons. Il faut seulement tenir compte du fait que l'inconscient agit avec force dans le karma, cet inconscient, qui naturellement est un « conscient » à un stade supérieur de la clairvoyance. Il faut être au clair sur ce point :

Combien certains Philistins scientifiques n'ont-ils pas détesté le « Faust » de Goethe ! Rappelez-vous la déclaration de Du Bois-Reymond que je vous ai citée hier : Goethe aurait été plus avisé de faire de Faust un chercheur, au lieu de lui faire conjurer des esprits, l'Esprit de la terre par exemple, puis de lui faire rencontrer Méphisto et séduire des jeunes filles sans les épouser. Tout cela, ce sont pour Du Bois-Reymond, en réalité, des balivernes. Goethe aurait mieux fait de camper un héros qui invente la machine électrique ou pneumatique – Il eût alors occupé une solide position sociale, il aurait pu devenir aussi bourgmestre de Magdebourg. Et surtout il eût été nécessaire de remplacer la tragédie de Marguerite, si choquante, et la scène du Cachot, par une vraie noce bourgeoise. Certes, la chose est justifiée d'un certain point de vue, bien entendu ; mais ce n'est certainement pas cela que Goethe avait dans l'esprit.

N'est-ce pas, Fr. Th. Vischer n'était plus parfaitement sûr lorsqu'il eut, comme je le disais, passé par cet infléchissement du karma. Mais il était constamment attiré vers le passé, et pour son inconscient, et bien qu'il ait été un esprit libre, c'était toujours un ravissement que d'entendre les Philistins déblatérer contre le « Faust ». Il en devenait spirituel, on assiste comme à une bataille de boules de neige. Et c'est en observant ainsi chez un homme les choses qui sont accessibles à la vision que l'on parvient aux Imaginations qui conduisent derrière les coulisses de l'existence sensible ; ce sont celles-là que l'on voit se dégager.

Voici par exemple une belle image : D'un côté les Philistins de premier ordre, comme par exemple Du Bois-Reymond ; Goethe aurait dû mettre sur scène un Faust bourgmestre de Magdebourg, inventeur de la machine à électriser et de la machine pneumatique ; il lui aurait fait épouser Marguerite – n'est-ce pas, voilà les Philistins de premier ordre. Cela se passe dans le subconscient, parce qu'il y a un rapport karmique.

Tous ces gens-là étaient des Maures, liés avec Fr. Th. Vischer au courant de l'arabisme. La chose l'attirait, il se sentait en affinité, et pourtant ce n'était pas tout à fait cela. Entre temps, il avait été en contact avec d'autres courants, qui avaient justement infléchi son karma. Et alors, quand les Philistins de premier ordre lui jetaient la balle, il la leur renvoyait en disant : Il en faudrait un qui écrive une thèse sur le rapport entre les engelures de Madame Christiane von Goethe et les figures symboliques,

allégoriques et mythologiques du Second Faust par exemple. Voilà, n'est-ce pas, le génie philistin, mais de second ordre.

Apprécier ces choses à leur valeur, voilà ce qui vous détourne de la simple activité intellectuelle et permet d'approcher de la vision. Je voulais tout d'abord vous donner là une indication – je reviendrai encore à ces choses – montrant comment on peut comprendre une vie terrestre d'après celles qui l'ont précédée.

Le personnage que l'on voyait aller et venir à Stuttgart avait effectivement pour moi une importance considérable, bouleversante. Je vous l'ai dépeint hier : les yeux bleus merveilleux, la grande barbe brunroux, les bras dans cette attitude à peu près. Voyez-vous, la vision dont je vous ai parlé maintenant, elle était là, mais la stature physique de Vischer tel qu'on pouvait le voir à Stuttgart, n'était pas en accord avec, car pour le regard de l'occultiste, il n'avait pas vraiment l'allure d'un Arabe réincarné. Et constamment je laissais la chose de côté, car en réalité, on peut être simplement, je ne dirai pas sceptique vis-à-vis de ses visions, car elles sont là ; mais on peut se méfier. On veut qu'elles soient confirmées de la façon la plus nette. Je les ai donc constamment abandonnées, jusqu'à ce que l'énigme se résolve de la façon suivante :

Cet homme – dans l'incarnation passée il s'agissait aussi d'un homme – cet homme a regardé comme un idéal les êtres qui venaient vers lui du nord, notamment de Sicile. Or à l'époque, la possibilité existait de s'éprendre par les yeux d'un être qui vous plaisait particulièrement, cette possibilité était très grande. C'est ainsi que dans l'incarnation suivante, son personnage prit l'aspect de ceux qu'il combattait. C'est cela qui, comme je viens de le dire, a mis en lumière, du fait de sa stature, la solution de l'énigme.

Nous avons évoqué devant notre âme, hier, une deuxième personnalité : Franz Schubert, en compagnie de son ami et mécène, le Baron de Spaun, en mentionnant sa nature élémentaire, qui d'une part, dans des cas aussi rares que celui que je vous ai présenté, pouvait exploser, pouvait en faire un bagarreur : d'autre part, il était extraordinairement délicat et tel un somnambule, écrivait le matin, dès son lever, ses plus belles mélodies. Il est extrêmement difficile de se faire une image de cette personnalité. Mais ce qui précisément, dans ce cas, en donne une image, c'est son amitié avec Spaun. Car avec Franz Schubert on a tout à fait, lorsqu'on veut le trouver par la vision rétrospective dans le champ occulte – si je puis employer cette expression – on a le sentiment, pour parler avec les mots de tous les jours, que Schubert vous glisse toujours entre les doigts quand on veut remonter à son incarnation précédente. On n'en revient pas facilement, parce qu'il vous glisse toujours entre les doigts.

C'est un peu le destin inverse, aimerais-je dire, qui fut celui des œuvres de Schubert après la mort de celui-ci. A sa mort, en effet, très peu d'œuvres de lui étaient connues, très peu étaient familières aux gens. Puis, les années passant, il fut de mieux en mieux connu, et bien tardivement déjà, dans les années soixante-dix, quatre-vingt du XIX<sup>e</sup> siècle, chaque année de nouvelles œuvres étaient amenées au jour. Chose intéressante, Schubert se révéla tout à coup, longtemps après sa mort, le plus fécond des compositeurs. Constamment, de nouvelles œuvres de lui paraissaient. Et l'on revenait constamment à Schubert. Mais lorsqu'on remonte en esprit de sa vie au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la vie terrestre précédente, ses traces se perdent. On ne le trouve pas facilement.

Par contre, il est toujours possible et relativement facile de suivre les traces du Baron de Spaun. C'est une ligne qui conduit aussi vers les VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> siècles, mais en Espagne. Plus précisément, le baron de Spaun était un prince castillan qui passait pour extraordinairement sage, et s'occupait d'astrologie – l'astronomie dans l'esprit de cette époque – qui a même rectifié et établi des tables astronomiques, et qui, à un moment déterminé de sa vie, dut fuir sa patrie, et trouva refuge auprès des ennemis les plus endurcis de la population castillane de l'époque, auprès des Maures.

Il est alors contraint de séjourner là après sa fuite, et noue un lien étroit avec une personnalité maure, avec l'individualité du futur Franz Schubert. Et à coup sur le prince castillan aurait péri si à ce moment cette personnalité maure fine et spirituelle ne l'avait pas pris en charge et ne l'avait pas aidé, si bien qu'il put poursuivre sa vie terrestre pendant encore un temps, à la profonde satisfaction des deux.

Ce que je vous raconte là est aussi éloigné que possible de toute élucubration intellectuelle. Je vous ai même indiqué le détour qu'il faut faire pour y parvenir. Mais c'est ce détour qui conduit effectivement à percevoir qu'en Franz Schubert vivait une personnalité mauresque réincarnée, une personnalité appartenant à la sphère des Maures et qui, à cette époque, était passablement dépourvue de la faculté d'élaborer intérieurement de la musique, mais par contre, tendait du plus profond d'elle-même à cultiver au sein de la culture arabe l'élément artistique délicat et le talent subtil je ne dirais pas de pensée, mais de spéculation qui lui venait d'Asie puis, après avoir passé par l'Afrique, avait enfin gagné l'Espagne.

C'est au cours de cette incarnation que se développa avant tout dans cette personnalité la douceur d'âme qui n'excluait pas l'énergie, et dont naissait comme par enchantement l'imagination artistique teintée de somnambulisme que l'on rencontre chez Franz Schubert. D'autre part, cette personnalité dut prendre part aux rudes combats qui opposèrent les Maures à la population autochtone, les Castillans, les Aragonais, etc... C'est là l'origine de la fibre d'émotion contenue qui, dirons-nous, n'est apparue que sous un voile et seulement à des occasions particulières chez Schubert.

Et il me semble, tout comme on ne comprend la dernière vie terrestre de Friedrich Theodor Vischer que si on peut la percevoir sur l'arrière-plan de son arabisme, on ne peut comprendre la nature tout à fait singulière de la musique de Schubert, et notamment de l'arrière-plan sur lequel reposent nombre de ses lieder, que si l'on dispose de la vision – je ne l'ai pas construite, elle est dans les faits – si l'on dispose de cette vue : un élément spirituel venu d'Asie et sur lequel a brillé un temps le soleil du désert s'est ensuite clarifié en Europe, puis a traversé le monde spirituel entre la mort et une nouvelle naissance, et a réapparu chez le pauvre maître d'école dans cette humanité pure qui ne devait rien aux artifices de la condition sociale.

La troisième personnalité dont j'ai parlé hier comme je vous le disais, je ne veux tout d'abord qu'esquisser les choses, nous pourrons y revenir encore –, la troisième personnalité dont je vous ai parlé, Eugen Dühring, m'a véritablement intéressé parce qu'étant jeune homme, je me suis énormément occupé de ses œuvres. J'étais ravi de lire ses ouvrages de physique et de mathématiques, en particulier les « Neue Grundmittel und Erfindungen zur Analysis, Algebra, Funktionsrechnung und zugehörigen Geometrie » (Nouveaux éléments et inventions pour l'analyse, l'algèbre, le calcul des fonctions et la géométrie afférente) et de sa manière de traiter la loi des correspondances entre les températures d'ébullition.

Mais son livre, « Sache, Leben und Feinde » (Affaire, vie, ennemis), qui est une sorte d'autobiographie, me fit entrer en fureur. C'est une œuvre qui respire l'autocomplaisance, encore que réellement géniale ; sans parler d'autres qui rappellent les pamphlets les plus odieux, comme par exemple « Die Ueberschätzung Lessings und dessen Anwaltschaft für die Juden » (Lessing surestimé et son plaidoyer pour les Juifs). D'autre part j'avais de l'admiration pour sa « Kritische Geschichte der allgemeinen Prinzipien der Mechanik », aussi longtemps tout au moins qu'on n'y trouvait pas le lion mais seulement ses griffes. L'ouvrage faisait une impression quelque peu pénible ; c'est une histoire de la mécanique, mais on y trouve un peu trop de ragots, il y est un peu trop question de Madame Helmholtz, car il s'agissait moins d'Hermann Helmholtz, contre lequel Dühring vitupère si bien, que des bavardages du cercle de Madame Helmholtz. Ce sont des choses qui arrivent.

On bavarde dans les cercles des plus différents, y compris dans les cercles anthroposophiques. Bien que depuis Noël une orientation nouvelle doive être prise, bien des choses dont on bavarde dans les petites réunions anthroposophiques sont vraiment tout à fait superflues, et peuvent éventuellement créer bien des désagréments aux bavards et aux bavardes, on peut s'en rendre compte. Mais comme je le disais, en étudiant les œuvres de Dühring, j'ai passé, à l'égard d'un être humain, par toutes les nuances du respect, de l'estime, de la critique et de l'irritation. Que l'on veuille en pareil cas étudier les arrière-plans au moins de l'incarnation précédente pour voir comment cela s'est formé, vous le trouverez compréhensible.

Mais là non plus, la chose n'a pas été facile, et pour commencer – et je ne voudrais pas omettre d'en parler – je vis surgir des images trompeuses. Lorsqu'on entreprend précisément de pareilles recherches, on reçoit toutes sortes d'impressions, et parfois de terribles. Je me trouvai une fois moi-même assis à une table de café à Budapest, et je vis réunis là, réincarnés, Joseph II, Frédéric le Grand, la marquise de Pompadour, Sénèque, le duc de Reichstadt, Marie-Antoinette, auxquels vint se joindre en outre Wenzel Kaunitz dans la soirée. Ils étaient assis à une table – je veux dire que les gens qui étaient là se prenaient pour ces personnalités. Voilà à quoi on aboutit quand les gens se livrent à des élucubrations ou commencent à utiliser quelque voyance mal fondée. Je le disais, on se trouve alors en présence d'images trompeuses ; car vraiment, il s'agit de partir du point le plus significatif dans la vie d'un être humain, de partir d'une vie terrestre déterminée pour être guidé correctement dans la rétrospective. Et en ce qui concerne Dühring, il me fut longtemps impossible de trouver un point significatif quelconque.

Voici ce que j'ai fait. Je me représentais ce qui, en lui, m'était de beaucoup le plus sympathique : c'est-à-dire sa conception du monde mécaniste et matérialiste, mais qui cependant, par ailleurs et en un certain sens, témoignait au moins d'une intellectualité spirituelle. Je me livrai à des réflexions concernant un monde spatial fini, un monde temporel, et reconstruisit donc toute la conception du monde de Dühring. Ce sont des choses que l'on peut faire facilement. Lorsqu'ainsi muni on s'engage dans la quête rétrospective d'incarnations antérieures, il en apparaît d'innombrables, et l'on est à nouveau aveuglé. Vraiment on ne trouve rien ; d'innombrables incarnations apparaissent qui ne sont évidemment et ne peuvent pas être en pareille quantité ; ce sont simplement les reflets de l'incarnation actuelle.

Car de même, si vous avez ici dans la salle un miroir et là-bas un second, vous vous voyez reflété jusqu'à l'infini. J'eus alors l'idée de me faire avec intensité la représentation suivante : lorsqu'on la pense tout à fait clairement, quel aspect prend cette conception du monde de Dühring ? Je laisse maintenant de côté toutes ses critiques pleines d'animosité, ses vitupérations ou tout ce qu'il a écrit de banal, je néglige complètement tout cela et j'en prends le contenu grandiose, qui en tant que conception du monde m'est bien assez antipathique, mais que la manière dont Dühring le présentait me rendait sympathique – je me représente tout cela de façon vivante. Puis j'entreprends de former clairement ce que devient la réalité chez Dühring. Or, à partir d'une certaine année, il regarde tout en aveugle. Et un aveugle ne voit rien du monde, et il se le représente donc autrement qu'en voyant.



Et effectivement, les matérialistes ordinaires, les matérialistes du commun, dirai-je, les mécanistes du commun, sont différents de Dühring. Comparé à eux, Dühring est génial. Car tous ces gens qui ont construit une conception du monde, le gros Vogt, Büchner, Moleschott, Spiller, Wiessner et les autres – n'est-ce pas, douze douzaines effectivement, douze douzaines – tout cela est encore autre chose que le chemin suivi par Dühring pour construire sa conception du monde. On voit aussi qu'il était déjà là prédisposé, orienté vers une forme particulière de cette conception quand il voyait encore, et qu'en réalité elle n'a pris la forme qui lui convenait que lorsqu'il fut aveugle, et que l'espace autour de lui se fut enténébré. Car c'est à cet espace obscurci que conviennent tous les éléments dont Dühring a construit le monde. Il serait inexact de se représenter : ceci a été fait par un homme qui y voyait.

Songez bien que chez Dühring, c'est une immense vérité – car comme je le disais, d'autres ont construit aussi de pareilles conceptions, il y en a eu 144, douze douzaines – mais chez Dühring les choses sont différentes, chez lui c'est une vérité : les autres, qui voient, construisent leurs conceptions en aveugles ; Dühring est aveugle et construit la sienne en aveugle. C'est là quelque chose d'extrêmement frappant. Et si l'on s'aperçoit, si l'on sait : Il y a là un homme que son évolution intérieure, que son âme avait amené à perdre la vue, qui devient un mécaniste parce qu'il est aveugle.

On le retrouve alors – et ici deux incarnations sont en cause – au milieu d'un courant, dans l'Orient chrétien, vers les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, tantôt se livrant à la destruction des images, devenant iconoclaste, et tantôt restituant les images dans leurs droits. C'est à Constantinople notamment que se développe cette lutte entre une religion à image, et une autre où elles n'ont pas de place. Nous retrouvons là l'individualité qui sera plus tard Dühring dans une incarnation où avec un grand enthousiasme, en véritable lansquenet, il combat pour une culture débarrassée des images. Et je dirais volontiers que, dans le combat qu'il mène physiquement, on reçoit tout ce qui plus tard se manifesterait dans sa manière de s'exprimer.

Une chose m'a énormément intéressé : dans le deuxième volume du livre sur Julius Robert Mayer se trouve un mot étrange, et qui est vraiment révélateur. Lorsqu'il était iconoclaste, Dühring avait une certaine façon de manier son sabre, ce cimenterre étrange qui a pris à l'époque, peu à peu, sa forme définitive. J'ai trouvé là une concordance – ce sont, n'est-ce pas, ces détails imagés qui importent – avec un mot qui figure dans le livre sur Julius-Robert Mayer. Un des chapitres de ce livre est intitulé « Sinuologie », sinuologie dans la vie universitaire allemande, etc... Là où l'on joue des tours, où on entre par un biais : sinuologie !

Il forme ce mot « sinuologie » comme il a formé la belle expression « intellectuaile » par analogie à « canaille » ; il invente les mots les plus variés. Et comme je l'ai dit, on peut voir beaucoup plus dans ces choses apparemment secondaires. Si paradoxal que cela paraisse, on ne discerne pas le rapport entre les différentes vies terrestres si l'on n'a pas le sens des symptômes. La manière dont cette individualité maniait son sabre autrefois, il faut la voir se transposer dans les mots qu'il formait. Celui qui ne sait pas déduire le caractère d'un homme de la manière dont il marche, ou dont il pose le pied en appuyant la semelle, ne pourra pas aisément progresser dans ce que j'expose en ce moment.

Et c'est précisément ce Dühring qui pestait si bien, notamment contre les érudits ! Il disait qu'il lui serait bien agréable de n'avoir plus à se servir des mots qui rappellent la vieille science d'autrefois. Il ne veut pas de la logique, il veut une anti-logique, non une Sophia, mais une anti-Sophia, non une science mais une anti-science. Il voudrait tout transformer en « anti » quelque chose, il le dit expressément. Or, cet homme qui a tant pesté contre toute science était précisément, dans l'incarnation qui a précédé celle où il fut un lansquenet iconoclaste, un authentique Stoïcien grec, appartenant à l'école stoïcienne, Dühring a été précisément ce qu'il a si bien vitupéré : dans la deuxième incarnation avant celle-ci, il a été un vrai philosophe, et un philosophe stoïcien de surcroît, donc l'un de ceux qui se retiraient du monde.

C'est ce qui m'avait tout d'abord éclairé : on rencontre chez les Stoïciens de très nombreuses formes de pensée qui se trouvent chez Dühring. Seulement la chose n'est pas toujours simple. Les étudiants d'un séminaire tout entier pourraient écrire des thèses sur la forme des pensées chez les Stoïciens et chez Dühring.

On remonte donc tout d'abord à l'époque des iconoclastes, aux environs du IX<sup>e</sup> siècle, dans l'est de l'Europe, où Dühring fut iconoclaste, et ensuite, à partir de là, au III<sup>e</sup> siècle, à l'époque grecque du stoïcisme.

Il y a là quelque chose de vraiment bouleversant : le Stoïcien qui ne demande rien à la vie, qui se détourne de tout ce qui n'est pas directement indispensable à la vie, qui se résigne – il renonce à la vue dans la deuxième incarnation qui suit. Et c'est en cela qu'il est vrai. Et c'est lui qui illustre de façon grandiose ce qu'est l'aveuglement de la conception moderne du monde.

Quelle que soit l'attitude adoptée vis-à-vis de la conception du monde de Dühring, ce qui est tragique et bouleversant, c'est qu'il est dans sa personne la vérité de la conception du monde du XIX<sup>e</sup> siècle, et cette vérité, il l'est par sa personne même. Ce Stoïcien qui ne voulait pas porter le regard sur le monde, devient aveugle ; cet iconoclaste qui voulait détruire les images, ne peut supporter aucune image et fait de l'histoire de la littérature et de la poésie ce qu'elle est devenue dans ses deux livres sur les grands écrivains, où non seulement Goethe et Schiller sont mis à l'arrière-plan, mais où tout au plus Bürger joue un certain rôle. C'est là que devient vérité ce qui ailleurs est mensonge. Car les gens prétendent d'ordinaire que le mécanisme, le matérialisme de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, voient

clair ! Cela est faux, ils n'y voient pas clair, ils sont aveugles, et c'est ce que Dühring représente dans sa vérité.

C'est ainsi qu'une personnalité représentative, observée comme il convient dans son cadre, nous révèle en même temps un karma historique, le karma de la civilisation elle-même tel qu'il apparaît dans sa conception du monde durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est de cela que nous continuerons à parler la prochaine fois.

---

## NEUVIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 15 mars 1924*

Au cours de notre étude du karma, des voies que suit la destinée humaine, nous avons vu dans la précédente conférence certains enchaînements qui sont bien propres à jeter la lumière sur la façon dont le destin agit à travers les différentes vies terrestres. Bien que naturellement, la décision à prendre ici fût délicate, j'ai résolu de parler une fois en détails de ces enchaînements, et vais maintenant poursuivre ces considérations. Vous aurez remarqué que lorsqu'on étudie ces rapports karmiques, il devient nécessaire de s'arrêter à certains détails de la vie et de la nature de l'homme auxquels, sinon, on prête peut-être peu attention. Je vous ai ainsi exposé à propos de Dühring comment des particularités d'ordre physique dans une incarnation deviennent une certaine disposition de l'âme dans la suivante. Car vraiment, lorsqu'on aborde les mondes spirituels pour étudier l'être humain, d'une part tout ce qui est esprit perd son caractère abstrait, devient force et impulsion actives. Par contre, ce qui appartient au corps, ce qui s'exprime dans le corps, – on peut au fond parler ainsi – perd sa matérialité, prend une signification spirituelle, prend une certaine place dans l'ensemble de la vie humaine.

Comment, en fait, le destin agit-il ? Il agit de par la totalité de l'être humain. Ce que l'homme recherche dans la vie par une impulsion du karma, ce qui devient alors son destin, est lié au fait que les forces du destin qui passent de vie en vie produisent et déterminent la composition du sang dans sa subtilité, règlent l'activité interne des nerfs, et aussi stimulent la réceptivité instinctive de l'âme pour telle ou telle chose. Et l'on peut discerner facilement la nature interne des liens karmiques si l'on n'éprouve aucun intérêt – nous parlons naturellement toujours de l'œil de l'âme – pour le comportement de la personne en question.

En vérité, pour l'observation du karma, il est exactement aussi important de s'intéresser à un mouvement des mains qu'à un talent spirituel génial. Il est aussi important de pouvoir observer – bien entendu, sous l'aspect spirituel, celui du corps astral et du Moi – comment quelqu'un s'assied, que de voir comment il satisfait à ses obligations morales. Il est tout aussi important de voir si un homme fronce facilement – ou volontiers – le front, que de discerner s'il est pieux ou non. Beaucoup de choses qui, dans la vie ordinaire, nous paraissent insignifiantes, sont extrêmement importantes lorsqu'on commence à observer le cheminement du destin d'une vie terrestre à une autre, et bien des choses qui nous paraissent particulièrement importantes chez l'un ou chez l'autre sont de peu de signification.

Or, dans la vie en général, il n'est pas si aisé de porter son attention sur les particularités corporelles par exemple. Elles sont présentes, et il faut s'être entraîné à les distinguer, sans bien entendu se comporter de façon à blesser son prochain, ce qui est le cas lorsqu'on l'observe dans l'intention de l'étudier. Cela ne devrait jamais se faire ; dans cette perspective, les choses devraient se révéler d'elles-mêmes. Mais lorsqu'on a exercé sa faculté d'attention, dans la vie courante déjà des particularités individuelles apparaissent en chaque homme, des petits détails qui sont éminemment importants pour l'observation du karma. On ne peut se livrer à une observation vraiment pénétrante en ce qui concerne les rapports karmiques que si l'on peut faire état de particularités significatives,

Il y a plusieurs décennies, une personnalité fut pour moi d'un intérêt extrême, tant en ce qui concerne sa vie intérieure, spirituelle, que sa vie extérieure, il s'agit du philosophe Eduard von Hartmann. J'étais porté envers lui précisément d'un très profond intérêt. Mais quand je regarde sa vie dans la perspective d'une étude du karma, je suis obligé d'évoquer intérieurement ce qui est important de la façon suivante. Je dois me dire qu'Eduard von Hartmann, le philosophe de l'inconscient, a en fait exercé dans le domaine de la philosophie une action révolutionnaire. Mais en vérité, cette action explosive dans le domaine spirituel a été enregistrée par les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle – pardonnez-moi cette critique, elle n'est pas bien méchante – avec un grand flegme. Les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, et aussi, naturellement, du début du XX<sup>e</sup>, ne peuvent guère être tirés de leur flegme lorsqu'il s'agit de ce qui anime intérieurement le monde. En fait, on peut à peine trouver, en notre temps si flegmatique vis-à-vis de tout ce qui touche à l'esprit, un enthousiasme vraiment profond.

Dans une autre série de conférences, j'ai dû par exemple décrire une fois un fait historique, à savoir le choc qui s'est produit entre le monde romain et le monde germanique du nord à l'époque des invasions, au moment où, venant des contrées méridionales, gréco-latines, le christianisme s'est répandu en direction du nord. Il faut se représenter distinctement ces ancêtres physiques du monde de l'Europe du Centre et du sud, et l'on a déjà une impression de l'impulsivité intense qui fut celle des hommes de ce temps. En fait, la faculté de vivre intérieurement avec les puissances spirituelles dans la nature était vive parmi les diverses peuplades germaniques que les Romains trouvèrent devant eux dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Ces hommes avaient vis-à-vis du spirituel une tout autre attitude. Pour une grande part, ils étaient encore vraiment portés tout instinctivement vers l'esprit. Et tandis qu'aujourd'hui, nous parlons la plupart du temps avec un flegme qui fait qu'un mot suit l'autre comme si ce qu'on dit était sans importance, ces hommes faisaient aussi passer dans leur langage ce qu'ils vivaient intérieurement. Pour

eux, le vent qui soufflait était tout aussi bien le geste physique d'une manifestation spirituelle de l'âme que le mouvement de bras d'un homme. Dans cette haleine du vent, dans le vacillement de la flamme causé par le vent qui soufflait, on percevait Wotan qui s'exprimait. Et lorsqu'on faisait passer ces expériences dans la langue, lorsqu'on leur donnait le vêtement de la langue, celle-ci se colorait de ce qui avait été vécu. Pour l'exprimer dans le langage moderne, nous dirions : Wotan vibre dans le vent – on s'exprimait à peu près ainsi dans l'ancien langage, le « vibrer » imprégnait aussi la langue – participez à ce vécu qui vibre et ondoie jusque dans les mots.

Quand l'être humain, élevant son regard, perçoit le tonnerre qui gronde dans les nuages, et contemple derrière ce mouvement, derrière le mouvement naturel du tonnerre, une entité spirituelle et qu'il exprime ainsi le tout : Donar gronde dans le tonnerre – alors dans la langue moderne pénètre ce qui a retenti autrefois en sonorités semblables dans le langage. De même que ces hommes ressentaient la présence du spirituel dans les phénomènes naturels et la rendaient dans leur langage, ils exprimaient aussi la divinité secourable qui, lorsqu'ils marchaient au combat, vivait dans leurs membres, dans tous leurs gestes. Ils portaient alors un immense bouclier, et lançaient avec force les mots à l'abri du bouclier, pourrait-on dire. Et ce fait de projeter un esprit – soit bon, soit démoniaque, – dans la langue, un esprit qui après une explosion puissante s'assourdissait pour s'intensifier à nouveau, ils l'exprimaient aussi en montant à l'assaut par les mots : « Ziu zwingt Zwist » (prononcer : « Tsiou tsvingt tsvist »). Tout cela proféré derrière le bouclier, dans toute la fureur, toute l'ivresse du combat, quel assaut ! Imaginez-vous ces mots prononcés par des milliers de gorges à la fois derrière le bouclier. Dans les premiers siècles où le sud rencontra l'Europe du Centre, ce qui faisait extérieurement effet dans le combat n'était pas vraiment efficace – c'était ce puissant grondement qui montait vers les légions romaines. Au début, il provoqua chez ces peuples venus du sud une peur panique ; leurs genoux tremblaient à entendre ce « Ziu zwingt Zwist » mugit par mille gosiers derrière les boucliers.

Il faut bien le dire : Ces mêmes humains sont là de nouveau – mais comme ils sont devenus flegmatiques ! Plus d'un parmi eux qui hurlait autrefois si bien, est devenu flegmatique au plus haut point, a été gagné par l'attitude intérieure du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles. Si pourtant ces gaillards qui étaient intérieurement poussés à hurler autrefois réapparaissent maintenant, ils coifferaient leur nouvelle incarnation d'un bonnet de nuit et diraient : Ce flegme que l'on ne peut pas réveiller aujourd'hui, n'est à sa place que sous un bonnet de nuit, au lit, et non pas sur un théâtre de l'activité humaine !

Je ne parle ainsi que pour indiquer combien peu on était enclin à ressentir ce qu'il y avait d'explosif dans le contenu de la « Philosophie de l'inconscient » d'Eduard von Hartmann. Pour commencer, il expose tout d'abord combien tout ce qui est conscient en l'homme, la pensée consciente, a une importance minime vis-à-vis de tout ce qui ondoie et vibre inconsciemment en l'être humain, et aussi dans la nature, de tout ce qui ne peut être élevé à la conscience et n'y pénètre jamais. Eduard von Hartmann a ignoré l'imagination clairvoyante et l'intuition, il ne savait pas que l'inconscient peut pénétrer dans le champ de la connaissance humaine. Il a donc montré que ce qui est en fait l'essentiel reste dans le domaine de l'inconscient. Mais c'est précisément dans cette perspective qu'il voyait le monde dans lequel nous vivons comme le plus mauvais qui soit.

Il a cultivé le pessimisme plus encore que Schopenhauer, il estimait que le sommet de la civilisation, ce serait la destruction de toute l'évolution terrestre, qu'il fallait détruire aussi rapidement que possible. Il disait seulement qu'il ne voulait pas insister pour qu'on le fasse dès demain, parce qu'alors le temps manquerait pour mettre en œuvre tout ce qui est nécessaire à une destruction définitive de la terre, pour que plus rien ne subsiste de la civilisation humaine qui est sans valeur. Et il rêvait – on trouve cela dans la « Philosophie de l'inconscient » – que les humains en viendront à inventer une grosse machine qu'ils pourront enfoncer assez loin dans le sol pour qu'en provoquant une puissante explosion, elle disperse et pulvérise la terre entière dans l'espace cosmique.

Certes, bien des gens s'enthousiasmèrent pour cette « Philosophie de l'inconscient ». Mais quand ils en parlent, on ne perçoit pas qu'ils soient vraiment persuadés dans tout leur être de ces idées. Et cela, on peut bien le dire, c'est tout de même quelque chose de grave ! Les gens en parlent comme en passant, et c'est là justement ce qui est épouvantable.

Voilà ce qui a eu lieu – il y a eu un philosophe ainsi fait. Et ce philosophe a observé les choses qui relèvent de la moralité humaine sur terre. Et son ouvrage sur la « Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins » (Phénoménologie de la conscience morale) est même celui qui m'a le plus profondément intéressé. Il a ensuite écrit aussi un livre sur la conscience religieuse, puis une esthétique ; il a beaucoup écrit. Et tout cela était du plus grand intérêt, précisément quand on ne pouvait pas y adhérer.

On peut naturellement éprouver un grand désir de savoir ce qu'il en est de la destinée d'un homme pareil. Peut-être sera-t-on d'abord tenté de s'occuper à fond de sa philosophie. On essaiera de deviner, d'après ses idées de philosophie, ce qui rapporterait à ses vies terrestres antérieures. Mais on ne trouvera rien. Pourtant, cette personnalité précisément m'intéressait au plus haut point.

Et voyez-vous, quand on est en quelque sorte habité par l'occultisme, on est poussé à s'orienter de la bonne manière. Or, il y a un fait : Eduard von Hartmann fut tout d'abord un militaire, un officier. Dans l'annuaire de Kirschner figurait toujours – jusqu'à sa mort – outre son titre de docteur en philosophie,

celui de lieutenant. Eduard von Hartmann fut tout d'abord officier prussien, et, dit-on, un très bon officier.

Voyez-vous, à partir d'un certain jour, ceci m'apparut, dans la perspective des enchaînements karmiques, beaucoup plus important que les particularités de sa philosophie. La philosophie, n'est-ce pas, on est porté à en admettre ceci, et à rejeter cela. Mais ce n'est là rien de significatif, chacun peut le faire s'il a seulement un peu étudié la philosophie. Et il n'en sort rien de particulier. Mais on se demande : Comment se fait-il qu'un homme qui était officier prussien, un bon officier qui pendant son temps de service s'est vraiment peu, très peu occupé de philosophie, et bien davantage du maniement du sabre, comment se fait-il qu'il soit devenu précisément un philosophe représentatif de son temps ? Et comment l'est-il devenu ?

Voyez-vous, mes chers amis, il l'est devenu à la suite d'une maladie qui lui a valu de souffrir des genoux toute sa vie, et d'être obligé de prendre sa retraite. Par moments, il ne pouvait plus marcher, il était obligé de garder les jambes allongées, de marcher peu, de rester assis sur un canapé. Et après s'être assimilé la culture contemporaine, il a écrit l'un après l'autre plusieurs ouvrages de philosophie. La philosophie de Hartmann occupe toute une bibliothèque ; c'est un homme qui a beaucoup écrit.

Mais en ce qui me concerne, tandis que j'étudiais la personnalité, ce qui me parut particulièrement important un jour, c'est son mal de genoux, l'intervention de cette affection du genou. Que cet homme ait été atteint de ce mal à un âge déterminé m'intéressait beaucoup plus que son réalisme transcendantal, ou bien cette déclaration de lui : Il y eut d'abord la religion du Père, puis la religion du Fils, et dans l'avenir viendra la religion de l'Esprit. – Ce sont des affirmations pleines d'esprit, et durant ce XIX<sup>e</sup> siècle si spirituel, on trouvait de ces choses plus ou moins dans la rue. Mais qu'un homme devienne philosophe parce qu'étant lieutenant, il a été atteint d'une affection du genou, c'est là un fait très important. Et si l'on ne peut pas remonter à l'origine de tels faits, aussi longtemps qu'on se laisse aveugler par la chose apparemment la plus frappante on ne découvre pas les enchaînements karmiques.

Quand j'ai pu trouver le rapport entre la personnalité et le mal de genou, la perspective s'ouvrit devant moi de ce qui est survenu dans le destin de cet homme. A ce moment j'ai pu remonter l'enchaînement. Ce n'est pas la tête d'Eduard von Hartmann, mais bien son genou qui a pu m'indiquer le chemin qui conduisait à ses incarnations antérieures. Chez d'autres, le point de départ est le nez etc... En règle générale ce n'est pas ce qu'on considère comme le plus important pour la vie entre la naissance et la mort.

Quel est donc ici l'enchaînement karmique ? – Voyez-vous, l'être humain, tel qu'il apparaît dans la vie terrestre, est en réalité, déjà comme être physique – et j'ai souvent attiré l'attention sur ce point une entité tripartite. Il possède une organisation neuro-sensorielle, concentrée principalement dans la tête, mais qui s'étend à l'être tout entier. Il a une organisation rythmique, que constituent la respiration et la circulation sanguine, et qui à son tour s'étend à l'homme tout entier et s'exprime en toutes choses en lui. Il a aussi une organisation des membres qui est liée à son métabolisme, à la régénération des substances, etc... L'homme est un être tripartite.

On perçoit alors, en ce qui concerne l'existence dans sa totalité, que ce que nous tenons durant la vie sur terre pour la chose la plus importante : la tête, ne garde au cours du cheminement à travers morts et naissances, qu'une importance relativement réduite peu de temps après la mort. La tête, qui dans la personne physique est la chose la plus humaine en l'homme, épuise en effet l'essentiel de sa réalité dans le physique, tandis que le reste de son organisation, qui dans le physique est de moindre valeur, est dans le spirituel l'élément supérieur. Dans la tête, l'homme est au maximum un être physique, et au minimum un être spirituel. Par contre, il est davantage esprit dans les autres parties de son organisation, dans les rythmes et dans les membres. Là où il est spirituel au maximum, c'est dans le motorisme, dans l'activité des membres.

Ce qui se passe, c'est que les dons intellectuels se perdent relativement vite après la mort, l'élément spirituel et psychique qui dans l'inconscient fait partie des organisations inférieures devient particulièrement important entre la mort et une nouvelle naissance. En général, il en va ainsi que, d'une vie terrestre à la suivante, c'est l'organisation extérieure à la tête qui, en fonction de sa forme et de son contenu spirituel, devient exactement la tête de l'incarnation suivante ; mais ce qui, dans la tête, est de nature volontaire, agit particulièrement dans les membres de la prochaine incarnation. Celui dont la pensée est indolente dans une incarnation ne sera certainement pas, dans la prochaine, un coureur rapide : la paresse de la pensée se retrouve dans la lenteur des membres comme, inversement, la lenteur des membres dans l'incarnation présente se manifeste dans la pensée indolente et ralentie de l'incarnation suivante. D'une vie terrestre à l'autre, d'une incarnation à l'autre, il se produit donc une métamorphose, des effets qui s'entrecroisent entre les différentes zones de l'entité humaine.

Ce que je vous expose là n'est pas une théorie ; je le puise dans les faits de la vie. Voyez-vous, lorsqu'un jour je me proposai de m'occuper particulièrement de cette affection des genoux d'Eduard von Hartmann, je fus orienté vers son incarnation précédente au cours de laquelle, à un moment déterminé, il fut frappé d'une sorte d'insolation. Et ce coup de soleil fut tout d'abord l'origine karmique, par la voie de la métamorphose, de son infirmité du genou, et avait donc été une affection frappant la tête. A partir d'un certain moment, il souffrait d'une sorte de paralysie du cerveau.

Dans l'incarnation suivante, ceci réapparut sous la forme d'une paralysie d'un membre. Et voici par quel cheminement le destin l'avait amené à une paralysie du cerveau : Cette individualité était de celles qui, pendant les Croisades, partirent en Orient combattre les Turcs et les Asiatiques, mais qui en même temps apprirent à beaucoup admirer ces derniers. Après s'être assimilé dans l'admiration la grandiose spiritualité orientale qui apparut aux Croisés, cette individualité se trouva en présence d'un homme dont elle sentit instinctivement qu'elle avait été en contact avec lui dans la Précédente incarnation. Ce qui restait à régler entre les deux était d'ordre moral. L'effet ultérieur de l'insolation : le mal de genoux dans l'incarnation suivante, semble n'être tout d'abord que de nature physique ; mais quand il s'agit d'éléments du destin, la source en est toujours une réalité morale ; ici, c'est le fait que, depuis une incarnation encore antérieure, cette individualité était animée de l'impulsion de combattre avec force, avec rage, l'homme qu'elle trouvait devant elle. Elle se mit à poursuivre cet adversaire sous un soleil de feu.

Mais cette violence n'était pas justifiée et se retourna contre elle : le soleil ardent provoqua la paralysie du cerveau. Ce qui devait se passer dans ce combat avait pour origine, mes chers amis, le fait que dans une incarnation encore antérieure, cette individualité était particulièrement intelligente, intelligente au plus haut point. Au regard s'offrait ainsi une incarnation plus ancienne encore, celle où elle avait été dotée d'une intelligence supérieure. L'adversaire que pendant la Croisade elle avait attaqué, avait été, dans l'incarnation antérieure, acculé à une situation difficile qui avait tourné à son désavantage. C'est ainsi que s'était créé l'enchaînement moral dont était née plus tard l'impulsion du combat, etc... Les forces qui l'avaient engendrée avaient leur origine dans l'incarnation précédente et dans un élément moral.

On trouve donc ici trois incarnations successives d'une individualité : dans des temps très anciens, une personnalité extrêmement avisée et intelligente – première incarnation. Puis un Croisé qui, à un moment déterminé, et par l'effet d'une faute commise en vertu de son intelligence, est atteint d'une paralysie du cerveau ; l'intelligence disparaît, mais seulement après avoir connu une admiration sans bornes pour la civilisation orientale. Troisième incarnation : un officier prussien obligé de prendre sa retraite à cause d'une affection du genou, qui ne sait pas ce qu'il doit faire, se rabat sur la philosophie, et écrit alors une remarquable « Philosophie de l'inconscient », tout à fait inspirée par la culture de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Lorsqu'on dispose d'un tel enchaînement, des choses viennent à s'éclairer qui étaient auparavant complètement obscures. Car voyez-vous, quand je lisais Hartmann étant jeune, et ignorant alors cet enchaînement, j'avais toujours ce sentiment : il y a là-dedans des choses intelligentes. Quand je lisais une page : oui, c'est terriblement intelligent, mais pas sur cette page. Je voulais toujours tourner la page pour regarder au verso si les choses intelligentes s'y trouvaient. Mais elles n'étaient pas d'aujourd'hui, elles étaient d'hier ou d'avant hier.

La lumière ne se fit pour moi qu'au moment où je constatais que cette intelligence particulière remontait à deux incarnations, et continuait à être perceptible. Une lumière éclatante tomba alors sur toute cette œuvre, sur ces productions de Hartmann qui emplissent une bibliothèque, lorsqu'on sait ceci : l'intelligence d'une incarnation bien antérieure continue d'être perceptible.

Lorsqu'on faisait personnellement la connaissance de Hartmann, que l'on s'entretenait avec lui, on avait réellement ce sentiment : il y a là-dedans quelqu'un qui ne parle toujours pas ; mais ensuite il y en a un troisième encore derrière, qui est en réalité à la source des inspirations. Car à l'écouter, il y avait parfois de quoi désespérer : c'était un officier qui parlait de philosophie et des vérités les plus hautes sans enthousiasme, avec indifférence, avec une certaine rudesse. Pour discerner ce qu'il était en réalité, il fallait savoir que derrière ces propos se manifestait une intelligence qui datait de deux incarnations en arrière.

Certes, on peut paraître manquer de respect lorsqu'on raconte ces choses – mais elles ne sont pas dites dans cet esprit ; je me suis convaincu qu'il serait très précieux pour tout homme d'être informé de pareils enchaînements le concernant, même s'il devait en venir à se dire : Dans la troisième de mes dernières incarnations, j'ai vraiment été un très vilain monsieur ! – Ce peut être très profitable dans la vie que de pouvoir se dire : J'ai été un très vilain personnage. Car une fois, dans une incarnation quelconque – et même pas « quelconque » – à coup sûr on a été réellement un très vilain personnage ! Dans cet ordre de choses, voyez-vous, comme toujours en société, les personnes présentes, les incarnations présentes font exception.

Je fus aussi énormément intéressé par le cheminement du destin de Friedrich Nietzsche, avec qui la vie m'avait mis en contact. Ce problème Nietzsche, je l'ai étudié sous tous ses aspects ; j'ai écrit et dit beaucoup de choses à son sujet, et je l'ai étudié sous tous les angles.

Son destin fut vraiment étrange. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, dans les années 90 du XIX<sup>e</sup> siècle, à Naumbourg, alors que son esprit était déjà très atteint.

Une après-midi, vers 2 heures et demie, sa sœur me conduisit dans sa chambre. Il était étendu sur un lit de repos, indifférent, le regard n'ayant pas conscience de celui qui se tenait devant lui ; avec ce front étrange, d'un si beau dessin, qui frappait le visiteur. Bien que le regard fût indifférent, on avait l'impression d'avoir devant soi non pas un fou, mais un homme dont l'âme s'était livrée toute la matinée à un travail spirituel intense, puis qui avait déjeuné et s'était ensuite étendu pour se reposer, pour

réfléchir en rêvant à demi à ce que son âme avait élaboré durant la matinée. La vision spirituelle révélait qu'un corps physique et un corps éthérique étaient là, présents notamment dans les parties supérieures, car l'âme et l'esprit s'en étaient déjà dégagés, n'étaient plus reliés au corps que comme par un fil épais.

En fait, une sorte de mort avait déjà eu lieu, mais une mort qui ne pouvait pas être totale parce que l'organisation était si saine que le Moi et le corps astral, qui voulaient se dégager, étaient encore retenus par un métabolisme et un système rythmique parfaitement sains ; le système neuro-sensoriel, étant complètement détruit, ne pouvait plus du tout retenir le corps astral et le Moi. Si bien qu'on avait cette impression merveilleuse : le véritable Nietzsche plane au-dessus de sa propre tête. C'est là qu'il était. Et en-dessous, il y avait quelque chose qui, pour ce qui est de l'âme, aurait pu être un cadavre, et qui ne l'était pas uniquement parce que ce corps restait attaché de toutes ses forces à l'âme, mais seulement dans les parties inférieures, par son organisation métabolique et rythmique parfaitement saine.

Percevoir une telle chose peut éveiller profondément l'attention à porter sur les enchaînements de la destinée. Ici, certes, c'est une autre lumière qui y était projetée. On ne pouvait pas partir d'un membre isolé atteint, il fallait revenir à l'individualité spirituelle de Friedrich Nietzsche dans sa totalité.

Dans la vie de Nietzsche, il faut distinguer rigoureusement entre trois périodes. La première commence alors que, tout jeune encore, il écrit sa « Naissance de la tragédie », enthousiasmé par l'apparition de la musique naissant des Mystères grecs, et montrant qu'à son tour la tragédie est née de la musique. Puis, dans la même atmosphère intérieure, quatre ouvrages suivent : « David Friedrich Strauss, le partisan et l'écrivain », « Schopenhauer éducateur », « De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie », « Richard Wagner à Bayreuth », qui paraît en 1876. « Richard Wagner à Bayreuth », c'est en fait, peut-être, le meilleur livre écrit par un admirateur de Wagner.

Une deuxième période commence alors. Il écrit « Humain, trop humain », en deux volumes, « L'Aurore » et « Le gai savoir ». Dans ses premiers ouvrages, jusqu'en 1876, Nietzsche est un idéaliste au sens le plus élevé du mot, il veut tout hausser au niveau de l'idéal. Dans la seconde période de sa vie, il dit adieu à tout idéalisme et le raille. Pour lui, il est clair que si les humains se proposent un idéal, c'est parce que dans la vie, ils sont faibles. Lorsque quelqu'un est un incapable, dit-il, la vie n'a aucune valeur pour lui, il faut qu'il poursuive un idéal. Nietzsche prend donc pour cible tous les idéaux les uns après les autres, et conçoit le divin dans la nature comme une réalité humaine, et même une petite. Là, il est voltairien, et il a aussi dédié un livre à Voltaire. Il est alors tout à fait rationaliste, un intellectualiste. Cette période dure environ jusqu'à 1882/1883. Puis commence la dernière où il élabore des idées comme celle du retour éternel des choses, et fait de Zarathoustra un idéal humain. Il écrit alors son « Ainsi parlait Zarathoustra », dans le style d'un hymne.

C'est à ce moment qu'il reprend ses notes sur Wagner. C'est là quelque chose de tout à fait étrange ! Lorsqu'on a étudié de cette façon la manière de travailler de Nietzsche, elle apparaît étrange. Lisez aujourd'hui « Richard Wagner à Bayreuth » : c'est un hymne enthousiaste, grandiose, dont émane un enthousiasme génial pour Richard Wagner. Dans la dernière période de sa vie paraît « Le cas Wagner » : un livre qui contient tout ce que l'on peut dire contre Wagner.

Quand on veut s'en tenir à des banalités, on dit : Nietzsche a retourné sa veste, il a changé d'opinion. Mais celui qui connaît ses manuscrits ne parle pas ainsi. Car Nietzsche a produit dans « Richard Wagner à Bayreuth » quelques pages qui sont un hymne enthousiaste à Wagner ; mais il a aussi écrit tout ce qu'il avait à dire contre lui – contre ce qu'il disait lui-même. Puis il a à nouveau écrit un hymne enthousiaste, suivi de ses critiques. En fait, tout « Le cas Wagner » était écrit dès 1876. Il en a seulement mis une partie en réserve, et n'a fait imprimer que l'hymne enthousiaste. Plus tard, il n'a fait que reprendre pour ainsi dire ses anciennes notes, en les enrichissant de quelques phrases très mordantes.

Dans cette dernière période de sa vie, il avait cependant tendance à se lancer dans des attaques qu'il avait en quelque sorte laissées en réserve dans la première période. Il est vraisemblable que, si les pages manuscrites qu'il avait ainsi mises de côté parce qu'elles ne concordaient pas avec le texte de « Richard Wagner à Bayreuth », avaient été détruites dans un incendie, nous n'aurions pas de « Cas Wagner ».

Voyez-vous, quand on suit du regard ces trois périodes, on les voit toutes imprégnées d'un caractère uniforme. Et même son dernier livre, ou tout au moins le dernier qui ait été imprimé : « Götzendämmerung oder wie man mit dem Hammer philosophiert » (Le crépuscule des idoles, ou comment philosopher avec un marteau), où tout, dirais-je, est montré dans son autre perspective, même ce dernier livre porte quelque chose du caractère foncier de toute la spiritualité nietzschéenne. Seulement, quand il écrit cela, Nietzsche est âgé, il devient imaginatif. Par exemple, voulant caractériser l'écrivain français Michelet, il en donne une caractéristique très juste : « l'enthousiasme qui enlève sa redingote pendant qu'il est enthousiaste ». Voilà qui dépeint Michelet de façon excellente sous un certain aspect. Il y a de ces traits parlants dans le « Crépuscule des idoles »

Lorsqu'on a perçu une fois cette image bouleversante de l'individualité de Nietzsche planant au-dessus de son corps, on est poussé à dire de ses œuvres : Oui, en fait elles donnent l'impression qu'il n'était pas entièrement présent dans son corps quand il a écrit ces phrases, comme s'il avait un peu quitté son corps – et il écrivait non pas assis, mais en marchant, en se promenant. Vous aurez cette impression particulièrement intense devant certains passages de la quatrième partie de « Ainsi parlait Zarathoustra », et vous ressentirez directement : on n'écrit pas cela quand le corps joue son rôle de régulateur, on l'écrit quand il ne le fait plus, quand l'âme a quitté le corps.

On a le sentiment que lorsqu'il produit spirituellement, Nietzsche abandonne toujours un peu son corps. Et cela faisait finalement partie de ses habitudes de vie. En particulier, il prenait volontiers du chloral pour se mettre dans une certaine atmosphère qui n'est plus rattachée au corps. Certes, ce besoin de se rendre psychiquement indépendant du corps avait pour origine les nombreux maux qui l'affectaient, par exemple un mal de tête qui persistait très longtemps, etc...

Tout ceci donne une image homogène de Nietzsche dans son incarnation de la fin de XIX<sup>e</sup> siècle, qui aboutit à la folie, si bien que finalement, il ne savait plus du tout qui il était. Il existe de lui des lettres à Georg Brandes qu'il a signées « Le crucifié » – Ce qui signifie qu'il se considérait comme le crucifié – ou bien il se voit lui-même comme un être humain existant objectivement en dehors de lui, il se considère comme un dieu qui se promène le long du Pô, et signe « Dionysos ». Cet état de séparation d'avec le corps dans les moments de production spirituelle apparaît comme particulièrement caractéristique pour cette incarnation de cette personnalité

Lorsqu'on s'en pénètre par les facultés imaginatives intérieures, on est ramené à une incarnation pas très éloignée. Ce qu'il y a de singulier chez de nombreuses personnalités de cet ordre, très représentatives, c'est qu'en règle générale leurs incarnations ne sont pas très éloignées, mais relativement proches dans le cadre des temps modernes. On parvient alors à une existence de Nietzsche au cours de laquelle il fut Franciscain, un Franciscain ascète qui se livrait à d'intenses macérations corporelles.

C'est là que réside l'énigme. Le regard rencontre un homme portant la robe caractéristique des Franciscains, qui gisait des heures durant devant l'autel, se meurtrissait les genoux à implorer la grâce divine, et se mortifiait affreusement. Par la douleur, et en particulier par la douleur qu'on s'inflige à soi-même, on entre très fortement en contact avec son corps physique. On le perçoit très intensément lorsqu'on souffre, parce que le corps astral ressent une nostalgie intense du corps physique, auquel il veut s'unir. D'avoir tant compté sur la préparation du corps en vue du salut au cours d'une incarnation eut pour conséquence que dans la suivante, l'âme ne voulait plus du tout habiter ce corps.

C'est ainsi, voyez-vous, que se présentent dans les cas caractéristiques les enchaînements du destin. On peut dire aussi qu'ils se présentent en fait autrement qu'on ne l'imagine ordinairement. En ce qui concerne les vies terrestres successives, rien ne peut être obtenu par la pensée combinatrice. En règle générale, ce qu'on trouve alors est faux. Mais quand on découvre quelque chose de juste, c'est ce qui répand éminemment la lumière sur l'existence.

C'est précisément parce qu'une étude objective dans ce sens peut amener à voir le karma dans sa vraie lumière que je n'ai pas craint, bien que ce ne soit pas sans risque, de développer devant vous quelques relations karmiques dont je crois qu'elles peuvent jeter sur la nature du karma humain, de la destinée humaine, une vigoureuse lumière. Et nous poursuivrons demain.



---

## DIXIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 16 mars 1924*

Dans cette étude des enchaînements karmiques, je me suis jusqu'ici conformé à la règle qui consiste à partir de personnalités déterminées que vous pouvez connaître, pour essayer ensuite de remonter à leurs vies terrestres antérieures. Aujourd'hui, pour compléter ces exemples concrets des enchaînements karmiques, je voudrais procéder en sens inverse : partir de certaines personnalités historiques appartenant au passé pour les suivre soit jusqu'à une période ultérieure de l'histoire, soit jusqu'à une vie de l'époque actuelle. Je vais donc, en quelque sorte, vous donner un exposé historique d'enchaînements déterminés, en y associant des considérations karmiques.

Lorsqu'on suit le développement du christianisme en direction de l'Europe depuis sa fondation sur la terre, lorsqu'on suit les différentes voies par lesquelles sont passées les impulsions chrétiennes, on rencontre un autre courant religieux qui, bien que de nos jours on lui accorde une moindre attention, a exercé une influence extraordinairement profonde, dirais-je, sur la civilisation européenne, mais en-dessous de la surface des événements historiques extérieurs. C'est le courant connu sous le nom de l'islamisme, de la religion mahométane, qui fut fondée un peu plus d'un demi-millénaire après le christianisme, avec tout ce qui, dans la manière de vivre, lui était lié.

Nous voyons tout d'abord Mahomet fonder une sorte de monothéisme, une religion qui, comme le judaïsme, élève le regard avec rigueur vers une divinité unique embrassant l'univers tout entier. C'est un dieu unique que Mahomet veut proclamer, et cette impulsion puissante, partie d'Arabie, se répand et pénètre avec force en Asie, parvient à travers l'Afrique jusqu'en Europe en passant par l'Espagne.

Celui qui observe aujourd'hui la civilisation moderne apprécie de façon inexacte beaucoup de ses éléments s'il n'envisage pas tout ce qui, de par la force offensive due à l'action de Mahomet – et précisément par le détour des invasions arabes, a exercé une influence sur la civilisation européenne sans que la forme de religion, le sentiment religieux qui étaient liés à l'entreprise, aient pénétré en Europe.

Lorsqu'on considère la forme religieuse dans laquelle le mahométisme est apparu sous son aspect arabe, on trouve tout d'abord un monothéisme figé, une divinité unique toute puissante qui introduit dans la vie religieuse un élément fataliste. Le sort des humains est déterminé. L'homme doit se soumettre à ce destin, ou tout au moins savoir qu'il y est soumis. Telle est la forme religieuse. Cependant, cet arabisme – nous lui donnerons ce nom – a produit encore tout autre chose. Ce qui est étrange, c'est que d'une part il se répand par la guerre, et que les peuples sont inquiétés par cet élément belliqueux de l'arabisme. Et d'autre part, il est aussi extrêmement singulier que durant presque tout le premier millénaire à partir de la fondation du mahométisme, l'arabisme ait été le porteur d'une civilisation. Regardons par exemple l'époque où, en Europe, l'influence de Charlemagne fut la plus grande ; nous trouvons en Asie, à Bagdad, une civilisation merveilleuse, et en fait une vie spirituelle grandiose.

On peut dire que, alors que Charlemagne, partant d'un niveau très primitif – il apprend même à écrire, mais péniblement – s'efforce de répandre une certaine instruction, bien élémentaire, nous constatons l'existence d'une culture spirituelle évoluée en Asie, à Bagdad. Nous voyons même un immense respect devant cette culture gagner jusqu'à l'entourage de Charlemagne. Au moment où celui-ci règne, comme on dit, – il a régné de 768 à 814 – nous trouvons à la tête d'une civilisation grandiose, de 786 à 809, Hârûn-al-Rashid. C'est l'homme abondamment chanté par les poètes, le centre d'un large cercle de savants et d'artistes, lui-même fin et cultivé, et qui avait autour de lui non seulement des êtres aussi primitifs qu'Eginhart, le conseiller de Charlemagne, mais qui avait rassemblé effectivement de brillants esprits, savants et artistes. Nous voyons en Asie Hârûn-al-Rashid non pas diriger une grande civilisation, mais l'animer de son impulsion.

Et nous voyons s'épanouir au sein de cette civilisation spirituelle dont il est l'âme, ce qui, par un courant continu, s'est répandu en Asie depuis l'aristotélisme. La philosophie aristotélicienne, la science aristotélicienne se sont aussi répandues en direction de l'Asie. Elles ont été élaborées par l'intelligence orientale, par l'imagination orientale, par la façon de voir orientale. Nous les trouvons agissant dans toute l'Asie mineure presque jusqu'au-delà de la frontière de l'Inde, et développées de façon telle que par exemple une science médicale étendue et très répandue est cultivée à la cour d'Hârûn-al-Rashid.

Nous voyons aussi se développer et régner parmi les savants, les poètes, les chercheurs, les médecins de la cour Hârûn-al-Rashid, sous la forme d'une philosophie grandiose, pénétrante, ce que Mahomet avait fondé avec une sorte de fureur religieuse. On pratiquait les mathématiques, la géographie. Tout ceci est malheureusement beaucoup trop peu mis en valeur dans l'histoire européenne ; la primitivité, disons, de la cour franque de Charlemagne fait ordinairement oublier ce qui se passait en Asie.

Lorsque notre regard porte sur ce qui se développait ainsi en droite ligne à partir du mahométisme, nous avons devant nous une image étrange. Le mahométisme est fondé à la Mecque et propagé à Médine. Il se répand ensuite dans les régions de Damas, de Bagdad, etc... vers toute l'Asie Mineure.

Nous le voyons régner de la manière que je viens de décrire. C'est là une des voies par lesquelles, venant d'Arabie, il se propage vers le nord, en direction de l'Asie Mineure. Les Arabes assiègent constamment Constantinople, ils sont aux portes de l'Europe. La force offensive qu'ils possèdent, ils veulent qu'au-delà de l'Europe orientale elle gagne l'Europe du Centre.

Et d'autre part, l'arabisme se répand à travers l'Afrique du nord jusqu'en Espagne. Il s'attaque en quelque sorte à l'Europe par l'autre côté, par l'Espagne. Nous sommes effectivement en présence de ce phénomène étrange : l'Europe est prise par l'arabisme comme dans une tenaille.

D'un côté, venant du sud, de Rome, le christianisme se répand sous sa forme romaine, puis venant de Grèce, un élément qui apparaît dans la traduction de la Bible de Ulfila, etc... et qui se trouve donc au centre. Et nous avons le mahométisme prenant cette civilisation chrétienne européenne comme dans une tenaille. Et tout ce qui, dans l'histoire de l'Europe, est rapporté des actions de Charlemagne pour propager le christianisme, il faut l'envisager tout en considérant que simultanément, en Asie, se trouve ce centre de culture considérable dont je vous ai parlé : celui d'Hârûn-al-Rashid.

Lorsqu'on envisage cette situation du strict point de vue de l'histoire extérieure, ce qui apparaît, c'est que des guerres sont menées le long de la ligne qui, traversant l'Afrique du nord, gagne la péninsule ibérique, que les partisans de l'arabisme traversent l'Espagne et sont repoussés par les représentants du christianisme européen, par Charles Martell et par Charlemagne lui-même. On apprend ensuite que la puissance de l'islamisme est en quelque sorte étouffée par le courant turc qui en adopte la religion, mais anéantit toute la civilisation très évoluée née de l'impulsion d'Hârûn-al-Rashid.

On voit ainsi qu'en fait, en raison de la résistance de la population combattante de l'Europe chrétienne, meurent peu à peu ces courants dont nous venons de parler. Lorsqu'on arrive à la fin du premier millénaire, certes le danger turc subsiste encore en Europe, mais les Turcs n'ont en fait plus grand-chose à faire avec ce dont nous parlons ; car à partir de cette époque, on ne parle plus de l'expansion de l'arabisme.

En considérant l'histoire sous son aspect purement extérieur, on peut aboutir à cette conclusion : Eh bien, les Européens ont repoussé l'arabisme. Des batailles ont eu lieu, comme celles de Tours, de Poitiers, etc... et d'autre part les Arabes ont été vaincus sur la ligne venant de Constantinople, et l'on pourrait croire qu'ainsi, l'arabisme a disparu du champ de l'histoire. Mais d'autre part, lorsqu'on approfondit l'esprit qui règne notamment en Europe dans les sciences, et aussi, sous bien des rapports, dans les arts, on rencontre pourtant l'arabisme justement, mais comme enfoui, comme s'étant secrètement insinué dans le christianisme.

D'où cela vient-il ? Voyez-vous, mes chers amis, au sein de la vie spirituelle les choses se passent autrement qu'elles n'apparaissent extérieurement dans les événements historiques courants. Sous la surface de l'histoire ordinaire passent les véritables grands courants au sein desquels ont agi les individualités humaines présentes à une époque, puis elles réapparaissent constamment, naissant dans une tout autre communauté linguistique, dans un milieu qui a une tout autre orientation de pensée, mais où elles gardent leur type fondamental d'activité. Ce qu'elles ont auparavant, à une certaine époque, réalisé de façon grandiose parce que la possibilité de mouvement leur était donnée, elles doivent l'accomplir plus tard en triomphant de grandes entraves, de grands obstacles.

Il leur faut se contenter de bien des choses qui semblent de peu d'importance comparées à ce qu'elles ont réalisé dans les époques précédentes ; mais l'attitude foncière de l'âme, l'atmosphère intérieure fondamentale sont les mêmes, c'est ce que les individualités humaines apportent d'une époque à l'autre. Seulement, on ne reconnaît pas toujours cet apport, parce qu'on s' imagine trop facilement qu'une incarnation terrestre devrait ressembler beaucoup à une précédente. Il y a même des gens pour croire qu'un musicien doit renaître musicien, un philosophe philosophe, un jardinier jardinier etc... Mais il n'en est pas ainsi. Les forces qui sont emportées d'une vie dans une autre reposent dans des couches plus profondes de la vie de l'âme humaine.

Lorsqu'on considère ceci, on découvre pourtant que l'arabisme n'est pas mort. En vous donnant il y a quelque temps l'exemple de Friedrich Theodor Vischer et celui de Schubert, j'ai pu exposer comment, par le retour des individualités, se prolonge à une époque ultérieure, sous une tout autre forme, ce qui a été précédemment produit et accompli.

Or, l'arabisme n'est absolument pas mort en vérité ; bien au contraire, beaucoup d'individualités bien enracinées dans l'arabisme vivent dans la civilisation européenne : elles sont tout simplement nées parmi les Européens, elles ont même joué un rôle prépondérant comme cela devint possible plus tard en Europe.

Il est plus facile de partir d'un personnage historique pour le retrouver ensuite, que de suivre le chemin inverse, celui que je vous ai décrit dans les dernières conférences, où partant d'incarnations ultérieures, on remonte aux précédentes. Lorsqu'on considère l'individualité d'Hârûn-al-Rashid et qu'on la connaît intérieurement, qu'on apprend à la connaître dans la lumière astrale, comme on dit, telle qu'elle s'est présentée en son temps, au IX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on considère ce qu'elle fut derrière les coulisses de l'histoire du monde, ce qui s'est développé à la surface de l'histoire avec l'éclat que j'ai décrit, on suit le cours du temps, de cette individualité présente en Hârûn-al-Rashid, on la trouve, après la mort, active, regardant en quelque sorte du haut du monde spirituel ce qui se produit sur terre : l'extinction totale de l'arabisme, et conformément à son destin participant à l'événement de l'autre côté.

On observe cette individualité traversant le monde spirituel et réapparaissant, non pas peut-être avec le même éclat, mais dans une attitude intérieure typiquement semblable à celle d'autrefois.

Et nous voyons effectivement Hârûn-al-Rashid ressusciter dans la vie spirituelle de l'Europe. Il réapparaît en une personnalité qui est à nouveau très connue : Lord Bacon de Verulam, dont j'ai parlé dans les contextes les plus variés. Toute l'impulsivité dans le domaine pratique qu'en un certain sens Hârûn-al-Rashid a insufflée aux gens de son entourage, Lord Bacon l'appliquait sous une forme plus abstraite – l'époque est alors abstraite – aux sciences. Hârûn-al-Rashid fut un esprit universel par sa manière de rassembler autour de lui des esprits diversement doués ; Lord Bacon – influencé par un être qui l'inspire, car il est fait pour être inspiré de cette façon Lord Bacon est une personnalité dont l'influence peut être universelle.

Lorsqu'informé de cet enchaînement karmique dans l'histoire, on étudie à nouveau Lord Bacon et ses œuvres, on trouve pour quelle raison celles-ci rendent un son si peu chrétien, si fortement arabe. C'est en effet dans les œuvres de Lord Bacon que l'on trouve la véritable coloration arabe. Et l'on explique bien des traits de son caractère, lui qui passa par tant de tentations, lorsqu'on voit en lui la réincarnation d'Hârûn-al-Rashid. La pratique de vie culturelle qui régnait à la cour d'Hârûn-al-Rashid, devant laquelle Charlemagne lui-même s'inclinait à juste titre, a donné l'esprit scientifique abstrait qui habitait Lord Bacon, et devant lequel on s'est également incliné. Si l'on compare l'attitude de la civilisation européenne vis-à-vis d'Hârûn-al-Rashid à celle de la science européenne vis-à-vis de Lord Bacon, on a l'impression que les humains ont simplement fait volte-face. A l'époque de Hârûn-al-Rashid, ils regardaient vers l'Orient, puis, en Europe du Centre, ils ont fait demi-tour pour regarder vers l'ouest, vers Lord Bacon.

C'est ainsi que d'une époque à l'autre une individualité humaine transporte elle-même cet arabisme qui extérieurement, dans l'histoire, a disparu. Mais il vit, il continue de vivre dans sa coloration fondamentale. Une vie humaine est, quant aux circonstances extérieures, différente de la vie précédente, et de même, ce qu'une telle personnalité engendre dans l'histoire est différent.

Ouvrez les manuels d'histoire, vous trouverez qu'en 711 un événement important se produit dans la lutte entre l'Europe et l'arabisme qui vient l'assaillir en passant par l'Espagne. Tarik, chef de l'armée arabe, quitte l'Afrique et débarque à l'endroit auquel on a donné son nom : Djebel al Tarik, qu'on appellera plus tard Gibraltar. En 711 se déroule la bataille de Jerez de la Frontera, une offensive importante de l'arabisme contre l'Espagne au début du VIII<sup>e</sup> siècle. De véritables combats ont lieu, au cours desquels la chance oscille entre les populations venues se joindre aux anciens habitants, et les envahisseurs arabes. Et déjà à cette époque, l'Espagne est animée d'une très grande estime pour la culture de ces envahisseurs arabes. L'Europe ne voulait naturellement pas se soumettre à eux ; mais la culture qu'ils apportaient était déjà d'une certaine façon la leur projetée de ce qui allait briller plus tard d'un si grand éclat sous Hârûn-al-Rashid. Chez un homme comme Tarik, nous avons encore l'attitude d'âme qui veut déployer dans l'ardeur guerrière ce qui vit en germe dans l'arabisme. Extérieurement, c'est l'ardeur guerrière que l'on voit. Mais par cette voie passent de grands courants civilisateurs, le contenu d'une très haute culture. En matière d'art et de science, ces Arabes ont implanté en Espagne des réalisations extérieures considérables. De nombreux restes en ont survécu au sein de la vie spirituelle européenne ; et l'Espagne cesse bientôt de jouer un rôle dans l'histoire de l'Europe.

Certes, au début, nous voyons à l'ouest de l'Europe, et en Espagne tout d'abord, la fortune des armes passer d'un camp à l'autre et la lutte se poursuivre. Nous voyons chez Spinoza comment la culture arabe exerce encore une profonde influence. On ne peut comprendre Spinoza si l'on ne voit pas que sa pensée a sa source dans l'arabisme. Cet arabisme, on le voit gagner l'Angleterre. Mais là le courant tarit et s'interrompt. C'est ce que nous constatons en lisant les descriptions de combats entre l'Europe et les Arabes. Mais sous la surface de l'histoire, il ne tarit pas, il se répand dans la vie spirituelle. Et à nouveau, ce Tarik qui avait, le premier, apporté l'arabisme à l'Espagne, on dirait volontiers sur les ailes de la guerre, va continuer à l'introduire en sourdine dans l'histoire. A coup sûr, les Arabes ne voulaient pas seulement tuer les gens en faisant la guerre, ils voulaient répandre l'arabisme. Ils avaient une mission civilisatrice. Ce qu'un Tarik a apporté à l'Espagne au début du VIII<sup>e</sup> siècle, il l'apporte encore après avoir franchi le seuil de la mort ; il fait l'expérience de son extinction extérieure dans l'histoire de l'Europe occidentale, et il réapparaît au XIX<sup>e</sup> siècle, rapportant l'arabisme sous sa forme moderne. Il est alors Charles Darwin.

On verra tout à coup la lumière se faire sur ce qui, jusque là, apparaissait dans l'histoire comme jaillissant brusquement d'une boîte lorsqu'on suit de cette façon le transfert d'une époque à une autre tardive de ce qui, sous une tout autre forme, continue l'histoire.

La chose peut paraître paradoxale, mais elle le sera d'autant moins que vous étudierez des faits concrets. Essayez seulement de lire Darwin d'un œil que ces considérations auront rendu plus perspicace, et vous serez frappé : Sapriski, ce Darwin écrit exactement des choses que sur son chemin vers l'Europe, Tarik aurait pu voir. C'est par de tels détails que vous sentirez comment l'une des vies trouve son prolongement dans l'autre.

Une chose qui, d'une manière générale, a été extrêmement cultivée en Asie Mineure depuis des temps immémoriaux, c'est l'astronomie, sous la forme de l'astrologie ; mais il ne faut pas l'identifier avec ce travail de dilettantes auquel on a donné plus tard le nom d'astrologie. Il faut pouvoir se faire une

idée des vues profondes dans les structures spirituelles de l'univers que l'on avait à cette époque, et qui furent élaborées d'une manière toute particulière par les Arabes précisément, alors qu'ils étaient devenus musulmans et que se perpétuait la dynastie fondée par Mahomet. Ce sont précisément l'astronomie, l'astrologie dans sa forme ancienne, qui étaient alors cultivées.

Lorsque la résidence est transférée de Damas à Bagdad, au IX<sup>e</sup> siècle, c'est Ma'mûn qui règne, l'un de ces successeurs du Prophète ; et c'est là que l'on cultive en particulier l'astrologie qui ensuite, véhiculée par toutes sortes de traités, s'est répandue en Europe, sous la forme d'un amateurisme. Ces traités ont été retrouvés ensuite et passèrent en Europe au moment des Croisades, mais avec un contenu terriblement défiguré. En recherchant les personnalités dont l'histoire n'a pas retenu les noms, mais qui ont vécu à Bagdad dans l'entourage de Ma'mûn – 813 à 833 – et ont justement cultivé la science astronomique-astrologique, nous rencontrons une personnalité brillante – dont l'histoire ne mentionne pas le nom, mais peu importe – une personnalité hautement estimée, intimement liée avec Ma'mûn, et à laquelle on s'adressait toujours lorsqu'il s'agissait de lire dans les astres. Et de nombreuses mesures furent prises dans le domaine de la vie sociale en fonction de la position des étoiles selon ce qu'en communiquaient des personnages célèbres comme ce savant de la cour de Ma'mûn.

Et lorsqu'on suit la trace de cette âme d'érudit de la cour de Ma'mûn à Bagdad, on parvient à l'astronome moderne nommé Laplace, en lequel réapparaît donc une des personnalités qui vécurent à la cour de Ma'mûn.

On aimerait dire que de grandes impulsions, et aussi de petites que je n'ai pas besoin de mentionner toutes, ont ainsi bifurqué vers l'Europe, encore après que le courant historique s'était arrêté ; et cela nous montre comment l'arabisme continue de vivre une vie spirituelle, comment cette bifurcation se prolonge.

Vous savez, mes chers amis, que Mahomet lui-même a encore fondé le centre du mahométisme, Médine, où résidèrent encore ses successeurs. Plus tard, je l'ai déjà dit, cette résidence fut transportée à Damas. Et nous voyons alors, à partir de ce moment, les chefs militaires successeurs de Mahomet avancer en combattant à travers l'Asie Mineure jusqu'aux portes de l'Europe, jusqu'à Constantinople et transporter à nouveau sur les ailes de la guerre l'élément civilisateur important qu'avait certes fécondé la religiosité de Mahomet, mais qui était aussi imprégné de l'aristotélisme venu, par la voie suivie par Alexandre, de Grèce, de Macédoine, et gagnant l'Asie à partir de tous les centres culturels possibles.

Il se passe alors ici aussi quelque chose d'étrange. L'invasion turque efface complètement ce qu'avait apporté l'assaut arabe. Les Croisés n'en trouvent plus que des rudiments, des restes, mais ce ne sont plus des courants Culturels puissants ; les Turcs ont tout anéanti. Ce qui se propage à travers l'Afrique et l'Espagne vers l'Occident, chemine dans le calme de la vie culturelle, de la civilisation. On retrouve constamment des points de repère. Les âmes des savants de Ma'mûn, de Hârûn-al-Rashid lui-même, de Tarik, ont alors trouvé la possibilité de créer un lien avec ce qui existait : car dans l'âme qui a franchi le seuil de la mort, il subsiste toujours une certaine attirance pour les domaines où elle a été active.

Même si d'autres impulsions de destinée peuvent apporter des modifications, l'action reste durable. S'il y a des changements, elle prend la forme de désirs nostalgiques. Mais précisément parce que l'arabisme a engendré la foi en un déterminisme sévère, apparut aussi – lorsqu'il devint possible de poursuivre par une activité spirituelle ce qui devait être véhiculé par les armes apparut aussi la possibilité de transporter ces courants spirituels en particulier vers la France et vers l'Angleterre. Laplace, Darwin, Bacon et bien d'autres esprits de même nature pourraient être mentionnés ici.

Mais là tout s'émoussa, dirais-je volontiers ; à l'est l'arabisme ne put que frapper discrètement à la porte de l'Europe, il ne put y pénétrer. Les personnalités qui avaient été actives dans ce domaine eurent le sentiment, après avoir franchi le seuil de la mort, d'être rejetées, de ne plus pouvoir avancer. Leur œuvre terrestre fut détruite, ce qui provoqua même une certaine paralysie de la vie de l'âme entre la mort et une nouvelle naissance. Il se produisit alors quelque chose de très intéressant.

Peu de temps après la mort du Prophète, la résidence est transportée de Médine à Damas ; nous voyons les chefs militaires de ses successeurs s'avancer vers le nord, mais être constamment repoussés, et qu'ici ils ne remportent pas les succès obtenus en direction de l'ouest. En 661, l'un des successeurs dit Prophète est Mu'âwiyya, qui règne à Damas ; son âme est tout entière imprégnée d'une part du monothéisme arabe, mais aussi du déterminisme qui a glissé de plus en plus vers le fatalisme. Cependant, déjà à cette époque régnait, sous une forme plus mystique, plus intériorisée, l'hellénisme venu en Asie, l'aristotélisme. Et Mu'âwiyya, qui d'une part envoyait ses généraux jusqu'à Constantinople, et d'autre part fit quelques tentatives aussi en direction de l'Afrique – Mu'âw, iyya était en même temps un homme réfléchi, mais qui, extérieurement, n'eut guère de succès, et pas davantage dans le domaine de l'esprit.

Il ne règne pas longtemps après Mahomet, et il est encore en plein islamisme, dans l'élément proprement religieux de l'arabisme. Il est l'un des représentants du mahométisme à l'époque, mais un représentant qui se dégage des formes religieuses figées, et s'adapte à cette manière de penser qui, abandonnant la forme religieuse, est apparue dans les sciences et dans les belles-lettres occidentales.

Ce Mu'âwiyya du premier siècle après Mahomet est bien un esprit représentatif, un esprit qui ne pense Plus comme Mahomet lui-même, qui n'a été que stimulé par lui, qui n'a pas encore abandonné le véritable noyau religieux du mahométisme, mais l'a déjà fait passer dans la forme de pensée, dans la

logique de la pensée. Il fait avant tout partie de ceux qui voulaient ardemment gagner l'Europe, qui voulaient aller jusqu'en Occident. Celui qui étudie les campagnes militaires, et les forces actives déployées justement du temps de Mu'âwiyya, peut voir que ce désir de poussée vers l'Occident était à l'époque uni à une force offensive considérable qui ne fut qu'émoussée.

Lorsqu'ensuite un tel esprit franchit le seuil de la mort, cette forte offensive continue naturellement de vivre ; lorsqu'on le suit sur son chemin, on a surtout l'impression suivante : cela subsiste à travers la vie entre la mort et une nouvelle naissance, et une grande part de ce qui est resté aspiration nostalgique prend la forme de projets englobant l'ensemble du monde en vue d'une vie ultérieure ; mais des projets à l'échelle du monde qui ne prennent aucune forme bien concrète, parce que tout a été émoussé.

Je l'avoue, il me faut me poser constamment une question : Dois-je, ou ne dois-je pas ? Je pense cependant qu'il ne sert à rien de parler de ces choses simplement dans l'abstrait. Il faut donc laisser de côté toute circonspection et parler de ce qui existe d'après des cas concrets. Que le monde prenne cela comme il pourra. La diffusion de l'anthroposophie implique de répondre à des nécessités spirituelles intérieures. On se soumet à ce qu'elles éveillent en nous sans tenir compte d'un « opportunisme » qui ménagerait l'extérieur : l'opportunisme a suffisamment nui à la Société Anthroposophique, il faut qu'à l'avenir cette attitude soit abandonnée. Même si les choses font un effet très paradoxal, il faut qu'à l'avenir elles soient dites sans ambages.

Lorsqu'on suit à travers l'histoire le cheminement de ce Mu'âwiyya, qui fut donc l'un des premiers successeurs du Prophète, qu'on voit comment il se poursuit en profondeur, puis réapparaît à la surface, on trouve Woodrow Wilson.

Alors, de façon bouleversante, le présent et le passé apparaissent formant un tout. Brusquement, il y a un lien entre le présent et le passé. Et sur l'océan du devenir, du cours de l'histoire que le regard contemple, on voit Surgir la vague Mu'âwiyya, puis la vague Woodrow Wilson, tandis que le courant souterrain se poursuit à travers l'océan, et est encore présent aujourd'hui.

Je pense que l'histoire ne devient compréhensible que lorsqu'on perçoit comment est reconduit d'une époque à l'autre ce qui se passe en réalité. Etudiez le caractère abstrait, obtus, des Quatorze Points – bien entendu dans mon investigation je ne suis pas parti de là – recherchez ce caractère dans la configuration de l'âme, et demandez-vous si une telle configuration psychique, aussi marquée, pouvait avoir existé en germe chez un autre homme que chez un successeur de Mahomet ! Prenez le fatalisme déjà élaboré de Mu'âwiyya, transportez-le à notre époque moderne de l'abstraction, et ressentez l'analogie avec l'élément mahométan : Allah l'a révélé – Allah y pourvoira, là est le salut ! – et essayez de bien comprendre nombre des paroles prononcées par celui qui se fait le porteur des Quatorze Points : cum grano salis, vous trouverez entre les deux une concordance presque littérale.

En regardant les hommes, nous pouvons aussi parler d'une réincarnation des idées. C'est ainsi seulement que l'on perçoit le devenir de l'histoire.

---

## ONZIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 22 mars 1924*

Les considérations sur le karma auxquelles nous nous sommes consacrés ici et qui, ces derniers temps, nous ont conduits à examiner des cas particuliers, bien déterminés, d'enchaînements karmiques, sont destinées à rassembler des matériaux permettant de juger non seulement d'enchaînements concernant les individus, mais aussi de ceux, qui constituent l'histoire. C'est pourquoi, aux exemples déjà traités, je voudrais ajouter aujourd'hui et demain certains points, en les préparant aujourd'hui et en y ajoutant demain les considérations karmiques. Vous aurez vu que l'étude du rapport entre une vie terrestre et une autre doit en fait toujours reposer sur des symptômes bien déterminés, sur des faits isolés précis dont il faut partir, et qui conduisent à percevoir les liens concrets. Je vous ai montré, dans les cas que je vous ai audacieusement exposés, où il faut en particulier rechercher ces points de repère isolés.

Aujourd'hui, pour préparer, comme je viens de le dire, la conférence de demain, je voudrais vous exposer certains cas – mais dont nous résoudrons l'énigme demain seulement.

J'aimerais tout d'abord signaler l'intérêt particulier que peut éveiller telle ou telle personnalité. Je parlerai de personnalités historiques, ou d'autres appartenant à la vie ordinaire. L'intérêt particulier que ces personnalités peuvent éveiller en nous peut déjà nous amener à rechercher les enchaînements d'une vie à l'autre. Et celui qui peut les rechercher vraiment peut aussi, en fait, les trouver. Car vous aurez remarqué, par la manière précisément dont j'ai procédé aux exposés, que la recherche exacte est d'une importance essentielle.

Quelle que soit l'attitude que l'on adopte vis-à-vis de lui – nous allons absolument poursuivre dans notre audacieuse entreprise sans nous en laisser détourner à coup sûr Garibaldi est une intéressante personnalité européenne du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a, bien sûr, pris place dans l'histoire d'une façon tout à fait étrange. Considérons-le aujourd'hui à titre de préparation, comme il a été dit ; je vais vous exposer en particulier les éléments qui peuvent conduire l'investigateur spirituel à percevoir les enchaînements que nous étudierons demain.

Garibaldi est en effet une personnalité qui a vécu la totalité pour ainsi dire du XIX<sup>e</sup> siècle d'une manière extraordinairement significative ; il est né en 1807 et il a été actif jusque dans la seconde moitié du siècle en y tenant une place remarquable. Déjà ceci est l'expression d'une nature d'homme caractéristique, en particulier pour cette époque.

Si nous étudions les éléments spirituels essentiels de cette vie, nous constatons qu'il est le fils d'un homme pauvre, employé dans la navigation à Nice, un enfant peu enclin à participer à ce que l'éducation du modèle courant peut offrir à l'être humain, un enfant qui n'est pas un bon élève, mais qui s'intéresse vivement à tout ce qui est humain sous les formes les plus variées. Ce qui lui est proposé à l'école l'a fortement incité à appliquer son attention non pas précisément à ce qui se passait dans la classe, mais plutôt à faire l'école buissonnière. Mais lorsqu'il pouvait trouver un livre qui l'intéressait, il pouvait avoir beaucoup de mal à l'abandonner, bien qu'il ait de beaucoup préféré s'ébattre sur la plage ou dans le bois quand le maître voulait, à sa manière, montrer aux enfants ce qu'est le monde. Là il pouvait rester longtemps couché sur le sol, le ventre au soleil, se passer même de manger, et se plonger tout entier dans un livre qui l'intéressait.

Mais ce qui l'intéressait avant tout c'était le monde. De bonne heure, il fit le nécessaire pour s'adapter au métier de son père, et il prit part, soit sous sa direction, soit plus tard pour son propre compte, à des voyages en mer ; il a beaucoup navigué sur l'Adriatique et participé à tout ce qui était encore possible dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'était le temps où le libéralisme, la démocratie, n'avaient pas encore imposé les schémas des règlements de police sur la mer également, mais où l'on avait encore sa liberté de mouvement dans la vie. Et comme il peut arriver lorsqu'on peut – plus ou moins – faire ce qu'on veut, il lui est arrivé aussi que son bateau soit capturé trois ou quatre fois, je crois, par des pirates qui le firent prisonnier. Mais non seulement, il était génial, il était aussi rusé ; il put à chaque fois leur échapper, et même rapidement.

Il grandit donc, vivant toujours, en fait, dans le vaste monde – je le disais déjà : je n'ai pas l'intention de donner sa biographie, mais seulement quelques traits caractéristiques isolés, qui pourront nous amener demain à des considérations importantes –, il eut une impression vivante du rapport intérieur que son être pouvait lier avec le monde déjà adulte, il fut amené à terre par son père, et précisément à Rome. d'où il put diriger son regard sur l'Italie. Il faut qu'à ce moment, alors qu'à partir de Rome il considérait l'Italie, quelque chose de particulier ait traversé son âme. En effet, lorsqu'il parcourait les mers avec ses matelots, les gens qui étaient généralement très actifs, mais n'étaient pas animés d'un intérêt particulier, qui restaient passifs vis-à-vis des conditions de vie de l'époque, lui avaient parfois laissé une impression qui pouvait le plonger dans le désespoir, parce qu'ils n'avaient aucun enthousiasme pour ce qui est vraiment humain, cet enthousiasme qui s'était éveillé dans sa sensibilité très tôt et sous une forme géniale.

Il faut que quelque chose comme une vision, dirais-je volontiers, ait traversé son âme lors de cette arrivée à Rome, quelque chose qui vint dessiner devant ses yeux le rôle qu'il jouerait plus tard dans la libération de l'Italie. Et en raison des conditions dans lesquelles il se trouvait par ailleurs, il devint, dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce que les hommes devenaient facilement à cette époque : un républicain anticatholique, anticlérical fanatique, un homme qui se proposa nettement de faire tout son possible pour le bonheur de l'humanité ; et qui se promit aussi réellement d'agir en conséquence.

Il participa alors à toutes sortes de mouvements, actifs en Italie également, dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au sein de cercles réduits ; il lui arriva alors, pour la première fois – je crois qu'il avait déjà trente ans ou à peu près – de lire son nom dans le journal, ce qui avait autrefois beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. Mais cette lecture de son nom dans le journal était due à un destin particulier précisément, puisqu'elle lui apprit qu'il était condamné à mort. Il s'est donc « lu » dans le journal pour la première fois dans l'annonce de sa condamnation à mort. Voilà en tout cas un trait caractéristique, car cela n'arrive pas à tout le monde, n'est-ce pas ?

Il ne lui fut pas accordé – et cela est très caractéristique, car son enthousiasme l'y portait déjà à cette époque – d'intervenir à ce moment dans les conditions régnant en Italie ou en Europe ; le destin lui imposa tout d'abord de partir en Amérique, et de participer là-bas à toutes sortes de mouvements de libération jusque vers l'année 1848. Mais il restait un homme tout à fait singulier, doté de qualités individuelles très particulières. Déjà ce que je viens de mentionner, à savoir qu'il lut son nom pour la première fois dans le journal sous la forme d'une condamnation à mort, est un trait bien singulier dans sa vie ; mais il a encore vécu une circonstance de sa biographie qu'on ne rencontre que très rarement chez d'autres. Il fit en effet la connaissance de la femme avec laquelle il devait nouer une union qui de longues années durant fit son bonheur, par une voie tout à fait singulière, à savoir de loin, alors qu'il était en mer, et que du bateau il regardait la terre à travers une longue-vue. Voilà encore une façon de tomber amoureux : à travers une longue vue, que l'on ne rencontre pas précisément chez beaucoup de gens.

Mais ensuite, par ailleurs, la destinée lui a facilité particulièrement de faire la connaissance avec cette femme dont il dit, dès qu'il l'eut vue, qu'elle était la sienne – mais nous le disions, c'est à travers une longue-vue qu'il la vit. Car bien entendu, il mit aussitôt le cap sur la terre, suivant la direction perçue à travers la longue-vue, et rencontra un monsieur qui l'invita à déjeuner. Et lorsqu'il eut accepté l'invitation, il se révéla que cet homme était le père de la personne aperçue à travers la longue-vue. Or, elle ne parlait que le portugais, et lui seulement l'italien ; mais son biographe assure, et cela semble être exact, que la jeune femme, bien que ne comprenant que le portugais, comprit immédiatement sa déclaration d'amour, très succincte d'ailleurs, et qui semble ne s'être composée que de ces mots : Il nous faut nous unir pour la vie. Et effectivement, leur union fut conclue pour une très longue vie commune.

Cette personnalité prit part à tous les voyages terriblement aventureux que Garibaldi entreprit en Amérique du sud, et certains traits en sont bouleversants. Par exemple celui-ci : le bruit se répandit que Garibaldi avait été tué dans un combat. Sa femme se précipita sur le champ de bataille, soulevant une tête après l'autre en le cherchant. Après une longue recherche et bien des aventures, elle le retrouva vivant.

Il est vraiment émouvant d'apprendre qu'au cours de ce voyage aventureux à la recherche de Garibaldi, qui dura longtemps, elle mit son enfant au monde sans la moindre assistance ; pour qu'il n'ait pas froid, elle l'avait attaché à son cou par un lien, et le tint longtemps au chaud contre sa poitrine. Cette période des activités de Garibaldi est vraiment marquée par des traits profondément bouleversants.

Lorsqu'en Europe, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, différentes impulsions de liberté se répandirent parmi les hommes, Garibaldi, n'y tenant plus, regagna sa patrie. Et il est généralement connu que dès lors, déployant l'activité la plus intense et la plus vive, en rassemblant des groupes francs dans les conditions les plus difficiles, il contribua à faire de l'Italie ce qu'elle est devenue ; et non seulement cela : il fut le véritable créateur de ce qui s'est accompli.

Un trait de son caractère se manifeste alors dans sa vie avec une force particulière. A tous égards, il était un être indépendant, un homme qui en fait, et naïvement, dirais-je volontiers, voyait en toutes circonstances les choses en grand et ne se souciait que de ce qui jaillissait de ses impulsions les plus intimes. Et vraiment, il est très étrange qu'il ait tout fait pour amener à régner sur l'Italie la dynastie dont Victor Emmanuel était le chef, alors qu'en fait, l'unification et la libération de l'Italie ont été son œuvre.

Qu'il ait conquis Naples et la Sicile avec des forces militaires relativement faibles, non disciplinées, mais enthousiastes, que le futur roi d'Italie n'ait plus eu qu'à entrer dans les régions que Garibaldi avait conquises pour le royaume – mais que pourtant, au fond, la famille royale et son entourage n'aient rien fait pour rendre dûment hommage à ce qu'il avait accompli, c'est là tout de même quelque chose d'impressionnant. Car au fond, et pour parler sans fard, on devrait dire : la dynastie de Savoie devait tout à Garibaldi, et elle s'est montrée parfaitement ingrate ; elle ne lui a réservé que les témoignages de politesse nécessaires auxquels elle ne pouvait pas se dérober.

Ainsi par exemple lors de l'entrée dans Naples, qu'il avait conquise pour elle, les Napolitains le considéraient comme leur véritable libérateur, et le saluaient d'une tempête d'acclamations dès qu'il paraissait. Il eût été impensable que le futur roi d'Italie entre à Naples sans lui. Certes, à cette occasion,

plus d'un des conseillers du roi se révéla un esprit à courte vue ; si Victor Emmanuel n'avait pas été doué d'un certain instinct, et si Garibaldi ne s'était pas trouvé à ses côtés avec sa blouse rouge lors de l'entrée dans Naples, le roi aurait certainement été accueilli non par des acclamations – qui d'ailleurs allaient à Garibaldi – il aurait certainement été sifflé. Cela, on peut le dire avec une certitude précise, absolue ; c'est ce qui serait arrivé si le roi était entré dans Naples sans Garibaldi.

Et au fond, il en fut ainsi à chaque pas. Lors d'une des campagnes en Italie centrale, c'est lui qui a tout fait en réalité. Les généraux du roi sont arrivés avec celui-ci – je ne sais pas, on dit en pareil cas, pour s'exprimer discrètement : trop tard : tout avait été réglé par Garibaldi. Mais lorsque l'armée avec ses généraux couverts de décorations apparut et se trouva en face de celle de Garibaldi, qui n'était pas décorée, et qui était vêtue assez modestement, les généraux déclarèrent : Nous ne pouvons pas chevaucher à leurs côtés, cela ne peut pas se faire. Seulement Victor-Emmanuel, je le disais, était doté d'un certain instinct. Il fit venir Garibaldi à ses côtés, et les généraux, qui faisaient le nez, durent se mêler aux hommes de ce dernier. Ces généraux semblent s'être sentis très mal à l'aise, ils semblent avoir souffert de crampes d'estomac. Et puis, il fallut en passer par là : au moment de l'entrée dans une ville, il fallut que Garibaldi, qui en réalité avait tout fait, forme l'arrière garde, il fallut laisser passer les autres devant. Voilà un cas où ceux qui n'avaient effectivement rien fait entrèrent quand même les premiers, devant Garibaldi et ses Garibaldiens.

L'essentiel, ce sont ces étranges enchaînements du destin, ce qui conduit aux relations karmiques, vous devez le percevoir en les considérant. Car n'est-ce pas, en fait, lire son nom imprimé pour la première fois dans le texte d'une condamnation à mort, ou trouver sa femme au moyen d'une longue-vue, ce sont des choses qui n'ont pas à voir directement avec la liberté ou la non-liberté humaine. Ce sont là des faits en relation avec le destin qui suivent une voie parallèle à celle de ce qui reste la liberté de l'homme.

Mais ces choses, dont on peut être sûr qu'elles sont les enchaînements du destin, sont en même temps ce qui éveille les fortes impulsions à étudier pratiquement la nature du karma.

Eh bien, chez de telles personnalités, les éléments secondaires de la vie sont aussi, dirais-je, caractéristiques. Ce sont des éléments secondaires, mais de poids. Voyez-vous, Garibaldi était ce qu'on appelle un bel homme. Il avait de très beaux cheveux blond foncé, et il était très beau. Ses cheveux blonds étaient bouclés, et les femmes l'aimaient beaucoup. Des quelques traits de l'élue de son cœur, trouvée grâce à sa longue-vue, que je vous ai mentionnés, on peut certes déduire beaucoup de bien, dire tout ce qu'elle avait d'intéressant, parler de son grand dévouement ; mais elle semble tout de même avoir été jalouse ! Elle ne fut pas exempte de jalousie semble-t-il.

Et que fit Garibaldi lorsque, à ce qu'il semble, la jalousie prit un beau jour de grandes dimensions ? Il se fit couper ses beaux cheveux blonds tout ras, jusqu'à paraître chauve. Ceci se passait encore en Amérique. Et tout cela fait partie des traits qui montrent vraiment comment les nécessités du destin interviennent dans la vie.

Après avoir accompli son œuvre en Italie, Garibaldi devint une célébrité en Europe ; tout voyageur qui parcourt l'Italie sait bien qu'aller de ville en ville, c'est aussi passer d'une statue de Garibaldi à une autre. Mais il y a eu aussi en Europe des périodes où en tous lieux, le nom de Garibaldi était prononcé avec un immense intérêt et une grande admiration, où aussi les dames elles-mêmes portaient, à Cologne ou à Mayence, des blouses rouges en son honneur – la blouse rouge était l'uniforme des Garibaldiens – sans parler de Londres, où porter la blouse rouge était même devenu une mode.

Voici encore un trait intéressant : Quand la guerre franco-allemande éclate en 1870, Garibaldi vieillit se met à la disposition des Français. Chose intéressante, il fut le seul qui, à une certaine occasion, et bien qu'il eût été exercé dans la pratique de la guérilla, qu'il avait souvent dirigée en Italie – il fut le seul dans cette guerre relativement régulière à s'emparer d'un drapeau allemand, qu'il fallut toutefois extraire de dessous un amas d'hommes qui avaient voulu le protéger de leurs corps. Garibaldi s'empara donc du drapeau. Mais comme par ailleurs il était dans l'admiration de voir que des hommes lui avaient fait un rempart de leurs propres corps, il le renvoya à l'armée à laquelle il appartenait. Il est vrai qu'ensuite, lors d'une assemblée, il fut sifflé pour avoir agi ainsi.

N'est-ce pas, il s'agit là non seulement d'une vie intéressante, mais aussi, en fait, d'un homme qui, d'une façon éminemment caractéristique se détache de tout un ensemble de grandes personnalités apparues au XIX<sup>e</sup> siècle, et qui n'agissaient certainement pas, dans ce domaine, poussées par des impulsions aussi élémentaires, aussi fondamentales et aussi primaires – et cependant aussi géniales. Elles étaient peut-être capables de conduire de grandes armées, d'agir de façon plus classique, mais aucune n'était animée d'un enthousiasme aussi authentique, aussi foncier, pour ce qu'on voulait réaliser par cette voie, en un temps déjà si profondément enfoncé dans le matérialisme.

C'est donc là l'une des personnalités dont je voulais vous parler. Comme je le disais, c'est à titre aujourd'hui de préparation, et je tenterai demain d'exposer les solutions.

Une autre personnalité vous est très bien connue, au moins de nom : c'est elle justement qui, en ce qui concerne l'étude du karma, est extrêmement intéressante : il s'agit de Lessing.



Je vous dirai que les conditions dans lesquelles Lessing a vécu m'ont toujours très vivement intéressé. C'est un homme qui, en fait, est le fondateur du journalisme de bon niveau, dirai-je, du journalisme qui a une substance, du journalisme qui veut encore quelque chose.

En même temps, en présence de l'élément aristocratique qui, avant lui, dans sa sphère culturelle, fournissait le seul objet de l'activité du poète et du dramaturge, il s'efforce d'introduire dans le drame l'élément bourgeois, la vie dans la mesure où elle est liée à la destinée des humains en tant que tels et non pas aux destinées qui dépendent du rang social ou de quelque chose de ce genre. Ce que Lessing voulait porter à la scène, c'étaient les conflits purement humains.

Ce faisant, il a abordé plus d'un grand problème, comme celui des limites de la peinture et de la poésie, qu'il tenta de fixer dans son « Laocoon ». Mais le plus intéressant, c'est l'énergie, dirais-je, avec laquelle il a défendu l'idée de tolérance. Prenez seulement son « Nathan le Sage », et vous verrez comment cette idée de tolérance est intensément vivante en lui, comment, en y insérant la parabole des trois anneaux, Lessing a voulu montrer que les différentes confessions religieuses ont fait fausse route, comment les trois religions principales ont dévié de leur forme originelle, comment aucune des trois n'est authentique, comment on doit se mettre en quête de celle qui l'est, et qui a été perdue. Si bien qu'ici la tolérance est liée à une idée extraordinairement profonde.

Ce qui est également intéressant chez Lessing, c'est son dialogue entre francs-maçons, intitulé « Ernst et Falk », avec d'autres choses qui ont leur source dans la franc-maçonnerie. Pour celui qui est capable de juger de ce que signifie, au sein du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qu'il a produit en tant que chercheur, historien et aussi critique de la vie religieuse, est quelque chose de très émouvant. Il faut seulement pouvoir évoquer devant son âme la personnalité de Lessing dans sa totalité.

Certes, c'est ce que l'on ne peut pas faire si d'un côté on voulait lire, disons l'ouvrage en deux volumes d'Erich Schmidt sur Lessing, qui passe pour définitif Car l'être qui est décrit là, ce n'est pas Lessing, c'est une marionnette fabriquée avec différentes parties de la personne humaine, et dont il est dit qu'il a écrit le « Nathan » et le « Laocoon ». Mais ce sont de simples affirmations selon lesquelles celui dont parle la biographie aurait écrit ces œuvres. Et les autres biographies de Lessing sont traitées de façon analogue.

On se fait, à peu près une idée de Lessing quand on aperçoit la force avec laquelle il lance ses phrases pour atteindre l'adversaire. Il commence en fait par engager une polémique élégante – mais toujours percutante, à propos de la civilisation de l'Europe du Centre. A ce propos, il faut considérer une coloration singulière de son caractère, précisément quand on veut approfondir les relations internes de sa vie. D'une part, celui qui perçoit le percutant, la causticité même qui souvent apparaissent dans des œuvres comme sa « Dramaturgie de Hambourg » par exemple, ne fera pas facilement la liaison – mais il faut la faire pour le comprendre – avec ce qu'il écrit dans une lettre quand naît son fils, qui mourut dès après sa naissance. Lessing écrit à peu près :

Oui, il a presque aussitôt quitté cette vallée de larmes. Et il a fait ainsi ce qu'un homme peut faire de mieux. – Voilà à peu près le texte, que je ne puis citer littéralement. C'est-à-dire que la douleur est exprimée sous une forme extrêmement hardie, mais elle n'en est pas pour autant ressentie moins profondément que par quelqu'un qui ne sait que pleurer. Qu'il ait exprimé ainsi sa douleur, qu'il ait pu se replier sur lui-même dans la douleur, c'était en même temps le propre de quelqu'un qui savait, en s'engageant dans une polémique, monter à l'assaut avec une extrême énergie. C'est ce qui déchire le cœur lorsqu'on lit cette lettre que Lessing a écrite quand son enfant mourut, dès après sa naissance, alors que la mère était gravement malade.

Ce Lessing a eu l'étrange destinée – et c'est là un élément caractéristique pour qui veut rechercher chez lui les enchaînements karmiques – de se lier d'amitié à Berlin avec un homme qui, en fait était dans chaque trait de sa vie le contraire de Lessing : Nicolaï :

Voyez-vous, Lessing, dont on peut dire – encore que ce ne soit pas tout à fait exact, mais c'est tout de même quelque chose qui le caractérise – dont on peut dire qu'il n'a jamais rêvé parce que son intelligence était tellement aiguë, et à cause de cela, comme nous le verrons demain, une personnalité extrêmement significative pour l'investigateur précisément, en raison des enchaînements spirituels qui le concernent. Mais il y avait en lui ce qui rendait chacune de ses phrases merveilleuses par leur tracé, par la sûreté avec laquelle il fait mordre la poussière à son adversaire. Chez Nicolaï, c'était l'inverse. Il est le type du conformiste, un vrai Philistin, certes lié d'amitié avec Lessing, mais cependant un Philistin singulier, un Philistin qui avait des visions, les plus étranges visions.

Lessing, l'homme génial, n'avait pas de visions, pas même de rêves. Mais le Philistin Nicolaï souffrait de visions, qui surgissaient pour ne disparaître que lorsqu'on lui posait des sangsues. Quand plus rien n'était efficace, on lui posait des sangsues, afin qu'il ne soit plus constamment et toujours assailli par ce qui venait du monde spirituel.

Fichte a rédigé contre Nicolaï une brochure tout à fait intéressante. Il a voulu en fait décrire ce qu'était l'esprit terre-à-terre des Allemands en prenant Nicolaï comme exemple symptomatique. Et pourtant, ce Nicolaï était justement l'ami de Lessing.

On rencontre encore un autre trait bien étrange chez celui-ci. Dans le cadre de sa conception du monde, il s'est beaucoup occupé de deux philosophes : Leibniz et Spinoza. Il me faut dire que j'ai parfois

choisi des activités secondaires, à savoir la lecture des ouvrages dans lesquels d'une part il est démontré que Lessing était Leibnizien, et d'autres qui démontrent, à l'aide de raisons encore plus solides, qu'il était Spinoziste. Or, ces deux philosophes s'opposent l'un à l'autre. Et on peut bien dire qu'en fait, on ne peut pas distinguer si Lessing, cet homme perspicace, a été Leibnizien ou Spinoziste – deux positions opposées pourtant. Spinoza : panthéiste, moniste ; Leibniz : monadiste, donc n'admettant que l'existence d'êtres individuels, et tout à fait individualiste. Et quand on l'examine dans cette perspective, on n'arrive en fait à aucune conclusion, on ne peut pas se former un jugement définitif

A la fin de sa vie, ce Lessing a écrit un petit traité étrange : « L'éducation du genre Humain », vers la fin duquel et en l'absence de tout lien, on voit apparaître l'idée des vies terrestres successives. L'ouvrage traite de l'éducation du genre humain en montrant comment l'humanité suit par périodes successives un développement, une évolution à travers les civilisations : l'Ancien Testament, puis le second livre élémentaire : le Nouveau Testament, et comment à l'avenir un troisième Livre viendra en vue de l'éducation du genre humain.

Le petit ouvrage se termine par une brève présentation du fait que l'homme vit des vies terrestres successives. Et puis, d'une manière qui correspond tout à fait au caractère de Lessing, il dit : Cette idée des vies terrestres successives – ce n'est pas l'expression qu'il emploie, mais c'en est bien le sens – devrait-elle être absurde parce qu'elle est apparue aux temps primitifs où les humains n'étaient pas encore corrompus par la sagesse scolaire ? Le texte se termine par un véritable panégyrique des vies successives que clôt la belle parole montrant que l'homme va de vie terrestre en vie terrestre : « L'éternité entière n'est-elle pas mienne ? »

On rencontrait autrefois, et peut-être rencontre t'on encore aujourd'hui des gens – lorsqu'on a des contacts avec les gens – qui en réalité estiment beaucoup Lessing, mais qui rejettent cette œuvre sur « L'éducation du genre humain ». En fait, on ne comprend pas bien la nature de l'âme de ces personnes. Elles accordent une grande valeur à un homme aussi génial, mais elles récusent ce qu'il donne à l'humanité au moment de sa plus grande maturité. Il a vieilli simplement, c'est la sénilité – voilà ce qu'on dit – on ne peut pas suivre. Oui – n'est-ce pas, de cette façon on peut tout éliminer !

En réalité, personne n'est justifié à reconnaître à Lessing une valeur s'il n'en attribue aucune à cette œuvre, composée par lui à l'âge de sa plus grande maturité spirituelle. Et il n'est pas bien possible vis-à-vis de lui de ne pas accepter cette idée des vies terrestres successives présentée sous une forme aussi lapidaire.

Vous comprendrez, mes chers amis, que cette personnalité précisément, en ce qui concerne le karma, en ce qui concerne son périple à travers les différentes vies terrestres, est intéressante au plus haut point. Car d'une manière générale, l'idée des vies terrestres successives n'était pas admise dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle jaillit chez Lessing presque comme un coup de feu, éclairante, géniale. Et l'on ne peut pas dire qu'on puisse l'expliquer par son éducation ou par quoi que ce soit qui ait pu exercer une influence sur cette vie si particulière, ni sur la fin de sa vie.

Ce qui nous amène à demander : Qu'en fut-il donc de la vie terrestre précédente d'un homme chez lequel, à un âge déterminé, l'idée des vies terrestres répétées – étrangère au milieu créé par la civilisation de cette époque – surgit soudainement, et de plus sous une forme telle que lui-même indique qu'elle fut présente aux esprits dans un lointain passé ; qui donc fait état de sentiments profonds remontant loin dans ses propres vies terrestres – encore que dans sa conscience ordinaire, il n'ait sûrement rien perçu de ces enchaînements. Mais même quand on les ignore, les choses sont présentes. Si rien d'autre n'était présent que ce que certains savent, le monde serait très pauvre en événements et en êtres. C'est là la seconde question qui nous occupera en ce qui concerne le karma.

Je voudrais maintenant en poser une troisième qui peut-être, par la description des conditions concrètes dans le contexte du karma, peut être particulièrement révélatrice. Parmi les personnalités qui furent mes maîtres dans ma jeunesse, j'en ai décrit une de la façon où elle devait être présentée dans un certain contexte ; aujourd'hui, je voudrais la dépeindre en quelques traits qui peuvent être symptomatiques et significatifs pour l'étude du karma.

Voici comment j'ai été amené à étudier le karma de cette personnalité précisément. Une fois de plus, c'est une audace que de le raconter, mais je ne crois pas que dans la situation où se trouve aujourd'hui la vie spirituelle qui doit naître de l'anthroposophie, il soit possible d'éviter de telles audaces.

Voyez-vous, ce que je rapporte ne s'est révélé à moi qu'après qu'aient cessé mes rapports avec l'intéressé, qui fut pour moi jusqu'à ma dix-huitième année un maître que j'aimais beaucoup. Mais je l'ai toujours suivi de loin, et lui étais en réalité toujours resté attaché. Or, à un certain moment de ma vie, je fus amené à suivre cette vie pour une raison bien déterminée.

A un certain moment, et en raison de circonstances ayant par ailleurs un lien avec ma vie, la vie de Lord Byron commença à m'intéresser très vivement. Et à cette époque, je fis aussi la connaissance de gens qui étaient d'enthousiastes admirateurs de Byron, parmi lesquels la poétesse Marie Eugénie delle Grazie, dont j'aurai encore beaucoup à parler dans mon autobiographie. A un certain âge, celle-ci fut une admiratrice enthousiaste de Byron. Un autre de ses admirateurs était une personnalité étrange, un mélange de toutes sortes de qualités : Eugen Heinrich Schmitt. Plus d'un parmi ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'anthroposophie auront certainement vu passer le nom d'Eugen Heinrich Schmitt

Tout d'abord, il fut connu à Vienne dans les années 80, et je le connaissais aussi, pour avoir écrit un petit ouvrage, qui fut couronné, sur la dialectique de Hegel, mise au concours par la Société Hegel de Berlin. Cet Eugen Heinrich Schmitt, qui était mince et long, vint alors à Vienne ; c'était un homme qu'inspirait entièrement un véritable enthousiasme qui se faisait jour extérieurement avec beaucoup de force, un enthousiasme qui parfois, je viens de le dire, prenait des formes extérieures excessives ; c'était donc un être plein d'enthousiasme. C'est là peut-être ce qui m'a donné un élan.

L'idée me vint de lui faire un plaisir, et comme il venait justement d'écrire un article enthousiaste sur Byron, je l'amenai chez une autre des admiratrices de celui-ci, chez Marie Eugénie delle Grazie. Alors, une vive discussion pleine d'enthousiasme sur Byron s'engagea. En fait, ils étaient d'accord, mais ils discutaient avec animation, et toutes les autres personnes présentes gardaient le silence. Il y avait là réunis toute une série de théologiens de la Faculté catholique de Vienne, qui venaient chaque semaine, que l'on apprenait à connaître de près, et avec lesquels j'étais très lié. Nous étions tous silencieux. Quant aux deux interlocuteurs, ils parlaient de Byron dans la situation suivante : il y avait là la table, un peu longue, delle Grazie était assise là, et Eugen Heinrich Schmitt ici, gesticulant avec animation. Brusquement, la chaise s'effondra sous lui, il tombe sous la table, ses pieds allant jusqu'à atteindre delle Grazie. Je peux bien dire qu'on en eut un choc.

Et ce choc provoqua chez moi quelque chose de particulier – je voudrais rapporter cela tout à fait objectivement, en historien : tout ce qui avait été dit de Byron fit naître en moi le besoin le plus vif de savoir ce que pouvaient être les enchaînements karmiques dans sa vie. Ce n'était pas une affaire bien facile. Mais les choses se sont vraiment passées ainsi : comme si l'image de cet entretien avec Eugen Heinrich Schmitt, avec la position incorrecte de ses pieds, avait été devant moi, comme si cette image m'avait fait penser au pied de Byron, qui était bot, comme vous le savez : il trônait la jambe parce qu'elle était plus courte que l'autre. Partant de là, je me dis : Ce maître que j'aimais bien avait aussi un pied bot – et il faut faire des recherches sur les enchaînements karmiques.

A propos d'un exemple, d'une blessure à la jambe de Eduard von Hartmann, je vous ai déjà montré comment de tels traits vous ramènent au passé. Je pouvais maintenant me représenter le destin de cet homme qui m'était proche, qui justement avait aussi un pied déformé ; et ce qui naturellement était avant tout remarquable, c'est que ce trait du pied bot se rencontrait chez Byron et chez l'autre. Ceci mis à part, ils étaient complètement différents : Byron, le poète génial, qui était, malgré son génie, ou peut-être à cause de son génie, une nature de risque-tout, et l'autre, un excellent géomètre comme on en trouve rarement à un poste de professeur, un homme que l'on pouvait vraiment admirer pour son imagination géométrique et pour sa maîtrise de la géométrie descriptive.

Bref, grâce à cette conformation physique apparemment secondaire, je pus poser le problème karmique qui se présentait chez deux hommes de natures différentes ; mais elle m'amena à étudier les deux problèmes, l'un et l'autre homme, Byron et mon professeur de géométrie, en liaison l'un avec l'autre, et à résoudre le problème.

Voilà les cas caractéristiques que je voulais vous exposer ; nous nous engagerons demain dans leur étude karmique.

---

## DOUZIÈME CONFÉRENCE

*Dornach, 23 mars 1924*

Mes chers amis, je vous ai dépeint hier un certain nombre de personnalités ; et pour faire de telles descriptions, et pour qu'au moins les faits extérieurs puissent être contrôlés, il faut prendre des personnages connus. Ces personnalités connues, je les ai donc dépeintes justement d'après les traits de leur caractère qui donnent à l'investigateur spirituel la possibilité de trouver des points de repère dans l'étude des enchaînements karmiques. Et cette fois – nous reparlerons souvent de ces choses en détail de façon très diverse j'ai choisi celles à propos desquelles je puis étudier un problème bien déterminé qui s'est présenté à moi au sein de la Société. Ce problème, que d'autres, comme je le disais, m'ont posé dans le cadre de la Société, je voudrais le formuler sans ambages.

A toute occasion. il a été indiqué – à bon droit, bien entendu – que dans le passé préhistorique, il y a eu des initiés, des initiés pourvus d'une haute sagesse, ayant atteint un degré élevé de développement, et que cependant on se pose la question : Mais si les humains reviennent constamment vivre sur terre, où sont maintenant, à notre époque, ces personnalités qui furent autrefois initiées ? Ne sont-elles pas parmi nos contemporains, parmi ceux qui sont appelés à se réincarner de notre temps ?

C'est pourquoi j'ai choisi des exemples à propos desquels je puis également étudier cette question. Voyez-vous, je vous ai brossé une image – dans la mesure où nous en avons besoin pour l'instant – du héros de la libération de l'Italie : Garibaldi ; et je crois que si, à ce que je vous ai dit hier, vous ajoutez les abondantes indications qui le concernent et que vous pouvez connaître, vous trouverez de très nombreux traits énigmatiques, beaucoup de choses qui posent de grandes, d'importantes questions.

Prenons par exemple les quelques traits cités hier, et qui par moments ont fait sourire : il a fait connaissance de la future compagne de sa vie à l'aide d'une longue-vue, il a lu son nom pour la première fois dans un journal annonçant sa condamnation à mort. Il y a chez lui autre chose de frappant : cette compagne de sa vie, qui vécut à ses côtés en déployant l'héroïsme que j'ai rapporté hier, le resta pendant de nombreuses années. Il avait donc pu voir à travers sa longue-vue quelque chose de très bon. Elle mourut ensuite et il se remaria, non pas avec l'aide d'une longue-vue cette fois, – car une chose pareille, même quand on s'appelle Garibaldi, on ne le fait qu'une seule fois dans sa vie – mais dans des circonstances tout à fait conformes à la vie des bons bourgeois. Seulement, cette union ne dura qu'un jour ! Vous voyez ici qu'un second élément frappant se révèle dans le rapport de Garibaldi avec les conditions habituelles de la vie bourgeoise en ce monde.

Et puis, il y a autre chose. Ces faits que je vous décris là sont de telle nature qu'ils entraînent celui qui est habitué à pratiquer de telles recherches occultes à s'en servir comme de points de repères solides, si bien que sa vision peut vraiment pénétrer dans le champ d'une vie antérieure, ou même de plusieurs. Il y a cependant encore autre chose qui se présente avant tout comme un problème de poids.

Voyez-vous, Garibaldi avait en fait la mentalité d'un républicain – j'y ai déjà fait allusion hier –, d'un républicain convaincu. Cependant, il a consacré son activité à faire de l'Italie, non pas une république, mais une monarchie avec Victor-Emmanuel pour roi. Ceci a quelque chose d'extraordinairement frappant quand on voit ce qu'était Garibaldi.

D'un côté, il y avait Victor-Emmanuel, qui naturellement ne pouvait régner que sur un état italien libre. Et de l'autre côté, il y avait Mazzini, qui lui aussi était très lié avec Garibaldi, qui était son ami, qui s'est trouvé pendant un certain temps à la tête de la République italienne à fonder ; et qui, en ce qui le concernait, n'avait rien d'autre en vue que la fondation de cette République.

Les conditions créées par le karma dans la vie de Garibaldi ne s'éclairent absolument pas si l'on ne fait pas un certain rapprochement qui est le suivant : En l'espace de quelques années – vous le savez, Garibaldi est né en 1807 à Nice – quatre hommes viennent au monde dans un espace de quelques kilomètres carrés, quatre hommes entre lesquels un lien très net se révélera au cours de l'histoire de l'Europe. Garibaldi naît donc au début du XIX<sup>e</sup> siècle. A Gênes, donc non loin de là, Mazzini. Puis à Turin, à peu de distance, Cavour, et dans la maison de Savoie, donc à nouveau pas bien loin, Victor-Emmanuel. Tant par l'âge que par le lieu de leur naissance, ils sont tout à fait proches. Et ce sont ces quatre hommes qui vont fonder ensemble – bien que dans des attitudes d'esprit qui ne concorderont pas toujours, et sans non plus se comporter les uns envers les autres de façon harmonieuse, ce qui deviendra l'Italie moderne.

Le cours extérieur de l'histoire amène ici à se dire en quelque sorte : Ces quatre personnalités sont rassemblées, et de façon très nette, pour élaborer un destin qui ne les concerne pas seules, mais qui concerne le monde.

Le plus important d'entre eux est sans aucun doute Garibaldi lui-même. Si l'on tient compte de toutes les circonstances de la vie, il est le plus important. Mais sa nature spirituelle se manifeste sous une forme primaire. Celle de Mazzini a passé par l'étude de la philosophie, celle de Cavour par l'étude du droit, et celle de Victor-Emmanuel... bien. Le plus important d'entre eux, compte tenu de toutes les circonstances de la vie humaine, c'est Garibaldi, et il y a en lui quelque chose qui se manifeste avec une

puissance élémentaire, si bien qu'il n'est pas facile de faire œuvre vis-à-vis d'une telle nature spirituelle. On ne peut pas le faire si on ne sait pas d'où proviennent les choses, et si on les considère du point de vue de la psychologie d'un être ne vivant qu'une seule vie terrestre.

Je reviens maintenant à notre question : Où sont les initiés d'autrefois ? Car on dira : ils ne sont plus là. Oui, mes chers amis, si aujourd'hui la possibilité était donnée en abondance aux humains – je suis obligé de m'exprimer ici de façon quelque peu paradoxale – de naître à l'âge de 17,18 ans, de trouver, en descendant du monde spirituel, des corps âgés de 17 et 18 ans – ou si tout au moins on épargnait aux hommes de passer par la formation scolaire telle qu'elle est aujourd'hui, vous constateriez que dans les humains d'aujourd'hui, on peut bien retrouver les initiés d'autrefois. Mais de même qu'il n'est pas possible aux initiés, dans les circonstances terrestres habituelles, de se nourrir de morceaux de glace au lieu de pain, de même il n'est pas possible de manifester la sagesse des temps passés dans un corps qui a reçu l'éducation déterminée par la civilisation moderne jusqu'à 17,18 ans. Cela est impossible dans le monde entier, tout au moins là où règne justement cette civilisation. Ici entrent en considération des choses qui sont tout à fait en dehors du champ visuel des gens cultivés d'aujourd'hui.

Lorsqu'il faut, comme aujourd'hui, apprendre la lecture et l'écriture telles qu'on les pratique à partir de 6 ou 7 ans, l'âme qui voudrait se développer selon sa nature particulière subit une telle torture – oui, je ne puis que dire ce que j'ai déjà rapporté dans mon autobiographie : je dois d'avoir pu éliminer certains obstacles au fait qu'à 12 ans je ne savais pas bien mettre l'orthographe, que je ne savais pas encore bien écrire. Je l'ai mentionné dans le récit de ma vie ; car le fait de pouvoir écrire comme on l'exige aujourd'hui étouffe certaines particularités de la nature humaine.

Il faut bien parler de cette façon paradoxale. Car c'est une vérité. On ne peut rien y changer : c'est une vérité. Et c'est ainsi que les individualités du passé ayant atteint un degré élevé de développement ne peuvent être identifiées, une fois revenues au monde, que par celui dont le regard reçoit les manifestations de la nature humaine ; lesquelles, du fait de la culture dispensée par notre civilisation, se révèlent davantage derrière l'être humain plutôt qu'en lui.

Sous ce rapport Garibaldi est un exemple extraordinairement frappant. Les gens civilisés, y compris Cavour, ou tout au moins ses partisans, pour qui prenaient-ils Garibaldi ? Pour un toqué, pour un esprit tordu avec lequel on ne pouvait absolument pas discuter raisonnablement. C'est là ce dont il faut tenir compte, car dans les raisonnements qu'il tenait, dans la façon dont il parlait devant les ardents défenseurs de la civilisation d'aujourd'hui, il y avait des choses au moins illogiques. Dans sa vie extérieure déjà bien des choses étaient illogiques. Il y avait des choses qui ne concordaient pas.

Et seul celui qui, en quelque sorte, voit derrière une personnalité, qui voit ce qui, dans des vies terrestres antérieures, a pu s'incarner dans le corps, et ce qui, dans cette existence, et parce que la civilisation actuelle y rend les corps impropres, n'a pas pu pénétrer dans le corps, celui qui peut discerner cela peut se faire une image de ce qu'est en réalité une telle personnalité. Un autre n'y parvient pas, parce que chez de telles personnalités, les choses les plus importantes sont en fait derrière les manifestations extérieures. Un brave bourgeois conformiste – les personnes présentes sont naturellement toujours hors de cause – un brave conformiste, disons, qui s'exprime simplement comme on lui a appris à le faire, chez lequel on perçoit le reflet de son instruction et de son éducation, de lui on peut faire une photographie de son être moral et spirituel. Il est bien là.

Mais ce qu'est un homme dont l'âme emplit d'une ample sagesse vient d'un ancien passé, et ne trouve pas dans son corps un instrument d'expression, on ne peut pas en juger d'après ce que manifeste ce corps, par les moyens de la civilisation actuelle. C'est le cas surtout chez Garibaldi. Là, il faut en quelque sorte – je parle ici au sens figuré – interpréter la chose dans le sens de certaines images spirituelles derrière lesquelles un fantôme devient visible ; c'est ainsi qu'apparaît une telle personnalité : tout d'abord en tant que citoyen, et puis, derrière – sous une forme spirituelle, comme un cliché spirituel – ce qui de lui ne peut pas s'incarner dans le corps.

Lorsqu'on tient compte de tout cela, et notamment lorsqu'on se laisse porter dans la vision par les choses que je vous ai particulièrement exposées, le regard tourné vers Garibaldi rencontre en effet la vie d'un véritable initié, lequel extérieurement se manifeste tout autrement, parce que précisément il ne peut pas s'incarner tout à fait. Et finalement les choses ne vous paraîtront pas si surprenantes si vous tenez compte des traits que j'ai soulignés. Il faut être quelque peu étranger à ce que l'éducation apporte aujourd'hui, il faut être un peu « ravi à la terre » pour décider de son mariage à travers une longue-vue, ce qui n'est pas courant, et autres choses de ce style. Ce sont là des choses qui témoignent qu'on n'est pas adapté selon le mode courant aux conditions de la vie bourgeoise.,

Nous sommes donc, dans le cas de Garibaldi, ramenés à une vie d'initié, et d'un initié à des mystères que j'ai décrits ici il y a quelques mois comme ayant leur origine en Irlande. Je vous ai dépeint ces Mystères irlandais, mais il faut chercher Garibaldi dans une branche située non loin d'ici, à savoir en Alsace ; c'est là que nous le trouvons, initié d'un certain grade. Et en outre, il est à peu près certain qu'entre cette incarnation, qu'il faut chercher au IX<sup>e</sup> siècle environ, et la dernière, il n'y en a pas eu d'autre, et que là se situe un long séjour dans le monde spirituel. Ainsi apparaît ce qui se révèle comme étant le mystère de cette personnalité. Elle s'est assimilée ce que je vous ai dépeint comme étant les trésors de sagesse de l'Hybernie, et à un degré très élevé. Elle se trouvait encore sur l'île irlandaise, sur le lieu des Mystères, et elle a elle-même conduit la colonie qui devait se rendre en Europe.

Naturellement, tout comme ce qui se reflète dans un miroir, disons, se modifie en fonction de la forme du miroir, ce qui a été présent dans un domaine qui englobait le monde physique et le monde spirituel situé au-dessus, domaine à l'intérieur duquel un tel initié œuvra de la façon que j'ai décrite il y a quelques mois, ceci a pris la forme d'expression qui pouvait se développer au XIX<sup>e</sup> siècle à un certain niveau de la civilisation. Et il faut bien s'habituer à ne pas rechercher à l'époque actuelle sous l'aspect d'un philosophe, d'un poète ou d'un artiste celui qu'on a rencontré dans le passé sous la forme d'un philosophe, d'un poète ou d'un artiste. Les circonstances, il est vrai, ne modifient pas l'individualité humaine qui va de vie terrestre en vie terrestre. Mais la manière dont ces individualités peuvent se manifester dépend de ce qui est précisément possible à une époque. Permettez-moi d'insérer ici un exemple qui peut vous rendre la chose perceptible.

Ernst Haeckel est une personnalité amplement connue. Il est connu au titre de représentant enthousiaste d'un certain monisme matérialiste, enthousiaste jusqu'au fanatisme, on pourrait le dire. Je n'ai pas besoin de vous donner de lui quelque caractéristique que ce soit, car il est abondamment connu. Or, si l'on remonte de cette personnalité à son incarnation précédente, on trouve un pape, le moine Hildebrand qui devint le pape Grégoire VII.

Cet exemple, je vous le donne pour que vous voyiez combien différentes peuvent être les manifestations extérieures d'une seule et même individualité en fonction des conditions qu'offre une époque déterminée. On n'incline pas facilement à chercher dans le représentant du monisme matérialiste au XIX<sup>e</sup> siècle la réincarnation du pape Grégoire VII. Mais ce par quoi l'on se manifeste au moyen des instruments que la civilisation extérieure nous fournit sur le plan physique, est beaucoup moins important pour le monde spirituel qu'on le pense. Derrière la personnalité de Haeckel et derrière celle du moine Hildebrand, la ressemblance, l'identité est beaucoup plus grande que les différences qui apparaissent entre la volonté du second de porter radicalement le catholicisme au pouvoir, et celle du premier de le combattre radicalement.

Pour le monde spirituel, la différence n'est pas si grande. Car ce qui compte pour le monde spirituel, ce sont de tout autres arrière-plans humains que ces choses qui, au fond, n'ont d'importance que dans le monde physique. Vous n'avez donc pas besoin de vous étonner, mes chers amis, que Garibaldi soit perçu comme un véritable initié d'une époque antérieure, comme je le disais, du IX<sup>e</sup> siècle, et que la chose ne se manifeste au XIX<sup>e</sup> siècle que de la façon qui était possible à ce moment. Car ce qui est important pour la manière dont un être humain prend place dans le monde, c'est son tempérament et le comportement que déterminent les composantes de son caractère.

Si ce que contenait l'âme de Garibaldi dans une incarnation antérieure s'était manifesté selon le tempérament de Garibaldi au XIX<sup>e</sup> siècle, ses contemporains l'auraient pris pour un fou et l'auraient traité d'aliéné. Le comportement avec lequel il s'est manifesté, c'est ce qu'a fait de lui la vie extérieure.

Lorsqu'on a déterminé une certaine orientation, d'autres enchaînements karmiques s'éclairent immédiatement. Les trois hommes dont je vous ai parlé, qui se retrouveront dans une même région et à peu près dans le cadre d'une même décennie, ces trois hommes avaient été autrefois ses élèves – je dis bien : ses élèves, venus de tous les points cardinaux, l'un du nord, l'autre de l'est, le troisième de l'ouest, et tous de loin ; de tous les points cardinaux, ils s'étaient rassemblés pour être ses élèves.

Or, dans les Mystères irlandais précisément, un certain degré d'initiation comportait une obligation bien déterminée, en vertu de laquelle l'initié devait veiller à faire progresser ses élèves au cours de toutes les incarnations suivantes, et ne pouvait les abandonner. Que les circonstances de leur karma les aient fait apparaître sur terre en même temps que lui, cela signifie qu'ils devaient vivre un destin commun, et que les modalités de leur karma se comprennent en fonction du sien. Si Garibaldi n'avait pas été lié à l'individualité incarnée dans Victor-Emmanuel, son élève dans le passé, Garibaldi serait devenu républicain, et il aurait aussi fondé la République italienne.

Mais derrière ces éléments de principe, purement abstraits, il y a la vie humaine qui passe d'existence terrestre en existence terrestre. Et à l'arrière-plan, il y a cet engagement de l'ancien initié vis-à-vis de ses élèves. D'où cette contradiction. Conformément aux concepts, aux idées que Garibaldi trouva au XIX<sup>e</sup> siècle, il devint naturellement républicain. Qu'aurait-il dû devenir d'autre ? J'ai connu de nombreux républicains qui étaient les serviteurs fidèles d'un prince. En leur for intérieur, ils étaient républicains, tout simplement parce qu'à une certaine époque du XIX<sup>e</sup> siècle – elle est passée depuis longtemps, il s'agit de l'époque où j'étais enfant – en fait tous les gens qui se considéraient comme sensés étaient républicains.

Ils disaient : Bien entendu, nous sommes républicains, seulement on ne peut pas se déclarer publiquement comme tel. Mais intérieurement, ils l'étaient tous. Garibaldi, lui, en était naturellement un qui le manifestait aussi extérieurement, mais il ne maintint pas cette attitude, et tous ceux qui l'admiraient avec enthousiasme n'ont pas pu comprendre pourquoi il ne la conservait pas. Et pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait pas abandonner Victor-Emmanuel, qui lui était lié par le karma de la façon que j'ai décrite. Il devait l'aider à progresser, et ce fut pour lui la seule façon de le faire.

Il en fut de même pour les deux autres : Cavour et Mazzini, qui lui étaient aussi liés par le karma ; et lui ne put agir que dans le sens de ce qu'ils étaient capables de faire.. Il ne put accomplir que ce qu'ils pouvaient réaliser ensemble ; il ne pouvait pas suivre seul sa propre orientation. Un fait aussi

profondément significatif peut vous montrer, mes chers amis, que bien des choses que l'on rencontre dans la vie ne sont explicables, en fait, qu'en fonction des arrière-plans occultes.

N'avez-vous pas parfois connu quelqu'un qui, à un moment quelconque de sa vie, fait une chose qui vous paraît inexplicable ? Vous ne l'auriez pas attendu de lui, vous ne pouvez pas vous l'expliquer d'après son caractère. Conformément à celui-ci, il devrait agir autrement. Et vous pouvez avoir vu tout à fait juste en tenant ce raisonnement. Mais il y a encore à côté de lui un autre, avec lequel il est lié par le karma de la façon que j'ai exposée pour Garibaldi. Pour quelle raison agit-il comme il le fait ? En réalité, la vie ne devient explicable qu'à partir de ses fondements occultes. Si bien que nous sommes donc ramenés précisément à cette personnalité, aux Mystères d'Hybernie. Cela paraît paradoxal, mais en effet, lorsqu'on porte le regard sur le spirituel, ce qui nous apparaît dans la vie extérieure est souvent une Maya.

Plus d'un homme que l'on voit souvent dans la vie ordinaire, que l'on rencontre souvent, serait vraiment très étonné si on pouvait lui dire tout ce que l'on peut apprendre de lui quand, à travers sa personne, on porte le regard sur son individualité. Car ce qu'il manifeste extérieurement, c'est, pour les raisons que j'ai données, et en particulier à notre époque, une part infime de ce qu'il est en fonction de sa vie terrestre précédente. Il se trouve bien des mystères dans les choses dont je parle en ce moment.

Prenez la deuxième personnalité que j'ai brièvement caractérisée hier : Lessing, qui à la fin de sa vie manifeste en formulant l'idée des vies terrestres successives. Dans son cas, on est ramené très loin en arrière, plus précisément à l'antiquité grecque, à l'époque où les anciens Mystères grecs étaient en pleine floraison. Lessing était alors un initié. Et à nouveau, la situation est telle au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il ne peut pas habiter entièrement un corps. Au XIII<sup>e</sup> siècle, après son incarnation grecque, il appartenait à l'ordre des Dominicains, il était un scolastique éminent ayant cultivé une grande acuité des concepts ; puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il fut le premier journaliste de l'Europe du Centre.

En réalité, aussi bien son drame de la tolérance : « Nathan le Sage », que notamment sa « Dramaturgie de Hambourg » – lisez-en seulement certains chapitres et que son « Education du genre humain », ne sont compréhensibles que si on considère que ses trois incarnations y ont collaboré : l'ancien initié grec – lisez s'il vous plaît son beau traité : « Wie die Alten den Tod gebildet », (Comment les anciens ont représenté la mort), puis le scolastique formé à l'aristotélisme médiéval, et enfin celui dont l'âme portait tout cela, et qui a grandi au sein de la civilisation du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et même, un certain fait extrêmement frappant apparaît clairement à celui qui envisage les choses ainsi.

Il est bien singulier que la vie de Lessing tout entière nous apparaisse comme une quête. Il a lui-même exprimé ce caractère de son être spirituel en formulant cette phrase célèbre que l'on cite constamment – certes en lui donnant un sens terre-à-terre, car tous les esprits conformistes qui n'aspirent pas volontiers à quelque chose de précis la répètent après lui - : Et si Dieu tenait dans sa droite la vérité tout entière, et dans sa main gauche l'éternelle recherche de la vérité, je tomberais à genoux devant lui et je dirais : Père, donne-moi ce que contient ta main gauche. – Cela, Lessing pouvait le dire, mais quand c'est un Philistin qui le répète, c'est naturellement affreux.

Ce qui est important, c'est qu'en effet sa vie toute entière fut une quête, une recherche intense, ce que l'on doit exprimer – quand on est honnête – en disant : En réalité, on trébuche sur bien des phrases de Lessing, on trébuche précisément sur les plus géniales ; mais les gens n'osent pas trébucher parce que Lessing est présenté dans les livres d'histoire et de littérature comme un grand homme. En vérité, on trébuche bien, ou mieux encore on s'enferme ; mais les gens ne se l'avouent pas. Car lorsqu'on prend en main les deux volumes d'Erich Schmidt sur Lessing, on ne s'enferme pas sur les phrases, bien qu'Erich Schmidt les cite littéralement. Mais ce qui précède ou ce qui suit les émousse complètement.

Et c'est seulement à la fin de sa vie terrestre que ce chercheur en vient à écrire « L'Education du genre humain », qu'il termine en avançant l'idée des vies successives. Pourquoi cela ?

Voyez-vous, il faut vous rendre la chose compréhensible en recourant à un autre fait que j'ai traité aussi une fois. Dans la revue autrefois publiée par notre ami Bernus : « Das Reich », j'ai parlé des « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz », et j'ai attiré l'attention sur le fait que cette œuvre fut écrite par un garçon de 17 à 18 ans. Le garçon n'y a absolument rien compris, et la chose est attestée ; car s'il avait compris quelque chose, il l'aurait encore comprise plus tard. Il a rédigé ces « Noces chymiques » jusqu'à la dernière page, qui est d'ailleurs absente. Elle est absente encore aujourd'hui, cependant il a rédigé ces « Noces chymiques » – et n'y a rien compris. Or, ce garçon est devenu un brave pasteur wurtembergeois, qui a écrit des ouvrages de théologie et d'édification plus médiocres que la moyenne de ces textes, des œuvres qui sont bien loin d'avoir quelque chose de commun avec le contenu des « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz ». Que le futur pasteur souabe ait écrit ces « Noces chymiques » avec son âme, la vie nous en fournit ainsi la preuve. Car c'est en tous points un texte inspiré.

On n'a donc pas toujours affaire à la personnalité d'un homme lorsqu'un esprit s'exprime à travers lui. Seulement, il y a une certaine différence entre le brave pasteur Valentin Andreae, l'auteur des ouvrages de théologie terre-à-terre, et Lessing. Si Lessing, vivant au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait été Valentin Andreae, peut-être aurait-il écrit dans sa jeunesse un beau traité sur l'éducation du genre humain et l'idée des vies terrestres successives. Mais justement, il n'était pas Valentin Andreae, il était Lessing, ce Lessing qui n'avait pas de visions, qui même, dit-on ne faisait pas de rêves. Il a congédié son inspirateur

– dans son subconscient bien entendu. Si cet inspirateur avait voulu le visiter dans sa jeunesse, il aurait dit : Va-t-en, je n'ai rien à voir avec toi. – Il reçut donc l'éducation habituelle du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'est ainsi qu'il n'acquiesce que dans sa vieillesse la maturité nécessaire pour comprendre ce qui avait toujours été en lui durant sa vie. Il en fut pour lui comme pour Valentin Andreea si celui-ci avait aussi congédié son inspirateur et n'avait pas rédigé des ouvrages de théologie banaux, mais avait attendu la vieillesse et avait alors écrit consciemment les « Noces chymiques de Christian Rosenkreutz ».

Voilà comment s'enchaînent les vies terrestres. Il faut qu'un jour on en vienne à en prendre pleinement conscience : il en est vraiment ainsi. Lorsqu'on prend une vie humaine isolée – que ce soit celle de Goethe, de Lessing, de Spencer, de Shakespeare, de Darwin et que l'on considère ce qu'elle a produit, il en est comme si on arrachait une fleur de la plante qui la porte, croyant qu'elle peut vivre par elle-même. Une vie humaine isolée n'est pas explicable par elle-même, il faut en chercher l'explication sur le terrain des vies successives.

Une vie intéressante est celle de deux personnalités dont j'ai parlé hier en dernier. Lord Byron et – pardonnez-moi ce souvenir personnel – celle de mon professeur de géométrie d'autre part. Ils n'avaient de commun que la conformation de leurs pieds, mais celle-ci mérite tout à fait notre attention. Lorsqu'on examine par la voie occulte cette conformation du pied, elle amène à constater que, comme je l'ai exposé pour Eduard von Hartmann, elle reporte à une constitution particulière de la tête dans une vie antérieure. Et certes, on ne peut rien faire d'autre que raconter ces choses comme elles s'offrent à la vision, je l'ai dit à une autre occasion. Il ne peut exister de démonstrations logiques extérieures au sens ordinaire de ce terme pour de tels faits.

Lorsqu'on suit la trace des vies de ces deux hommes, celle qu'ils ont vécue au XIX<sup>e</sup> siècle apparaît décalée en quelque sorte. Il y a tout d'abord une contradiction par rapport à ce que j'ai exposé ici il y a quelques semaines : à savoir que dans le cadre de certains cycles, ceux qui ont été une fois contemporains se réincarnent ensuite comme tels. Bien entendu la règle connaît des exceptions. Qu'on puisse traiter des choses selon le « schéma F », c'est déjà peu faisable sur le plan physique, si l'on ne veut pas être soi-même le « schéma F ». Mais dans le monde spirituel, mes chers amis, cela ne va plus du tout. Là, il y a bien des règles, mais pas de schémas fixes. Tout est individuel.

Et dans le cas de ces deux personnalités, on est justement ramené à une vie terrestre commune. Je n'aurais jamais retrouvé Byron dans cette incarnation antérieure si je n'avais pas trouvé mon professeur de géométrie à ses côtés. Byron était génial ; ce professeur de géométrie ne l'était même pas. Il n'était pas génial, mais un excellent géomètre, le meilleur que j'aie rencontré dans ma vie : un authentique géomètre.

En vérité n'est-ce pas, quand il s'agit d'un peintre, on sait qu'il a un don déterminé ; un musicien a un don particulier. Les gens ne sont éminents que parce qu'ils sont spécialisés ; mais de notre temps, un géomètre n'est généralement pas un spécialiste. Un géomètre connaît toutes les mathématiques, et lorsqu'il procède à une construction géométrique, il sait toujours comment établir les équations correspondantes. Il en connaît l'aspect mathématique, les calculs. Or, le professeur de géométrie dont je vous parle était un excellent géomètre, mais pas du tout un mathématicien. Par exemple, il ne connaissait rien à la géométrie analytique, il ne savait rien de la géométrie analytique, celle qui a à voir avec les équations ; et dans ce domaine, il se comportait comme un enfant. Une fois même, ce fut très amusant. Il était si exclusivement un constructeur de figures que par la méthode constructive il découvrit que le cercle est le lieu géométrique des quotients constants.

Et parce que personne n'avait fait cette découverte par la même voie que lui, il se figurait avoir découvert la chose elle-même. Quant à nous autres gamins, bien entendu, dans la mesure où nous n'étions pas conformistes, nous nous amusions fort, car nous savions par notre livre de géométrie analytique que l'on pouvait, à l'aide d'une équation, arriver au cercle. Nous avons profité de l'occasion pour mentionner le cercle non plus en employant ce mot, mais en utilisant le nom de notre professeur de géométrie, et nous disions donc : la ligne N – je ne citerai pas le nom du professeur. En vérité, il avait la spécialisation géniale du constructeur de figures géométriques. C'était ce qu'il avait de significatif, de frappant.

Les humains d'aujourd'hui sont peu saisissables ; ils n'ont pas ce caractère frappant, beaucoup parmi eux sont comme des anguilles. Mais lui n'était pas une anguille, il avait des angles jusque dans sa forme extérieure. Son visage était presque carré, une tête très intéressante, carrée, sans arrondis. Vraiment, on pouvait étudier le rectangle à travers ses qualités, ses qualités de constructeur, en observant son visage, et cela était très intéressant. Dans la vision clairvoyante, cette personnalité prenait place directement aux côtés de Byron, et l'on était ainsi ramené à une époque très ancienne de l'Europe orientale, un ou deux siècles avant les Croisades.

Je vous ai un jour raconté une histoire – dont se souviendront ceux d'entre vous qui étaient présents lorsque l'empereur Constantin eut fondé Constantinople, il fit transporter de Rome dans cette ville le palladium qui avait été amené de Troie à Rome. L'événement se déroula en grande pompe. Car ce palladium était considéré comme une relique qui conférait une force à celui qui le possédait. A Rome en effet, on était persuadé qu'aussi longtemps que le palladium reposait sous une colonne dans la ville, en un point important, la puissance de Rome reposait sur lui ; on était convaincu que cette force, autrefois celle de la puissante Troie que les Grecs avaient détruite, avait été rapportée avec le palladium.



Constantin attachait de l'importance au transfert à Constantinople de la puissance romaine, et fit transporter le palladium en grande pompe, tout d'abord secrètement ; il le fit enterrer, puis murer, et fit ériger à cet endroit une colonne apportée d'Égypte, sur laquelle on avait placé une ancienne statue d'Apollon, mais faite à la ressemblance de Constantin. Puis il fit venir des clous provenant de la croix du Christ. Il en fit une couronne pour l'ancienne statue d'Apollon qui était censée le représenter. Et c'est ainsi que le palladium fut transporté à Constantinople.

Or, il existe une légende née de façon singulière tardivement, mais qui en fait est très, très ancienne. Elle fut ultérieurement reconstituée par référence au testament de Pierre le Grand et modifiée, mais elle remonte à une époque très ancienne. Un jour, dit cette légende, le palladium sera transporté de Constantinople vers le nord-est. Plus tard est née en Russie l'idée qu'il fallait y transporter le palladium. Ainsi ce qui lui est lié, et qui n'a fait que se corrompre sous la domination turque, passerait de nouveau au pouvoir de l'Europe orientale.

Or ces deux personnalités, ces deux individualités prirent dans le passé connaissance de cette légende – je le disais, un ou deux siècles avant les Croisades, je n'ai pas pu fixer le moment de manière plus précise et ils furent de ceux qui entreprirent d'aller de la Russie actuelle à Constantinople pour y acquérir de quelque façon le palladium et l'apporter en Europe orientale.

La chose ne se fit pas. Elle ne pouvait pas se faire, car le palladium était bien gardé, et l'on ne pouvait rien obtenir des personnalités qui étaient au courant. Ces deux êtres furent alors la proie d'une grande souffrance. Et ce qui ainsi les frappa l'un et l'autre comme un rayon paralysa effectivement leurs têtes à l'époque. Chez l'un, Lord Byron, la chose se manifesta – en quelque sorte comme chez Achille, qui était vulnérable au talon – par un pied déformé, mais aussi par la génialité de la tête, en guise de compensation pour la paralysie de l'incarnation passée –, et l'autre eut de même un pied déformé, un pied bot, à cause de la tête paralysée d'autrefois.

Mais voyez-vous, on ne sait ordinairement pas que l'être humain ne tire pas de sa tête la géométrie, les mathématiques. Si vous ne pouviez pas tracer un angle avec vos pieds en marchant, votre tête n'en formerait pas l'image. Vous ne posséderiez aucune géométrie si vous ne pouviez pas la pratiquer en marchant et en saisissant les objets de vos mains. Tout cela jaillit de la tête et se manifeste par les représentations. Et celui qui a un pied comme mon professeur de géométrie dispose d'une vigoureuse faculté d'attention pour rendre dans sa tête la constitution géométrique de l'organisme moteur, des membres.

Lorsqu'on s'absorbait dans l'observation de ce professeur de géométrie, dans toute sa configuration spirituelle, on avait encore une impression significative de l'homme. Il y avait vraiment en lui quelque chose de charmant, quand il faisait son travail de constructeur de figures géométriques comme si le reste du monde n'existait pas. C'était un homme absolument libre, et à le voir – il fallait seulement regarder de près – on avait comme l'idée d'un pouvoir magique intérieur qui l'aurait dominé et l'aurait conduit à la spécialisation dont je parlais.

Dans le cas de Lord Byron – je mentionne l'autre uniquement parce que sans lui, qui m'a mis sur la voie, je n'aurais pas pu connaître Byron – vous voyez comment le karma se déroule. Il part un jour de l'est pour aller chercher le palladium. Lorsqu'il naît à nouveau en Occident, il part pour aider à réaliser la liberté, le palladium spirituel du XIX<sup>e</sup> siècle. Et il est alors attiré par la même contrée, il part en direction du lieu vers lequel il était parti autrefois, mais venant d'un autre côté. Il est vraiment quelque peu bouleversant de voir comment la même individualité gagne le même lieu de la terre, venant d'un côté dans une vie terrestre, venant d'un autre côté dans l'autre vie ; dans la première, appelé par ce qui s'enracine dans le mythe selon des conceptions de l'époque, dans la seconde attiré par le grand idéal de l'ère des lumières. Il y a là quelque chose de profondément bouleversant.

Et en vérité les choses sont bouleversantes qui se révèlent dans les enchaînements karmiques. Elles le sont toujours. Nous apprendrons à connaître encore dans ce domaine bien des choses bouleversantes, frappantes, paradoxales. Aujourd'hui, je voulais vous présenter ce qui peut réellement vous faire bien comprendre combien étranges sont les liens entre les vies du passé et celles qui ont suivi.